

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
2003

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'UNIVERSITÉ DE PARIS

CE LIVRE

Provient de la Bibliothèque

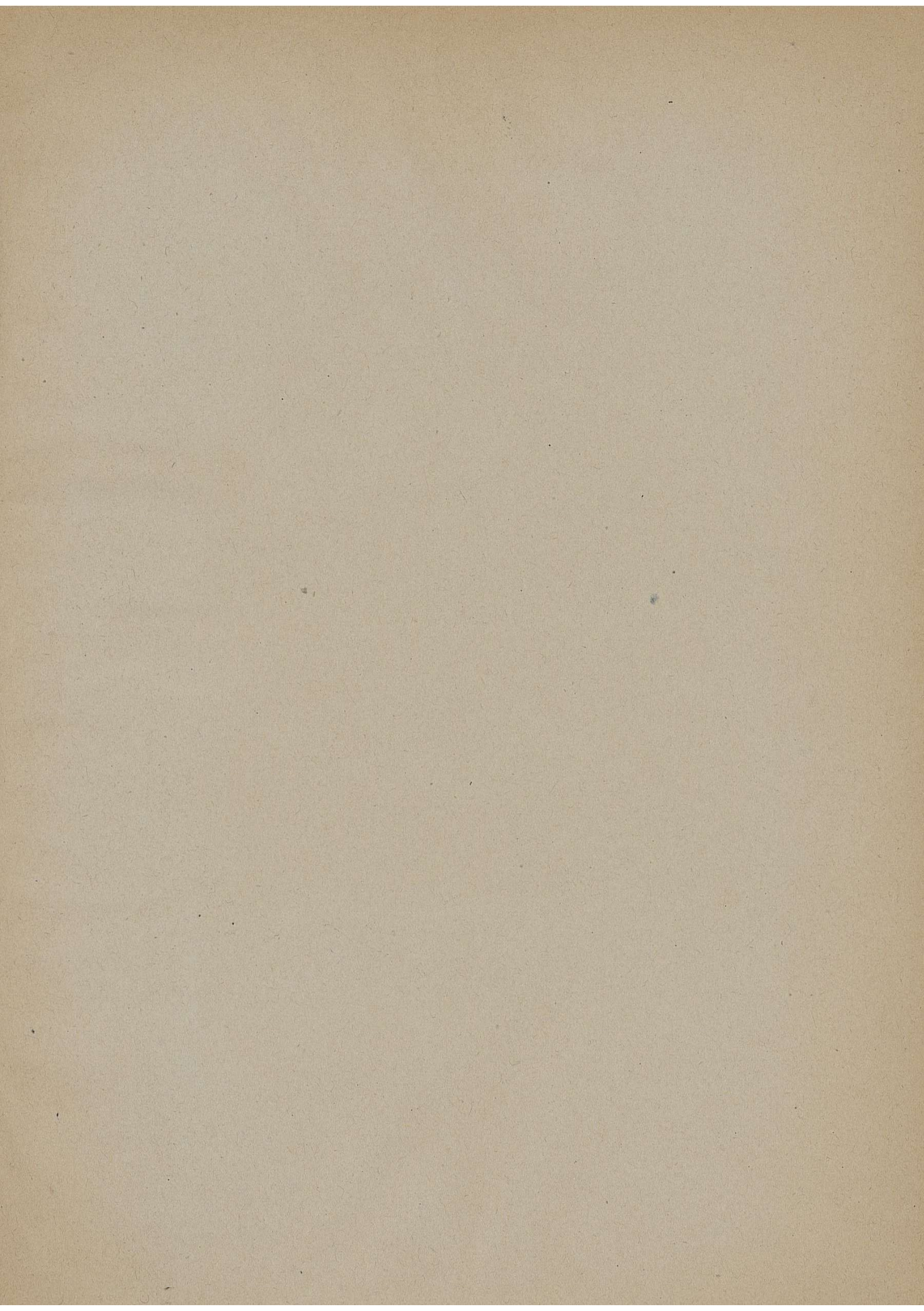
D'ALFRED RAMBAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES

ANCIEN MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Né à Besançon, le 2 juillet 1842

Mort à Paris, le 10 novembre 1905



M. s. 2003

ALFRED RAMBAUD

FRANCE ET RUSSIE



XVIII^e siècle

France et Russie

11^{me} L.

1

Cath. I^{re}

9 août 94



renouveau
de la Sorbonne
le 10

Weber, Moritz von Sachsen

S. R. Teckendor. Maurice de Saxe 1720

9 Aug. 1720. Saxe
(II) de Polerne 2

1720 d'auvergne de Koenigsberg. - femme d'après
valsoir d'il que en vers pres
unent par cbe albertus a 94 bel. 2 pres de vers

S. R: ni orthog. ni grammare
d'entrigue: Ch. xii la craint
atose de quel limbourg
Education: lutherien, mais radicalement protestant: neant absoye de croyances
fait les vers rimes c. la traveil. Succ. d'isp.
1714 - 1720 - M. de S. a Paris: 24 ans

Maurice

roi Aug. lui defend de
le livrer au p. ou d. - frequenter
militaire de camp au
service du roi: une
doux l'ins. (1721)
achete le regiment
Gredon, 110 000 livres

(avec Pompadour: fait son mariage
« une femme écrit pas un mentle propre à
un soldat »)
M. de S. broder le jeu comme - methode de ten
operation de Violard (1728) // un des plus beaux
général pour la guerre que j'ai connue et l'on
verra à la c. guerre que je ne me trompe pas
dans ce que je pense.



la p. de Conti (si vous avez pensé - les 6 premiers manuscrits
de l'histoire de la guerre)
M. de S. de Saxe: le 3^e meurt de Salomon

jeu au jeu d'imp
frequente les petits-maitres (Saxe, 1749)
admirer le courage: les ordres fire
lui apprend tout
facilement le sanglier en l'air
plus tard en l'air
(c'est-à-dire de l'auricula)

maître l'aquitude: barre de bâtarde: Jean des
Duc de Courlande: Charles-Emmanuel
frère de Russie
Jusq. au nouveau monde
Corse: Theodore de Wistichatins
Jusq. au nouveau monde
Madagascar

ce que c'est que la Courlande:
presque tous les
Porte-glaives
le chateau de l'empereur
les tourterelles de
Bismarck

de Courlande: ~~...~~
mort de Fred. Saxe. en 1711. se deuse
le vieux de l'empereur, son beau-frère
Pologne, Russie, Prusse, Pologne, marié à Saxe. Voisin de
1717 - l'acte de P. de S. et Pologne marié à Saxe. Voisin de
la Saxe de l'est lance un appel à Maurice

Année 1711
grand-maitre
Kettler
protector de
Pologne

Traité de 1717 entre P. le G. et Pologne

3

Détail de ce plan :

le roi de Pologne ^{acceptera} le group des états de Courlande :

Déclara du duc Ferdinand ; l'échoir de Saxe-Weissenfels

Mariage avec Anna Ivanovna

tout le monde eût été satisfait : États, Russie, Pologne, ^{mais par la Prusse}

en 1718 nouveau plan : Goertz veut diviser la Prusse

la Prusse tirée en épingle du feu

ou substituée le margrave de Brandebourg à Saxe-Weissenfels

c'est lui qui épousera

alors Auguste ^{mais alors me contentes} reprend son rôle ;

aux platets des états de Courlande, répond : ^{supplément étranger} à la sauvegarde

mais mort de Ch. XII et exécution de Goertz :

la Prusse abandonnée ; réduite à la dépendance, dans une union, contre les accusations de Pologne

alors, Anna Ivanovna devenant le pivot de la situation, les candidats se multiplient :

Charles de Prusse, appuyé par Berlin

Ch. Alex. de Wurtemberg, - qui donne de l'argent à Jagorowski

ou princes de Hesse-Hombourg, Anhalt Zerbst

Mendrikof : en 1711 avait donné 100 000 roubles au roi de Pologne

mort de Pierre : la place encore plus libre

durant que Cath. I^{er} négocie alliance et projets de mariage

^{envoyé de Pologne à Berlin.}
le ~~Saxon~~ défert lance un appel à Maurice

Maurice accourt à Varsovie

Maurice en Courlande

reçu à Mittau par Anna : gagne son cœur
gagne les Courlandais : l'héroïsme de leurs ancêtres
Catherine 1^{re} ne s'oppose pas : croit que c'est pour Elisabeth

mais des ennemis :

le duc de Holstein, mari d'Anna Petrovna
Menchikof, tout puissant

Embarras d'Aug. II : son fils, son brillant piché de jeunesse ; mais le polonois
inhibitorum Du roi de Pologne aux états de Courlande

parment outre : réunion de trente-deux députés à Mittau le 26
le soir Anna offre un banquet à la noblesse et à Maurice
le 28 : nouvelle protestation polonoise
élection à l'unanimité : duc de Courlande et de Semigalie

Le boudaïsi protestation du général russe Oustrovoïz
annonce l'arrivée de Menchikof avec 12000 h.

Maurice passe outre :
notifié son décret à rep. de Pologne, roi de Prusse, Cath. 1^{er}

arrivée de Vassili Dolgorouki
réunit les Courlandais : doit-il accepter l'élection, être Menchikof ou
si non, la Courlande partagée, rage de la carte
fermée des Courlandais :
le maréchal répond que la Diète est faite close et qu'on
ne peut pas une élection

« quand on veut le battre, il faut le secourir » dit Doly. (la Solozme)
- « nous n'avons pas besoin de secours, ne venant pas nous battre

6

Dolgorouki, jurieux, va trouver Mouchikof à Riga

Anna y court avec 30 dragons : ne peut fléchir
l'indolent favori — la branche aînée des Romanof alors opprimée
voudrait pour protéger Maurice

- Mouchikof arrive en personne, ^{avec 300 cavaliers} de l'ambassade russe
Maurice ne s'occupe pas : lui demande une entrevue
s'y rend en deux carrosses

- proposition Bizarre : 100 000 roubles à qui ne succède pas
Mouchikof tope
mais ne se laisse pas détourner

fait appeler le maréchal (de Briegze), le chancelier (Keyserling) et quelques députés : dix jours pour faire annuler ; si non, 20 000 Roubles en Courlande, et la Sibirie pour eux

Le bruit court que Maurice va être attaqué dans son
hôtel : toute la noblesse y court ; on se barricade
Anna se range de son côté : lui-même ses gardes
il est faux qu'il ait été attaqué (malgré Hermann, Gosty, Ruzhants)
Mouchikof s'empare au instant. — une ~~lettre~~ ^{lettre} : tenis di Masso (et l'Alte) ^{Carlyquia princeps}

- à Pétersbourg, le conseil des ministres irrité de cette fraude de Mouchikof
arrivé d'Anna Travornia pour plaider sa cause

Catherine ~~de~~ approuve les déclarations de Mouchikof
mais non la révocation de la Diète : la 2^{me} révocation
serait aussi illégale que la première — Messages de Courlande

Projet de Maurice : régénération de la Courlande

économie : ridicule des petits cours

beaucoup de fards et de baïonnettes : peu de Rammers-fischer

attire la noblesse dans les villes : la police

« les délices corrompent les mœurs, mais augmentent la puissance du souverain »

la puissance à la dépense : de la - commerce, vendent tout.

déjà - l'homme des Préserves :

redoublé trois fois par jour

sauf que...

Maurice a contre lui { le roi - propos de Maurice : ce le roi leidas a de autres 8
" un nouveau Caroleus " }
les Polonais : ~~Mais~~ le veulent avec Medem, de l'equ

2 de l'incor du 9 sept. 1726:
malle de de de cleve
Courlande " la tête mere a prir
du aut le route d. d. d. d.
fracture

la Dexte : ~~bellea p... a fait de filer, plus~~
la Prusse le roi de Pologne protote contre attente Munchikof de Dolgorouki
l'ambas de Pilears : un simple Munchikof
Colonel au prica de France.

un compte qui sera sur la Russie - mais scriptes { Karl le ennemi
Dolgorouki le voit du ordre contraire } pourtant { Kuma
Chane avec Maurice : " un propoideur " le port ordonnanceur la bas... au Comte du pric " } Elisabeth
compte sur les Russes : mais ~~tenus Danas~~
Catherine pric par de l'ecore le deup pricas : influence d'Anne et d'Elisabeth
mort de Catherine (1727) le roi de Pologne envoi un portrait de son fil a lefort : deux affeccion

Munchikof mastra (lefort de lefort : " jamais en est
le tout le bras Peere comme ord
vante Munchikof - Dune au fete
de qu'on que lui force espérance
- simple femme a Pierre II

les Courlandais " frues comme roches "
Lasey et les 8000 hommes
son message a Maurice : un pays d'ajun, un propoideur
avant compte les 8000 hommes

appeli de et avencuriers fauori, clereud, etc
il n'a que 247 hommes { 104 fantassins : un cap. francais de la Gasconne : stant venu faire visite
99 dragons } Courlandais manquant : vainquent le a Maurice
33 domestiques }
sur le Russes a une marche : les frues de d'les " pays etoipis "

se rebranche dans l'ile d'Als mais
depuis a les hommes de se defende.
a quatit a moi on se me pranda un aspondheur, et
deuaine "

fraverse a qui on au uagant - aborde a Windax (19 avin 1727)
la troupe et les bagays pris - le soldats traitis avec honneur
son election accumule : mais son d'plome de Duc sera sans
par la Dexte de Neittan (15 sept 1726)

son pere la traite de galopet
lui lui apprez le vers : ce un brouille par avec la Rep.
Munchikof a Bereyof. (quelqier human apris) lui tra l'homme de l'equy Touhuoy, Roumoy
mais plus d'une fois : redra de Courlande
Maurice } le ruda a été beau

France et Russie

18me L.

9

Guerre de la Succession d'Autriche

7 mai 1746

Varsovie, Dantzig, Heidelberg. — la guerre de Suède et la médiation
Anne Ivanovna. — Biren. — Anne Leopoldovna et Antoine de Brunswick.
Kantouï à Paris, la Chitardie à Pétersbourg

10 Anne Petrovna
- Holstein
Elisabeth

Sur instructions (1^{er} juillet 1732)

1^{er} danger de l'alliance austro-russe — le corps de Sasey.
- et défaut de l'Empereur d'acquiescer l'Essexpère et de l'incouter de
barbares — les princes de l'Empire faibles et ridicules

2^o inquiéter le gouvernement russe : Suède, Suède ; mais extérieur

3^o « qui est d'importance principalement de connaître le crédit et les
amis que peut avoir le prince Elisabeth, le Prusse, la situation
des esprits en Russie, enfin tout ce qui peut faire juger de la
possibilité d'une révolutions,

Instructions révolutionnaires

la culture. - Sources - des institutions - 3 - mesachelles de la Polog. vend.
sources connues: Maubon, Minorski, Chelkowski, Polotski, Mikulski
le propre satyre - 12 vol. de 1761 à 1764
le livre de Polotski l'art de J. Wilson
1781 - amb. De Prusse à Berlin - auprès du roi Sigeant

La diplomatie. La diplomatie de Sigaro - le livre de Polotski l'art de J. Wilson
repoint vint à qui en entend: le bejucamus d. Dubois; Neubaron Tolermann
pour gr. secret
Wakerbart envoyé de Vienne à Copenhague. - le bon, le meilleur, le seul, le plus
repente des espions, des brades: partout, l'abbé Gorgel - vient, - achat de Sadowi, Polonai; corruptions
enche le cabinet: cabinet noir

mais en un temps, urbaine française, convenance et convenance du langage,
le duc de Conti et de Bourbon. - une unanimité d'impudence. - Des brades, un peu acides
un gr. duc: l'abbé de Sadeur d'un personnage en employant une seule fois et un document de
la tête et du regard à d'écouter ce qui se dit et se voit - quand on l'informait
publie à 16 ans, une trad. sur la forepulsion - Neubaron, auprès de George III en Angleterre
1781 - amb. De Prusse à Berlin - auprès du roi Sigeant

"emploie le vrai et le faux, le vert et le bleu pour induire
le roi de Prusse à brouiller plus que jamais les affaires du nord".

lutte contre Jag. et Mauchuffel, envoyé de Saxe
l'angle à - d'années

pourtant: la demande d'un revers. "l'expédition française",
la occupation du roi de France - la Mailly
si gr. unanimité de tous les

"jamais embarrassé": Polonski l'écrit en gros en felet comette avec
Mauchuffel. "de toutes sortes d'aventures galantes tant de la cour de France que
celle de feu Aug. II" dit le maître d'adieu

1794, pamphlet contre lui - l'ordre pamphlet allemand: "le
regard français d'abord brouillant et grandement, puis d'origine de coup",
un jour qu'il présente Voloy à une dame: "Monsieur vous
en remez cabonnement, vous n'avez nullement l'air d'un Français
mais d'un bon Polonois".

plant fort à l'II: "le marquis revint d'un bouton pour voir la harangue
bon fait, Jean, à 36 ans
"il en vint de plus d'apercevoir bien imparfaitement galant, la harangue
son esprit paraitrait: "il en vint de l'indicateur par les deux harangues
et d'écouter son esprit de l'indicateur".
regardant: "Après la mort de Aug. II et pour les Polonois plus assurés
sur le parti de l'indicateur français les ministres qui composent le conseil de
la jeune République

Mauchuffel: "le premier homme du monde par le bon goût de
auprès duquel d'écouter (c'est d'écouter de l'II) n'est qu'un faux vétéran".
qui, Gambouris, vint, l'indicateur.
la comédie de Neubaron de 1781
21 000 livres de dépenses et aux delà

le second mari de sa mère. Monastère, quelbunne bavarois; bon
à l'écriture et à l'écriture. Se fait passer la croix quand il n'a plus
- Bonne école pour la Châtellerie

quand il part pour la Russie.

« les habits sont tout ce que la Russie a
jamais vu de plus usé et de moins entendu. Il par
rait en tous sens aux Russes, dit-il, ce que c'est
que la France ». (Manteuffel)

100 000 bouteilles de vin de France : 16800
de Champagne.

Manteuffel : « ne me dit de se donner son ridicule par
les airs hautes et d'ambassadeur qu'il se donne ».

la duchesse de Gotha : « Je la trouve avec toute
un français, il est simple, poli et beau parleur, s'occupe
toujours en ~~formes~~ formes élégantes et choisies... Bref c'est de tous
les Français celui que je trouve le plus respectable et le
plus amusant : mais avec tout cela, il n'a paru jamais
à certaines heures et même près de moi qui ne perdent
jamais le goût de l'ironie qui lui est naturel et qui est
et ajoute à la langue, à ce qu'on dit avec qui en bricole
en 99 quantités. Tout de même notre manière a plusieurs défauts
et grandes qualités ! mais on voit à la langue qu'elle
est toutes mélangées même dans de cette arrogance
natale, qui ne ^{peut} jamais entièrement les français
de 99 âge qu'ils ont ».

le pamphlet en allemand de 1774

honneurs extraordinaires dans son passage en Livonie

corps d'armée sur la Dvina

saluts d'artillerie

harangue du magistrat de Riga

fait son entrée précédé de 600 bourgeois à cheval

un tambour et dix trompettes

reçu à la descente de carène par M. de Bismarck

harangue du ^{magistrat municipal} tribunal, noblesse, état-major

vers d'honneurs

banquet, bal

à travers la Livonie, ^{avec 60 chevaux} un préfet impérial

à chaque station, un représentant de la noblesse

à Narva, 31 corps de canon

à S. Pétersbourg - refuse l'entrée solennelle (président de Kantemir)

mais le rend à l'audience : couronne de l'emp^{te}

quatre hommes à cheval, hercules, couronne

sa conduite à l'audience : l'explique au Roi - approuvé

- se rend d'abord d'été chez la princesse Elizabeth

(son portrait)

- ensuite chez la princesse Anna

(son portrait)

- donne des fêtes avec fontaines et illuminations

extrêmes dépenses:

masques, costumes et jouets

- Corvées : le manège

Peterhof

- difficultés : ni Bores ni l'emp^{re} ne savent le français

beaucoup de Russes l'ignorent

l'emp^{re} difficile à voir : jeun, corvées, vendredi, samedi. - Corvées en Camp

- on ne peut se renseigner sur les forces militaires

- serasleté de nosse russes

nobles de nom, en réalité esclaves

ont vécu avec leurs femmes : un fort par suite

du Châtardé isolé : le plaisir à Ostermann

Ostermann : à la mort, s'ils ne viennent pas à présent, vous conviendrez qu'ils sont

à Ch : à ce point pas sûr que les ordres souffrent la moindre exécution !!

les Allemands seuls, Otto le Bores, Ostermann, Kausenold, et

plus Kourskine

Frid. G. I. = 31 mai 1740
Charles VI = 20 oct. 1740
Anna = 28 oct. 1740

Situation générale de l'Europe

14

10 mort de l'empereur Charles VI : la guerre comporte l'héritage

- Provinces d'Espagne
- Sardaigne
- Bavière
- Saxe
- Prusse : Frid. II

la France / maintien des destins de l'Europe après Vienne
non encore décidée :

La Chetardie travailla contre Mardfeldt
puis se rapprocha de lui

La Russie. Deux partis : Münich : alliance prussienne - plus tard grief contre lui
Ostermann, Brunswick, la femme

Parti autrichien remporté par chute de Munich. : traités de 1726 et 1737 et 1739 (28 ans)
1^o on veut bien arracher gages à Autriche - { titre usé
2^o intégrité de l'Autriche - le Turc
3^o crainte de la France - Suède, Turquie, Pologne - Occident
4^o crainte de la Prusse : F. II. - augmente l'armée
peu de soupçons : guerre du Nord
guerre de succession de Pologne

Craintes européennes : les barbares, craint Kalououk, Cosaques, Tatares (guerre de 7 ans)

Efforts de Frid. II à - Peterbourg

gagne Münich

Mardfeldt offre 100 000 couronnes à l'accommodement

trahit pruss. Frid. promet d'aider en 16/29 déc. 1740
Peterbourg

maison de Munich

trahit autric. - même intention
capture de trahit pruss. - même
sa non intervention : guerre de Suède

{ Suède
Constantinople
reclame polonais
titre usé

Affaires de Suède. — Les chapeaux et les bonnets
font à vendre

Les chapeaux plus patriotiques

entente avec Turquie : Siukler

Postouchef consulte de Venise.

Nie ususte

Mouvements violents. — Tous les officiers demandent la guerre
armées dans le parti ususte.

Les complaisants

ou prouvent Postouchef de guerre ou leur main.

ou recommandent l'emploi des armes;

autres griefs :

menaces outrageantes

violations de la paix de Nyssatz

le mépris des affaires usustes

par de justice aux usustes usustes

depuis d'importer le blé russe.

Jour III : « on n'a jamais vu », même dans les

usustes sauvages, « usustes », peines, ou de commiseration

par ususte, ususte de la guerre pour les usustes. dont on

ususte par demande « usustes ».

Proclamation auprès de la Turquie : l'ambassadeur ususte
on a commiseration par une usustes. — Les usustes
usustes.

La guerre

Entrée en campagne de F. F.

17/10

1^{er} janvier - occupation de Metz

la nuit - Metz

15 mai; la Confédération avec Saxe et Prusse

18 mai. - Myunshenberg

~~28 juin - marche vers Berbourg~~

~~30 août. Ch. l'Electeur de Saxe à Paris~~

marche sur Prague; la ville est prise

le 7^{me} Traité de Commerce avec Prusse, etc.

~~19^{me} Traité de Commerce avec~~

28 oct. - Traité anglo-français: Neutralité

12^{me} Traité avec Colombie, qui paye 10 millions

19^{me} Traité de Commerce avec Saxe et Prusse

que fera la Russie?

la révolution du 6-7 décembre 1792

la Marie Elisabeth. - Fin d'un
domination allemande

La Révolution de 1744

16

Rôle de la Chetardie

a fourni les conseils

de l'organe

l'appui de Suédois (Holken)

La Chetardie en Belgique

Dignité de Potta: « Il ne peut être trouvé que 100 000 l. —
après la révolution, des agences entre Anselot et la Chetardie »

1^o La Chetardie croit avoir fini

2^o Anselot: un peu arrêté de Suédois

leur obtenir satisfaits

La Chetardie a envoyé le ch. de Crespey à Valenciennes: dit
est obligé d'avouer que la Russie a par cette résolution
avait acquis une grande force, et que si
la Suède continuait la guerre, elle serait
infailliblement battue.

Or, avant la mort, avait dit:

La Russie, avec la cour, l'Allemagne &
Morcos

La Chetardie obligé d'appuyer les revendications

de Suédois. — Il n'est plus en bons termes

Traité après médiation française, Crespey d'ailleurs

Manque de tact: invite Holken à dîner des lui

La Prusse (15 mars 1762) signe une trêve d'obscurité
avec le Danemark. — Les Impériaux à Elisabeth: le Holstein.
Mais la révolution Danemark et Suède
à C. P. Cassebonne travaux à effectuer un
alliance offensive — l'alliance défensive de 1760: il obtient

de la bourgeoisie au nombre de 300 000 personnes au Sud;

une dépêche d'Amstelot à Carthouze, interceptée
par le Cabinet de Vienne, est révéler le vœu de la Cour
sur l'entente de ses approuvés sur le 20. 2. 1741
ordre de la Diète autrichienne; fabrique par l'ambassadeur
pays: « tous réflexions faites, et valent mieux
ne pas ~~arriver~~ jamais l'existence de cette lettre;
le jour de Vienne ad acti l'impression fait de
succès, qui me persuade bien mieux
elle ~~arriver~~ à son compte »

La guerre provoquée par les Suédois
succès de Lasey et Kettle

à Heltiaffors, 17 000 Suédois pour la cruauté
paix d'Alto (avril 1743); la Parlement suédois - la
l'élection du prince royal;
au lieu du prince de Danemark, Adolphe -
Fredric, admet. du duc de Holstein

succès complet d'Elisabeth
au vaincu la diplomatie française

est devient difficile pour voir un occident

Cartes hostile la succès en fait
1742 { 12 fév., Ch. VII à Trarbach; - avec le Autrichiens à Vienne
28 juillet, paix de Aulne: entre Pr. et Ho. Br.
avril - décembre: destruction de votre armée d'Autriche

29 février - mort de Thury - Capitulaires
1743. - Bataille de Oltingen (27 juin) de Praga (partiel)
Le Français repart sur le Rhin

à la fin de 1743
ainsi tout a bien tourné pour Elisabeth
mal pour L. XV

que fera Elisabeth?

au debut, la Catherine le plaint que Eckherkaski (G. Ch.)

n'ecoute pas bien le francais

- qui ne parle pas ! vous traiterez directement avec moi, et les autres ambassadeurs s'en tiennent comme

ils pourraient
vant de l'histoire aux ministres
mais Eckherkaski, le v.c. Soutouff, le maréchal
du palais Voronoff le défendent

ils lui ont répondu: la Russie n'a pas besoin
de la médiation française; s'arranger
avec la Suède

Puis, court au palais
deux fois la porte fermée

peut: "c'adieu vous à ces moments"
la voit toujours: temps, comédien, mais carad
pour audience d'affaires, anti-ambassade (2 heures)

cependant agit au couronnement de Catherine

L'empereur Elle s'écrite à temps chez lui: jusqu'à 6 h. du soir.
L'effort d'Elle à l'empereur: "il faut que l'empereur, et pour retourner
à la fois et voir. Plus chère, l'empereur le court qui ne l'a pas abandonné.
L'empereur et fait, un mélange de paroles, Gordon de S. Andre

afecté: quelques vers chez écrit par un page

ce jamais on n'arrêtera la Russie de
votre cause"

Dans un moment de l'empereur
l'empereur
Empereur

Mais il part, le 12 septembre 1762

Car on ~~change~~ ^{survient} d'affaires: d'Alber, 1762-1763

Alors-ci peu en faveur de la coup de la lettre
au Cancellier

le 22 Dec. 1762, traité de Defence avec l'Angleterre

Mais, avant 1763, : ^{affaire} complication Botta et LaFontaine
D'Alber (Gag) aussi compromis

la fois et voir. Plus chère, l'empereur le court qui ne l'a pas abandonné.
L'empereur et fait, un mélange de paroles, Gordon de S. Andre

son fils avortation de l'ent. Colonel Jean Laportelle
aurait dit : a la loi de Prusse aida
l'empereur Jean, et les notes mentionnent les crimes,
et ce sera bientôt...

La mère : a dit l'histoire d'Elisabeth
contre elle (la mère d'un lieutenant. etc.) - la robe
et la robe ; la soufflette

Elle était la femme de l'ancien Recteur :
a Dieu voulu que l'on renvoie la p^{re} de
Brunswick chez elle.

D'autres encore

ou Botta recevait le Caporal Louis
Dickens (Gay), adjoint a Wich, aussi compromis

La torture

Les trois Laportelle (père, mère, fils)
trouvent le ~~meurtre~~ condamner a la roue ; l'empereur
Sophie de Saxe a écrit

deux autres écrits

deux autres de capets pour une révélation

Commence : Renvoier les deux femmes, coupes les langues
th. rouer ou fouetter les autres

Botta, heureux : pour lui, était a Berlin

Explicite avec la mère de Vienne

Probablement de celle-ci : Botta doit être nécessaire
pour l'important

Acci mal reçu

Comme P. H. et plus habile : capelle Botta

Maria Maria le ravie trop tard

pour Botta et finit
supplémentaire l'absence de Maria Thérèse : Rosenberg
après l'écrit complet : il faudrait en dire plus et d'écrit

Cette évahution de palais produit grand effet en Europe

à Londres, d'espoir

20

à Paris, pour une bataille gagnée

La terrasse va-t-elle être reconstruite?

La Chetardie la revue, proccat
mais d'élire; a la capte ajeai compa l'air
projet de construction de Mestier; construction

la Chetardie la route; avec { l'histoire }
la pte d'amball } recherche
} Mestierfeld } Duboulay

22 / An 1763, l'interlocuteur a la Chetardie

Pour tabernac, une lettre de Roi

" à S. M. J., votre chère tante et
votre parfaite amie Elisabeth, Dreux, et
autocratrice de Louis le Romain;

Doit un user pendant le ces travaux

ou son plan:

un peu de nouvelles entre elles

un peu de projets une caractere d'ambassadeur

le simple gentilhomme francais vient
faire au coin a l'Europe
(y en passant la Siberie)

vent arrive par l'incertitude de l'assurance: 6 Dec

mais d'apl; abandonne la route et se dirige; part
avec 3 personnes

vers E pour une son terrain; son terrain a la base
c'est

seul, franchit les glaces flottantes de la Neve

entre quelques heures seulement apres la déception d'attente

très très gravement une

la quelle avec d'élire.

la venue enveloppe de boudoir.
en échange

a ensuite une histoire: s'est trop approché du feu

L'Emp: a voulu ce que c'est que de jouer avec
le feu.

leur union de verser.

La Comperacions : Letorg, Brei' annals, le P^{tes}, quant
compte annu ^{sur} ~~par~~ Michael Vorontsov

Il payant bon Letorg.

Echantillon de ce que lui dit — Fest. I. 428

Cette ruse qui dure dix ans

La police et le Cabinet voient

les impudences de la Ch. — p. 4

Le passage annoté — p. 432

Mines et contre-mines

435

La réplique de Bast. — 437

juin 1744. — Retour de prodant les pères au comant (16 juin 1744)

69 lettres

L'emp : ce est faux ; c'est une invention
de la univers, et voyez en etc.

ceux preux accablant : 69 lettres, des vases
ne chaffer et de chaffeur
nous de complex : les to eg, Alexandre, Acabal

les impudences à la Metarda livres avec
le chiffre des jours avec avec à son confesseur
à la fin de la semaine

son portrait : l'agréable
lepreux
peigne
frivolité ; de violon outre ; l'infatigable
goût pour la Valerella

la souveraine et la femme escalée

les employés du Cabinet voient terrefier. Ont dressé
un ordre formel de l'emp. à après de à comant, à cause
de chères crédus que en l'elles cont' étaient le

Ce qui a été en deux voyages
 le lendemain (17 jours après), la suite d'Orshakov,
 accompagné de 2 personnes, du cap. Kourbatof et 2 sous-officiers
 sur l'ordre d'Orshakov, Kourbatof tira d'un
 sac de drap long un papier et la lettre
 " brigadier des armées françaises."
 " n'oublie pas - tout - fange - à - l'œil
 de corrompre la fidélité de plusieurs prêtres et
 du clergé; de voir faire une partie dans les
 cours et de bouleverser les universités, ainsi aussi
 juger à discrétion et colonnes, avec autant
 d'audace que de timidité; tu recevras
 souvent dans vos dépêches."
 De Pétersbourg dans les 24 h; de l'empereur au
 prince

Vient protester

ou commencer à lui lire les dépêches

" Cela suffit", dit-il

Déclare, à l'un de ces, ou lui redonne la place
 de si accablé et le porteur
 de l'empereur

Note au corps diplomatique

Antonijs nous par quels moyens

les vents : tenu en à la P^{me}; la lettre racontée par C. II

plus tard l'atoy torturé, dévoré, exilé à
 Ouglitch
 [et pourtant, lui!]

La Chitardis : en 1745 lieutenant général en Italie
 en 1749, amb. à Berlin
 la fille de S. Germain
 rappelle

meurt en 1750

France et Russie

24

16 mai L.

Guerre de la Sec. 1^{re} Autrichienne (Suite)

21 mai 94

En l'attendant, venant pour profiter d'un sabbat de Holten, en
Celle affaire de fin 1744 tombait avec
15^e mois de déclaration de guerre anglaise
l'Alsace menacée (fin août 1744) 25

pourtant 16 juil, prise de Prague par P. A.
reprise de Vienne par Au. VII
victorie en Italie

Janvier 1745, à Vienne, coalition entre Autriche,
Angleterre, ~~les~~ Hollandais, Saxe-Pologne
mort de Au. VII - traité de Füssen (18 avril)
puis Fontenoy (11 mai)

Projet d'envoyer S. Maurice (1744): le lier avec
Etat où l'on voit par exemple le Principisme
d'aligner l'envoyé à Berlinbourg (1744-1745)

va-t-on revenir?

D'abord on hait plus P. A. que la France:

le fameux anniversaire de Pest de 1744
le à cause du vidange et de l'accès de
force... Il est naturellement, même s'il
n'avait pas un caractère aussi écorchant,
avide, inquiet et turbulent.

le fin. 1744. — Vient d'ouvrir entre
Russie et Saxe-Pologne

1745, Varsovie. — Coalition entre Autriche,
Angleterre, Prusse, Saxe - Pologne

26

Mort de Ch. VII. — Piétisme, 18 août
bataille de Fontenoy (11 mai)

Pat. 25 ~~juin~~ 1745 - traité versu-suis-sois

~~ou le février 1744, traité définitif entre Prusse
et Saxe - Pologne~~

en août 1745, P. II, qui a battu les Saxons
en Silésie, envahit la Saxe, le bat vers
Dresde, prend Leipzig et Dresde.

Le casus foederis
au moment où il allait se passer,
a été donné par écrit par ^{Rothsch.} Voronsoff et
Mentzsch

Voronsoff déconseille

le sé. l'envoi de Kempfer vers l'arrivé
par P. II, faudrait-il faire la guerre? Avec ces
pouvoirs arrivés en Saxe qui en traversent
Pologne ou Prusse. — Sous le premier cas une
confédération tréscitée par Prusse ou France.
Sous le second cas, allongés avant d'avoir fait
l'expédition avec Saxe.

Pour le mettre sur le pied d'une guerre, il
faut une évènement et de l'argent. — le
pays est-il en situation?

Pour exécuter le traité Saxon, offrir
150 000 roubles par an.

Le traité anglois? - commerce. - P. G. F.
avait voulu avec un cessé absolu constant
avec Prusse? - pour contenir la Prusse;
mais en concluant une provision provisoire en
Suède; influence franco-prussienne.

avec Saxe? - utile de toute facon. -
Contre Suède et Prusse. - Pour la Hollande, comme
vicars de l'Empire

conclure & tenir l'exemple d'Angleterre
et Hollande; prendre parti

Si l'on avait mis son armée de ⁶⁰⁰⁰⁰ 17000
(Prusse 10000 Hottes) ou celle de son
frère et de Prusse (12000 h) ^{avec un} ~~subside~~
subside saxon, - aujourd'hui 5 milliards
2 fois plus de temps et immensément

Déclaration de l'Empire: envoyer
en Courlande l'armée de Livonie de
Esthonia; armée pour le prolégat G
trois régiments; assés Wardfeld
qu'en cas d'envoie la Saxe eusse
le secours de la Russie

mission de Voronoff à Berlin
mais l'envoie et fait

avant le prolégat
et d. c. ^{Du} pro le pro de P. G. F. avec
Autriche et Saxe
(la 2^{me} defetion)

1746 [22 mai] sans éclatement du traité de 1746

80 000 l.

28

10 juin, traité
de Valenciennes

but. de Marconex (11 oct.)

le rapport fut tendu entre France et Russie
vile de gros à Paris, "Allemagne de nation
autrichienne, a - véritable - espion de la cour de
Vienne"

Devise l'impérialisme militaire de la Russie
à propos de l'effet produit par Potemogorov.

(12 juin 1765)

voir aussi la lettre du 18 juin

Just. I. 476 et 477

Il n'en est pas de novembre en 1746

12 juin, Ret. traité de subsidy entre Russie
et Prusse de guerre de France à la Hollande (1747)

En 1747, Campfelt (2 juillet)
voir le Berg-op-bovchen (18/10/17)

En 1748, siège de Maastricht (12 août)

Dignité de l'empereur

Requies et 30 000

30 août

agissent à volonté sur Rhin, Moselle,
Berg. Prus

le roi de Prusse refuse de faire offenser
l'org. des Anglais, Russie, du p. l'emp. les pols

de manière, a - Russie, la - Campfelt

Pro. l'empereur, d'act. la - Campfelt

10 mai siège de Maastricht (Maurice l'a voulu)

Rappel de d'Aliviera (ambassade de course, 16 juin)

part. d'après la Chapelle, (17) juillet - pour les Russes

about. Convention milit. France, anglaise et hollandaise - pour les Russes

part. d'après la Chapelle (18 oct.)

gros rest. à Paris

deux sur les fact. Prussiens

ce n'est point un nombre -

un grand état comme le nom de donner les soldats

à d'autres état pour de l'argent. Il est été

plus digne de déclarer formellement la guerre à

la Russie. Le rappel de gros (20 juin oct. de 20 l. c.)

et I. 476 a été un pacte avec l'empereur, l'empereur avec la Russie

24/5
W

1768

De la guerre de
Lutetia en 1768
avec les Prussiens
encore
autres.



Depoits de Trunkenstein sur
la lettre de Lutetia et Vorouze of
contre Best.

29

Vorouze of avouit dit que le roi
de Prusse n'avait rien à craindre
ni des tracts, ni de 300000.

Trugen avouit dit: "Je ne crains
qu'une chose c'est que le chancelier
de l'Etat ne supprime les papiers d'ordres
et n'empêche les troupes d'arriver
à temps devant l'ennemi. Car
si le contraire arrive et qu'on en
viensse avec nous, on peut
parier que l'année sera perdue.
L'ancienne discipline est
à disparu, et le général qui
la commande, Liden, n'est pas
assés des soldats. La défaite de l'armée
est le vœu de tous les généraux
intelligents. Beaucoup nous ont dit
qu'il n'y avait que le moyen d'arriver
à l'emp. les yeux sur le chancelier.
Si les choses vont bien, il ne faut
plus espérer de changement; il faut
avoir un canonnet, et alors il
ne sera plus difficile de renverser
le chancelier".

Perleustres par Best. - Les
obstacles et révolutions - & des
troubles qui pourraient le ramener
et l'envoi de chancelier jusqu'à
l'empire pour la perdre le malheur
de leur souverain et de leur patrie".

Parmi les tracts de Lutetia
contre Best. II., celui de l'emp. de
celui-ci de rendre les grands maîtres
Vorouze of prie Trunkenstein Trunken
auprès du roi. L'emp. considère cela
du point de vue républicain. - Best.
exploite cela pour le malheur des
européens.

Note de Pest, « cette intervention
est indispensable à la gloire
aux intérêts de S. M. P. le
je aurait été héritier d'eux
même à ses frais ce corps
avec les autres. Tant et comme les
Turcs et les Persans se renferment
dans les frontières. Si lorsque
le roi de Prusse s'est mis à
affaires d'Europe et que de nos
côté (on n'a fait aucun mouvement
contre lui, et est arrivé à un
tel degré de force qu'il est
menaçant le plus d'Europe
de nos voisins ».

Une autre dépêche de P.
donne la preuve - B. qu'
V. reçoit une pension de
Obers. de Pest. ^{le Christ}
et l'évangile pour l'évangile
ne peut servir à la foi
maître Duit et Manou
une fois dya, Volongof
lire à T. le plan de la
le roi. On a précédé et
rendre la Saxe ».

autres dépêches de T. de Pest
lui a dit que l'emp. et son
voies contre les puissances
Elle subit évidemment
son armée.

Note de Pest, « S. M. doit
savoir si en effet il y a
en propos à l'emp. - mais
son ordonnance est également
ait menti ou dit la vérité
- dans les lettres précédentes, on
que l'emp. a découvert
d'une manière exacte au
Dep. de T. - l'emp. pour

W

Letoq & Pierre

de Venous a l'emp. le ministre
confidole qui est cause qu'on
n'admet pas son ministere a
des la Chapelle et des mauvais
etat de son armee. - Letoq
promet aussi de decider l'emp.
au voyage de Moscou, que l'ukras
elle ditere. Or F. considere ce
voyage comme une vraie retroire

30

l'application est elle
lieu ? - arrolation de Letoq
en novembre.

questions : 1° Pourquoi compagnie
avec les amb. de Suide et de Prusse.
2° a vue des tabatures de la
Chetardie pour le heros (l'emp.)
pourquoi avoir tu cette mesobu.
Revenant la Chetardie, un
tel voyage, tu as trebi ton
l'ukras. Junte avec a une
dame non impudique ; 3°
quels conseils donneis a la p^{te}
de l'emp. pour venir le gr^{de}
par le bout du nez - 4° tu
veux, jusqu'a tu t'entends
avec Suide et Prusse, changer le
gouvernement actuel. - 5° tu
par conseil a F. dans ce but
de mener des desordres entre
l'emp. et Prusse III. - 6° tu
as dit a F. que tu comptais
sur Troubetskoï et Veselovski ;
7° lors du traite anglais, tu
faisais de savoir les secrets pour
le dire a F. - Voronoff
agissait de meme. - Vous vous
entendez - 8° tu as reçu par
Marsfield. 10 000 roubles de
Prusse
en novembre au 1762 : lettre
de Voronoff. pendant
13 des en plus

coordonner d'appeler les Russes de
la Talar en Ukraine

l'ingrid. l'ind. de Letoq
arrête le 24 nov.
rappelle l'anniversaire
du 25

de l'emp. de Prusse
not 92 : non lui arrachant plus les entrailles
de son monde de lui 4.

en novembre au 1762 : lettre
de Voronoff. pendant
13 des en plus

10 mai. — Les ministres de
cours alliés (Butlak, Hyndford,
Schwartz ~~de~~ hollandais) se
plaignent des lenteurs de Repnin
— qui s'est arrêté à Smolensk
& demeure à Grodno.

L'opinion anglaise s'en
occupe beaucoup. Tcherny chef
pense qu'à la cour et dans le
peuple on supportait le nombre
des lettres qu'elle devait passer.

Tout l'arrivée de Repnin
fait qu'on hâte la conclusion de
la paix.

Tcherny chef demande qu'on
Russie y soit comprise, pour
pas être exposée à la vengeance
des adversaires.

Reponse à Tcherny. — Le
plénip. anglais a déjà fait
proposition. Mais après cela
de S. Séverin — l'Angleterre
a besoin d'une paix immédiate
ne peut donc s'en tenir à
l'admission que de l'amb.
de la Russie. — Elle s'oppose
qu'il lui soit permis
après la signature.

L'emp. demande — et veut
en outre que l'Angleterre
hollandaise s'engage à un
traité dans d'autres affaires
intimes, sans le consentement
de la Russie.

Ordonne à Repnin de rester
en arrière : à la fin, les
Tres alliés de Prusse
meurt de Repnin. —
par décret.

« Si tu révoques les témoignages recueillis contre toi et si tu t'obtiens à nier, à ne pas confesser la vérité, et que tu sois convaincu par tes complices, tu n'as aucune merci à attendre; tu seras emprisonné en moi dans une cage et ton procès sera avec toi avec toute la sévérité et le mode d'interrogatoire qui, d'après les lois, s'applique aux coupables ordinaires. I

Est-il possible à un fidèle serviteur non-soldat de dire, ainsi de point même ce que tu es en l'insolence de face. En fait personnellement qu'il est défendu dans le monde entier, et notamment ici, dans un gouvernement autocratique, à qu'on ne peut pas charger en affaires de se voir exclusivement avec les ministres étrangers, mais soit ce allant chez eux, soit en les convoquant chez soi, et notamment ceux dont les souverains ont des intérêts appais, comme ceux de Prusse et de Suède. Tu as ordonné les visites chez toi, aller chez eux, oubliant la parole de Dieu et l'ouïe venue par S.M.I. après à Messine après l'expulsion de ce coquin de la Chotardie - quelle justification as-tu offert.... II

Il n'y a qu'un impôt ~~l'impôt~~ sur les ~~biens~~ ^{du sacriste} ~~biens~~ ^{qui} il donnerait à nous, la Chotardie t'a envoyé une tabatière au t'invitant de la remettre au héros, toi, sachant à qui il donnerait ce nom, et qu'après ton expulsion d'ici il était de sa part une insolence. Et ~~la chose qui est~~ Et toi, quelle fidélité tu portes à ton souverain ? au lieu d'en rendre compte au roi, comme c'était ton devoir, tu t'es ~~tu~~ et as gardé la même, tu n'as pas ~~rendu~~ ^{biguère} ~~compte~~ à l'impératrice de ce d'insolence de ce reversi, quand c'est la devise de tout protesteur de garder l'honneur de son maître; et toi, méprisable, dans ton affection pour ~~le~~ de la Chotardie, un tel coquin, tu as trahi pour lui ton souverain: ~~il~~ ~~songe~~ quel châtiment te mérite; comment! si une règle dans une particulière, dans un brouillon avec ~~quelque~~ ^{à l'égard d'une} ~~une~~ ^{habitude} te permit de lui envoyer un priant. Ne dois-tu pas reconnaître par cela ~~la~~ ^{la} ~~cause~~ ^{cause} ~~tu~~ ^{est} ~~est~~ ^{est} mériter la mort. III

« Tu as dit que pour S.M. d'esp. que si la Pte de Zurich contactait les ~~seigneurs~~ ^{seigneurs} et leon de Brémeur elle pourrait conduire S.A.I. le 10th de ~~par~~ ^{par} ~~le~~ ^{le} ~~roy.~~ ^{roy.} Tu as à nous déclarer ce quoi consistait ce

conseils ? D'ailleurs l'oubli ~~personnel~~ à la personne de
S. M. est déjà un tel crime que par cela seul tu as mérité
la mort. As-tu donc en l'honneur de parler de S. M. &
de - même de J. A. I. son héritier d'une si outrageante
façon ?

20

quels étaient tes confidents auprès du g^r Duc &
de la g^re Duchesse ?

Bastouff victorieux de la Chelardu

Lerbois

Neurofeld

Arday

Woburg

Démonstration sans guerre

plus hostile que la Prusse qui a tenu

Préparant guerre de 7 ans

France et Russie

32

18^{me} L.

L'armée russe. - la guerre

4 juin 94

La guerre. — seulement la côté russo
 l'année l'unique guerre entre Russie et Prusse
 Souvenirs qu'elle a laissés :

les peintures du Palais d'Herke
 le toast de fest. Th.

Grands faits : 1757 - Jaegersdorf

1758. — Lomdorf

1759. — Paltzei, Kunersdorf

1760. — Berlin

1761. — Sibiria et Kolberg

L'année russe : en 1725 — 200 000 h.

1000 ans — 231 000

1000 Elisabeth — 270 000

en 1756. — 331 222 h.

sur le papier ?

Décomposition : année active : 172 . 240 h.

garnison 74 548

unités territoriales 27 250

artillerie et génie 12 937

irréguliers. — 49 239

mais : la garde

les troupes de garnison et unités : c. les
 les irréguliers

jamais plus de 180 000 h. — à Kunersdorf, 48 000 h.

outillage de P. le f. sur les engagements - l'usage; abrégé
par d'éléments étrangers (surtout dans les officiers); ^{un jour} à l'école

un avantage: éléments saisis, lobes, actionnaires
à la différence de France, et ~~au~~ de Prusse

qualités morales: patience, endurance, obéissance

l'officier = le maître

le prêtre

forts royaux: la crue, fiers, curés

une croix sur le drapeau

les jours de bataille ou d'assaut

par de disciplines: en 1786, sur 128 000, env. 183

uniformes: coupe européenne, française: justaucorps, bicorne

particularités: les mètres de la garde; la tenue

nom de régiment (1); la réforme de P. le f.

on pouvait devenir capitaine, sergent, porte-enseigne,
à Londres et Koenigsberg, de sergent

discipline sévère: peine de mort abolie; ^{servis, Koenig et Voss}
10 à 12 000 corps

les exés pendant la guerre?

les chefs, tous accusés, rien que de élémens

pour Elisabeth: Tormoz, Velebois, Lidwan, Zoffleben

mais: Soltykoff, Bontourline, Rœnnichtoff,
Scherych, Kopschik

lon de Longjumeau. L'infanterie comme la cavalerie étaient coiffées du tricorne ou plutôt du bicorne, porté « en bataille », très large d'une corne à l'autre. Certains corps portaient l'étrange coiffure qui ressemblait à une mitre ou à un *sambenito*, éblouissant de cuivre doré. Les hussards, comme chez nous, tranchaient sur le reste de l'armée par certains détails traditionnels empruntés à la mode hongroise : le haut bonnet cylindrique, la petite veste à brandebourgs, le dolman à fourrures jeté sur une épaule, le pantalon très collant, les demi-bottes molles, la *sabretache* en guise de gibecière.

Le même Semen Vorontsof remarque que les vieux régiments, qui avaient déjà combattu à Poltava dans les guerres de Suède, dans celles de Perse et de Turquie, avaient un puissant esprit de corps, l'orgueil du drapeau et l'orgueil du nom collectif :

Leurs noms ne changeaient jamais ; c'était ceux des provinces ; et les actions illustres desdits régiments se conservaient par tradition dans l'armée et servaient d'aiguillon aux autres. Qui ne sait que les régiments *Astrekhan* et *Ingrie* se sont toujours plus distingués qu'aucun autre dans les guerres sous Pierre le Grand ? Toute l'armée russe sait que le 1^{er} régiment de grenadiers a décidé le gain de la bataille de Gross-Jägerndorf ; que ce même régiment et celui du 3^e grenadiers se sont plus distingués qu'aucun autre à la bataille de Zorndorf ; que le régiment de Rostof a fait des prodiges de valeur à la bataille de Paltzig ; que le 1^{er} de grenadiers a décidé le gain des batailles de Francfort (Kunersdorf) et de Kagoul. Tous ces régiments savaient par tradition la gloire qui était attachée à leurs noms, et ils étaient jaloux de la conserver. J'ai été témoin qu'après une affaire sous Silistrie, où le 1^{er} de grenadiers se distingua, le maréchal Roumiantsof alla le lendemain, le long du front du régiment, remerciant les grenadiers pour leur courage héroïque. Ils lui crièrent : « De quoi t'étonnes-tu ? Quand avons-nous été autres. »

Au contraire, quand Paul I^{er} eut la malencontreuse idée, toute prussienne, de remplacer les vieux noms permanents par les noms changeants des colonels, ceux-ci très souvent des Allemands, les régiments perdirent une de leurs forces morales.

Semen Vorontsof, qui a vu à l'hôpital de Portsmouth des

Infanterie raj ulice : Pentapunkti, Semenovski, Iskra "Carlski"
 Lieb. Grenadier

plus 41 raj 4 - chacune 3 bat. unorganisés

plus 2 co grenadiers

4 raj 4 d- grenadiers

armement : fort lourd, a baïonnette ; épée

Cavalerie régulière : la garde à cheval
 Lieb. ~~division~~ Cuirassiers

plus 32 raj 4 : 5 d- boya cuirassiers

29 d- dragons

5 d- grenadiers

22 dragons

Reformés d- l'armement : lutte avec cuirassiers

lutte avec grenadiers et dragons

Défense : les cuirassiers (le voje apue d- Riga)

par d'organisation

"bata comme un officier d- dragons"

Le Dragonniers : a 2 divisions

1^o Hussards : 6 raj 4

serbes, Hongrie, Moldavie, le vigne

2 régiments : Slavo-Serbes, Kouvale-Serbes

coûtent 40 000 roubles par an; armement
 que forment les armes russes

2^o Hérauts de cuirasses d'outillage : 2 changements

par de forces

solides et calmes

d- Sloboda

Russes. — 6.

payés en moyenne 60 roubles, sans que les officiers chargés des achats se fussent beaucoup préoccupés de l'âge, des tarés ou du degré de dressage ; beaucoup de ces bêtes, employées jusqu'alors à traîner les voitures des bourgeois, n'étaient pas montables : quelques-unes étaient aveugles. Les escadrons n'arrivaient pas à se mettre en rang : l'exercice à feu y jetait le désarroi ; on ne voyait que cavaliers vidant les arçons. Trois régiments de cuirassiers sur cinq n'avaient pas encore reçu leurs cuirasses. Quant aux dragons, « ils ne méritent même pas le nom de cavalerie ». Les hommes sont aussi mal instruits que les chevaux. Longtemps détachés aux frontières turques et tartares, les escadrons ont eu trop rarement l'occasion de manœuvrer ensemble. Les officiers sont si simples que ceux des autres corps ont coutume de dire : « *Bête comme un officier de dragons.* »

La cavalerie régulière fut certainement, pendant cette guerre, le côté faible de l'armée russe, tandis que le roi de Prusse en avait une formidable par le nombre des escadrons, la beauté et la vigueur des chevaux, l'instruction et la solidité des hommes, l'entrain endiablé des chefs. Avec cette cavalerie il n'hésitait pas à charger des carrés d'infanterie intacte, à enlever des positions couronnées d'artillerie. Il en fit un usage aussi téméraire et presque aussi heureux que plus tard Napoléon. Même, à la différence de celui-ci, Frédéric II sacrifiait volontiers à cette arme de prédilection son infanterie et surtout son artillerie. Son infanterie ne fut jamais supérieure à celle des Russes ; son artillerie fut toujours inférieure à celle de la tsarine.

Les critiques du *Voyageur de Riga* s'adressent surtout à la cavalerie régulière de Russie. Il nous reste à parler de la cavalerie irrégulière. Ce qui la caractérise, c'est que chaque cavalier a deux chevaux, dont l'un sert surtout à porter le bagage et les provisions et à rapporter le butin au pays. Il est curieux de voir classer dans cette catégorie les hussards. Il n'y en avait alors que six régiments, dont quatre anciens, *Serbie, Hongrie, Moldavie, Géorgie*, et deux de récente formation, *Slavo-Serbes* et *Nouvelle-Serbie*. On pourrait les considé-

uniforme / beaucoup avec beaucoup
font, sabre, lance

3^e les creuesi Kivaks:

oural,	3 600
Volga,	1 000
Caucase,	500
Asie,	400
Don	quatre mille

cei la principale:

sur 18 polks, à 800 cavaliers et 1000 fantassin

polkovnik
 pour chef, tout les 2 brigades
 l'ancien du don
 toute cela ne coûte pas plus de 18000 roubles
 même en campagne, l'entretien sur-charge
 peu de discipline: officiers élus

armement: font ou arc; sabre; lances très longues
 pour a-poudre; sac à balles (pas de cartouches)
 leur tactique: charger et fuir
 en marche, peu d'ordre: 800 h. tout 1/2 de ligne

4^e les kalougiés

Kalougiés, avec baptême, du Volga: 8 ou 1000

Metchikians

Nachkys

labans de Koscov

conduits par leurs Harchies
 mille uniformes dans l'ensemble

aspect oriental, barbare

peu disciplinés: surveillés par Douryq et dragons
 la terreur des Chouans

artillerie : pieces de siege
de bataille

regimentaires : la piece = 2 caissons
+ 2 mortiers

(comme les Regiments et les Nobles ont les pieces)

Defaut de cette artillerie : caissons, obus, mortiers
& calibres differents

Reformes de P. Chevasson (analogue a celles de
1732 et de Gribeauval

le but est le nombre de calibres
creer le temps d'artillerie (Louvain)
le fait plus de legierete avec pieces et affut
propetez multiples et une machine

les obusiers : artillerie secrete ; un est inventee

chef : reforme a celle de France et de Prusse.

creer aussi le corps de genie (Louvain)
les arches de genie

les curies : c'est la place
les camps de l'universite : en 1789, a peu pres 6000 votants

les cavaliers epaves

differents de l'indivision

un autre etat de mobilisation, hospitaliers, hospices G

ajournement de garnisons : preser une unite
les unites

le flotiller : Cronstadt et Risch
par de ces unites de la guerre
la Confiance

et à défendre, arrêtaient plus d'une fois l'armée et la condamnaient au piétinement sur place ou à la retraite. Les autres fournitures se faisaient avec la même lenteur. Encore en 1758, pour la campagne d'hiver, la majeure partie des soldats n'avaient encore reçu ni pelisses de mouton, ni gants de fourrure.

41
Un officier autrichien, qui a vu le camp d'Apraxine à la fin de 1757, a pu dire sans être de tout point injuste : « On ignore dans une armée russe l'usage et l'utilité des charrois de vivres, des fours; on n'y a nulle connaissance de la distribution des magasins, de la police d'une armée, des fourrages en règle, de la discipline, de la perception des contributions, des ménagements qu'il faut avoir pour les habitants des pays conquis, de la conservation des hommes, des hôpitaux, etc.¹ »

Ce qui paraît avoir été le plus défectueux, c'est le service des hôpitaux et ambulances. Même dans l'armée française on se plaignait du trop petit nombre de médecins et de chirurgiens capables. Combien plus dans l'armée russe! Les malades et les blessés n'avaient pas toujours un abri pour simplement mourir en paix. Les mémoires du prince Jacob Chakovskoï, cités par Solovief, nous offrent des tableaux navrants. Chakovskoï a vu des files de malades, que leurs camarades portaient et rapportaient sur des brancards, quelques-uns à moitié morts, et qu'on renvoyait du grand hôpital, parce que celui-ci regorgeait déjà de malades atteints pour la plupart de fièvres contagieuses. On y était asphyxié par le manque d'air et les miasmes; on n'osait ouvrir les fenêtres parce que le froid aurait tué même les convalescents et les valides. Et ceci se passait à Moscou, au centre de l'empire, uniquement parce qu'environ vingt mille recrues avaient traversé la ville. C'était pire en campagne. Un officier autrichien écrivait en novembre 1757 : « J'ai vu avec horreur les malades qui gémissaient sur l'herbe, sans tentes et sans couvertures. Toutes les places étaient pleines de ces malheureux

1. Archives des affaires étrangères de France, Correspondance Russie, t. LIV, pièce 131, nov. 1757.

hommes abandonnés de tout secours. Quelle impression cela ne doit-il pas faire à leurs camarades ? »

La province, outre le pont fortifié de Marienwerder sur la Vistule, avec deux vieux canons de fer et deux invalides pour toute défense, ne comptait que trois forteresses : Pillau, Memel, Königsberg. La dernière avait seule quelque importance : elle était gardée par une enceinte continue avec un fossé et 32 bastions, la citadelle et le fort détaché de Friedrichsburg. Lehwaldt eut à peine le temps de faire réparer cette place, mais ne put guère s'occuper des deux autres.

Lehwaldt avait beau faire fièche de tout bois : la situation n'était guère rassurante. Le roi ne pouvait lui envoyer, en guise de renforts, que de sages avis. Il lui conférait sur la province et l'armée les pleins pouvoirs civils et militaires, faisait de lui une sorte de dictateur. Il lui enjoignait de ne jamais réunir de conseil de guerre.

Enfin, le 5 février 1757, revenu de toutes ses illusions, le roi ordonnait à Lehwaldt de mobiliser ses troupes, attendu qu'il était informé « d'une main aussi sûre que possible » de l'imminente invasion des Russes. Il ajoutait : « Je m'en remets à votre prudence, à votre expérience, à vos sages dispositions ; mais ma volonté est que vous ne ménagiez point les Russes, et que vous ne marchandiez avec eux (*nicht schonen, noch marchandiren*)....

« ...S'ils entrent en Prusse, tombez-leur aussitôt sur la nuque et portez-leur de si bons coups qu'ils les sentent bien... Je me rappelle avoir entendu dire par le maréchal Keith que pour leur donner un bon soufflet, on doit d'abord, avec la cavalerie, culbuter celle qui forme leurs ailes ; ensuite, comme leur infanterie est formée en un carré, l'enfoncer aussitôt sur quelque point, et qu'alors tout est fini avec eux, car ils sont en entière confusion, qu'on a ensuite qu'à leur faire le plus de prisonniers que possible, puis à expédier au chef ennemi un trompette, avec invitation d'envoyer des commissaires et de l'argent, afin qu'ils prennent à l'avenir soin des prisonniers....

en août 1787, passage de la Diète
 la Diète : les Russes ; spectateurs sur le toit
 environ 30 000 h. — y eut Vabovod —

23 juin, la frontière franchie par l'avant-garde Tchernov

30 juin, Mennel ^{von Reimmet} ~~de~~ soulevé, bombardé

le 2 juillet, dix - 982 projectiles

le 4, pavillon blanc

conditions honorables

le 5, Français font son entrée

de Duma

serment de l'archevêque Wolf : l'archevêque

serment d'allégeance et de fidélité ^{d'après}

le 21 juillet, reprise de la marche

chaleurs extrêmes : 40 km. par jour

le 29, bivouac terminé ; capitulation

le 31, entrée solennelle

la garde bourgeoise d'élite devant la Rathaus

serment, par tous les habitants au drapeau

l'angle de Duma remplacé par l'angle à 2 étages

les ponts et courants

Tout cela par une avant-garde de 16000 h.

le 1^{er} août, le gros de l'armée franchit la
 frontière auprès de Weybelow

Reflexions de Bolotov :

au 1^{er} août. On marchait fort lentement, encombré qu'on était de charrois et de bagages, constamment entravé par l'insuffisance des approvisionnements. Cette « grande armée » était maintenant partagée en trois divisions : la première sous Fœrmor, la deuxième sous Lapoukhine, la troisième sous Brown. Ses avant-gardes, formées de cosaques et de hussards, devaient la précéder d'une marche. La direction générale était sur Gumbinnen, chef-lieu des districts lithuaniens de la Prusse Orientale. Le 1^{er} août, on franchit la frontière auprès de Wierzbalow. La cavalerie commençait à se répandre dans les campagnes de Prusse. Bolotof nous dit :

Cette entrée en Prusse produisit sur nous tous une impression très particulière. Nous avions sous nos pieds la terre de nos ennemis. Et on se disait entre soi : « Dieu nous bénisse ! nous voici donc arrivés, enfin, sur la terre de Prusse. A qui Dieu voudra-t-il permettre d'en sortir sain et sauf ? Qui est destiné à y laisser sa tête ? » Nous trouvions les localités de ce royaume de Prusse toutes différentes de celles de Pologne ; c'était partout un autre ordre, un autre régime ; les villages étaient propres, distribués et construits de façon régulière ; les routes étaient bonnes partout ; pavées dans les lieux bas, parfois élevées en chaussées, et plantées d'arbres sur les côtés ? En un mot, on ne pouvait regarder tout cela sans un sentiment de satisfaction. En outre, comme on n'avait encore commis aucune dévastation, tous les habitants étaient restés dans leurs maisons et, sans témoigner aucune crainte, se tenaient sur le seuil de leurs demeures. Les femmes et les jeunes filles remplissaient d'eau fraîche les seaux et donnaient à boire aux soldats qui passaient. Bref on se serait cru non sur une terre ennemie, mais chez un peuple ami.

Schwalot surpris : les prévisions de F. II pas réalisées
de plus en plus abandonnées

46

quelques réactions des Allemands : engagements de Koraks
combats de ~~Haut~~ Nibutsui, Kummala, Katenau
les habitants y ont pris part.

Enfin ce qu'il y eut de plus important et de plus grave pour les conséquences, c'est que non seulement les soldats prussiens mais les habitants eux-mêmes s'imaginèrent que nous étions tous plus faibles que des femmes et des guerriers qui n'étions bons à rien. Dès lors ces habitants commencèrent à s'armer contre nous, à nous faire du mal, à nous inquiéter. Apraxine qui jusqu'alors s'était montré très doux pour l'habitant, s'indigna d'une telle hostilité chez des gens qu'il avait assurés de « la faveur et protection impériales ». Il décida qu'à l'avenir, si pareil fait se reproduisait, on ne ferait pas quartier à la population et que les villages coupables seraient détruits. « A peine cet ordre malheureux était-il sorti de sa bouche, continue Bolotof, qu'aussitôt nos cosaques, Kalmouks et autres troupes légères en abusèrent pour faire du mal. Étant partout répandus pour épier les mouvements de l'ennemi, ils commencèrent à n'épargner ni coupables ni innocents ; en beaucoup d'endroits, par avidité pour le butin, ils se mirent à commettre de grandes dévastations, non seulement chassant les habitants de leurs villages, mais pillant, tuant, torturant, mettant à sac les maisons, ailleurs les brûlant, se livrant à tant de désordres, de cruautés et d'excès que des barbares seuls auraient paru en être capables. Par là ils inspirent à tous les habitants de la Prusse une haine et une animosité extrêmes contre nous, mais nous couvrirent de déshonneur et de honte devant le monde entier... et, en outre, par la dévastation du pays, ils assurèrent l'insuccès de toutes nos entreprises en cette année-là. »

Ainsi, dès les premiers pas sur le sol prussien, l'indiscipline des irréguliers aurait fait oublier aux vaincus les dispositions pacifiques et même bienveillantes que Bolotof avait d'abord constatées à la première heure, et déchaîné toutes les fureurs de la guerre paysanne.

Du 6 au 10 août, Apraxine fit séjour à Gumbinnen, où il fut reçu par le magistrat et fit prêter serment aux habitants. Peu de jours après il dut ordonner quelques exécutions de paysans pris les armes à la main : les uns furent pendus, les autres eurent les doigts de la main droite coupés. Le 8, il tint un conseil de guerre : on décida que l'on marcherait sur Insterburg, au confluent de l'Inster et de la Prégel où l'on ferait jonction avec Fermor.

De son côté Lehwaldt, se pénétrant des conseils de Frédéric II, se proposait de prévenir cette jonction, et, s'il se pou-

France et Russie

48

19 ~~mai~~ L.

Jagersdorf, ~~Lar Dorf~~ Le Puisse Oriental

11 juin 94

Le 6 au 10 août, Aproxima le jour de l'engagement
 verra le chemin de fer : pendaison; 20.000 de
 la main droite vers

Schwaldt porte de fer et de fer de Koenigsberg

Compagnie de l'armée avec : angle de la Prusse et l'armée
 souffre de la fournaise

Près de la Prusse : les 2 bois :

Schwaldt, le 29 août, décide d'attaquer le Roux le 30
 Aproxima de la de l'armée le 30

La sortie du bois : 2 chemins forestiers ; contourner
 la hauteur de Seltzfeld sur le droit
 la batterie sur la gauche

pour les 2 chemins } le Roux : 55 000 h, avec le charroi, l'artillerie
 Lehwaldt, 24 000 h ; dont 10 à 12 000 cavaliers ; 150 à 200 canons
 ce qui se fera le 30 en un instant

les Prussiens débouchent en 3 colonnes

Lehwaldt fait sonner trompettes et tambours

ou est à 1000 ou 1200 mètres

bruyant, fusée : se voit par la Seltzfeld

son infanterie sur 2 lignes

Alors, mon Dieu ! quelle confusion dans toute notre armée et dans les bagages ! Quels cris, quelles clameurs, quels galops de chevaux et quel désordre ! Ici on entendait le cri : « Par ici, par ici, l'artillerie ! » Là : « De la cavalerie ! envoyez-nous de la cavalerie au plus vite ! » Là encore : « Au diable les bagages ! arrière, arrière ! » Tout retentissait du cri des courriers et des chefs, et, ce qu'il y avait de pis, des convoyeurs et des charretiers. Ceux-ci ne savaient que crier : « Allons ! allons ! » et pousser les chevaux qui tiraient les charrois. Pour tout dire, il y avait déjà auparavant un tel encombrement ! Mais, à cette alerte imprévue, il devint tout à fait indescriptible. Tout le monde était en émoi, personne ne savait que faire et entreprendre. Même nos commandants et nos guides avaient perdu la tête et couraient çà et là, ne sachant que faire. Pour eux-mêmes c'était la première fois que pareil cas se produisait, et c'était si inattendu, si troublant ! Et tous manquaient d'expérience sur ces choses. Jamais je ne les avais vus aussi ahuris qu'en ce moment. L'un galopait éperdument, le visage tout pâle, et criait, ordonnait, sans savoir quoi ; l'autre s'occupait à tirer les chariots, injurait et battait les charretiers ; le troisième, s'étant emparé d'un canon, galopait à ses côtés de toutes les forces de son cheval ; un autre, ayant mis la main sur un régiment, se frayait avec lui un passage à travers les charretiers et les fourgons, sans savoir lui-même où il le conduisait...

Apraxine convient, dans son *Rapport*, du désordre d'idées où le jeta cette attaque imprévue : « Je fus d'abord en proie à un indicible chagrin quand je vis que l'ennemi nous assaillait, en pleine marche, avec une telle furie et un si bon ordre. De derrière mon convoi, j'étais hors d'état d'agir sur tous les points avec succès ; je me trouvais dans une situation si périlleuse qu'autour de moi un convoyeur fut tué et que deux grenadiers, un vagemestre et plusieurs officiers et hussards furent blessés. »

Cependant les ordres qu'il donna furent conformes à la situation. Il prescrivit à Sibilski d'occuper fortement les hauteurs de Sittenfelde, aligné perpendiculairement au front qu'allaient former les autres régiments : en sorte que les assaillants se trouveraient pris dans un angle droit, dans une équerre de feu. En conséquence, Sibilski disposa ses régiments d'infanterie du Nord au Sud. A sa gauche, la cavalerie régulière, en arrière les irréguliers.

La 2^e division (Lapoukhine) reçut l'ordre de se former en

celle de l'ennemi; sa grande colonne de cavalerie n'était point encore à sa disposition, et le prince de Holstein avait été repoussé. Il lui fallut engager tout de suite son infanterie. Celle-ci aborda vigoureusement l'ennemi : les régiments Lossow, Gohr, Lehwaldt, Kalnein, Kanitz, attaquaient de front l'infanterie de Lapoukhine, tandis que les régiments Below, Manstein, Polenz, par l'espace resté vide, essayaient de la tourner par sa droite. Elle pouvait être totalement détruite avant que le reste de la ligne russe achevât de se former. Sibilski, disposé perpendiculairement à Lapoukhine, ne pouvait l'aider que fort indirectement; car devant le front de Sibilski s'étendait un terrain marécageux sur lequel il n'osait se risquer. D'ailleurs il n'avait pas reçu d'ordre. Les cinq régiments de Sibilski et les trois de Lapoukhine qui le prolongeaient au Nord restèrent donc simples spectateurs de ce premier engagement. Bolotof, qui servait dans celui d'Arkhangel, nous en a donné un émouvant récit¹ :

Nous ne perdions rien du spectacle. Les Prussiens s'avançaient, dans le plus grand ordre et de la mine la plus fière, à l'attaque de notre armée, qui s'étendait le long du bois. Arrivés à portée de fusil, ils firent une salve bien nourrie sur les nôtres. C'était la première fois que je voyais le feu de l'ennemi sur nos compatriotes. Le cœur nous battait; et nous étions tous fort étonnés de ce que, du côté des nôtres, pas un coup de fusil ne donnait la réplique, comme si la salve prussienne les avait anéantis jusqu'au dernier. Les Prussiens, après avoir tiré, continuèrent à s'avancer tout en rechargeant leurs fusils, arrivèrent encore plus près des nôtres et de toute leur première ligne firent une nouvelle salve. Notre étonnement fut plus grand encore et nous ne savions que penser quand nous vîmes que pas un coup de fusil ne répondait de notre côté. « Seigneur, ayez pitié de nous ! Qu'est-ce que cela signifie ? disions-nous en nous rapprochant les uns des autres et contemplant du haut de notre colline ce spectacle. Les nôtres sont-ils encore vivants ? que font-ils donc ? Est-ce que vraiment personne ne serait resté en vie ? » Quelques timorés étaient tout disposés à conclure qu'on avait tué tout le monde : « Comment serait-il possible qu'après ces deux terribles salves, à une si courte distance, un seul homme ait pu en réchapper ? » Pourtant nos yeux

1. Page 528.

nous montraient bien le contraire. Dès que le vent eut un peu dissipé la fumée, nous revîmes notre ligne de bataille debout devant les Prussiens ; mais d'où venait un tel silence, voilà ce que personne ne pouvait comprendre. Quelques vieux, à l'esprit superstitieux, insinuèrent que les fusils de nos soldats pourraient bien avoir été ensorcelés ; mais cette idée fut tournée par tous en risée. Continuant à observer, nous vîmes que les Prussiens, après leur seconde salve, continuaient à avancer, rechargeant leurs fusils tout en marchant, et s'étant approchés encore plus près, envoyaient une troisième et plus terrible salve. « Cette fois, criâmes-nous alors, c'est bien fini : il faut qu'ils les aient tués tous ! » Nous n'avions pas achevé ces paroles qu'à notre satisfaction nous pûmes constater que tous les nôtres n'étaient pas morts, qu'il y en avait encore beaucoup de vivants ; car instantanément, à la salve de l'ennemi, répondit le feu de nos fusils et de nos canons, non par salves, très en désordre au contraire, mais plus violent que celui de l'ennemi. A partir de cet instant, les Prussiens eux aussi cessèrent de tirer par salves. Le feu, des deux parts, ne discontinua plus un instant, et nous ne pouvions distinguer la fusillade ennemie de la nôtre. Seuls les coups de canon se reconnaissaient et aussi les décharges des obusiers dont Chouvalof avait le secret et qu'on reconnaissait au son et à l'épaisseur de la fumée.

A ce moment le brouillard, la fumée de la bataille, celle des villages incendiés, dérobent aux spectateurs la vue des attaques. « On ne voyait pas à dix pas devant soi », assure Lehwaldt. On se canonne, on se fusille presque à bout portant, on lutte dans les ténèbres : c'est, en petit, une bataille d'Eylau. Les Russes de la 2^e division se défendent avec une énergie désespérée, déployant, dans ce désordre, la bravoure stoïque de la race. La baïonnette se met de la partie. Narva et le 2^e grenadiers perdent en quelques instants la moitié de leur effectif. Le général Zybine est tué ; le général en chef Lapoukhine, blessé à mort, tombe entre les mains des Prussiens. A la fin ces deux régiments fléchissent et sont rejetés dans l'intérieur du bois.

mais infini, Résistance de régiments attaqués au centre

53

Succès de grenadiers Izzykoff à l'extrême droite avec
appuyés depuis Trubentsev, Kourad Medvedkoff
mais grenadiers à cheval, Alkhanov, Kourad, Tchoupping
bousculés par des

" On ne sait pas l'ordre de qui " Pouchkine et la
l'émouvement de Frédéric II réserve
déborda à l'aide gauche les Prussiens
leur frère dans le 805
la 2^{me} ligne tira sur la 1^{re}

que faisait alors Sebelski ?

devant lui : un marais

la cavalerie Prussienne, Holstein, etc

donc si on bouge

l'intercession de Kourad :

A l'aile gauche de notre corps se tenaient les cosaques du Don. Dès le début de la bataille ils avaient couru sur la cavalerie ennemie qui se tenait derrière un marais. Cela, nous pouvions encore bien le voir, et nous étions même humiliés du médiocre succès de ces piètres guerriers. D'abord ils y mettaient beaucoup d'ardeur. L'affaire se passait à plus d'une verste de nous, et cependant nous les entendions distinctement pousser leur *ghi! ghi!* et nous les voyions se lancer à toutes brides sur les Prussiens. Nous pensions qu'avec leurs longues lances ils allaient les transpercer tous, mais nous étions bien vite témoins du contraire. Toute leur bravoure consistait à faire *ghi! ghi!* et à tirailler avec leurs carabines. Comme les Prussiens restaient immobiles et se préparaient à les bien recevoir, les cosaques s'apercevant que ce n'était point leur affaire, tournaient bride aussitôt. Et ce qu'ils couraient ! Voilà ce que nous voyions bien ; mais ce qui se passa ensuite, nous le vîmes mal, parce que les cosaques, galopant autour du marais, échappèrent à notre vue. Nous sûmes cependant que les cuirassiers¹ et dragons prussiens, se lançant à leur poursuite, avaient aussi fait le tour du marais, les chassant vers notre front, comme un troupeau de moutons. Les cosaques ne savaient où se fourrer. Ils couraient éperdus droit sur notre front ; la cavalerie prussienne, galopant sur leurs talons, les sabrait sans miséricorde.

1. Erreur : il n'y avait pas de cuirassiers prussiens à cette bataille.

54

Notre infanterie, voyant ces malheureux cosaques courant et en passe de périr, jugea nécessaire d'ouvrir ses espaces, pour qu'ils pussent chercher un refuge derrière elle. Mais il s'en fallut de bien peu que le jeu ne devînt sérieux. La cavalerie prussienne, continuant sa poursuite par escadrons et dans le plus bel ordre possible, arriva comme un torrent et, les cosaques s'étant dérobés, tomba droit sur notre infanterie. Celle-ci ouvrit sur eux un feu de mousqueterie. Encore était-ce bien difficile d'arrêter le choc terrible de cette cavalerie. Le premier escadron passa comme une flèche, toujours à la poursuite des cosaques, et, s'éparpillant, se mit à sabrer tout ce qui se trouvait derrière nos lignes. Il nous fallut faire volte-face en arrière. Encore cela servit peu, car toute la cavalerie prussienne, chargeant sur notre flanc, nous aurait taillés en pièces et aurait fixé à son avantage la victoire incertaine, si l'on n'avait trouvé le moyen de contenir leur impétuosité. Notre grosse batterie eut par bonheur le temps de retourner ses canons et ses décharges à mitraille eurent le meilleur succès. Elle prenait en écharpe cette cavalerie qui galopait escadron par escadron, en détruisit un presque entièrement, et non seulement elle brisa l'élan des autres, mais les força de fuir à toutes brides. Quant à ceux qui galopèrent derrière notre ligne, ils furent pris comme rats au trébuchet. Notre infanterie resserra ses espaces et tous périrent de la façon la plus misérable. Notre cavalerie les chargea et les sabra jusqu'au dernier.

L'armée de Bolotof - l'art la tactique et la discipline

55

Récit du comte Langeron : combats de Juttstadt

combats : mouvement offensif de Sobolki

mouvement général : régiments, ^{Kalenovitch} Herak

les Russes, depuis le point du jour, Karapuz

et depuis 5 heures, vers le feu de l'ennemi

En un quart d'heure, c'est fini

L'armée prussienne s'avance dans les bois

Il était 10 1/2 du matin

Chaque fois qu'il y a l'air ; avec les canons et
posts près à l'ennemi, salade

Aspect du champ de bataille :

Dès qu'on rampit les rangs, notre premier soin fut de monter à

1. Page 546.

56

cheval et d'aller examiner le champ de bataille. Quel spectacle s'offrit alors à nous, qui n'avions jamais rien vu de semblable ! Tout le penchant de la colline, sur lequel s'était dressée et s'était battue la ligne prussienne, était couvert de cadavres ennemis ; et la chose étonnante qui s'offrit à nous, c'est que tous étaient couchés nus comme à l'instant de leur naissance ; on leur avait enlevé non seulement bas et souliers, mais jusqu'à leurs chemises ; mais par qui et quand ils avaient été si complètement dépouillés, nous ne pouvions le comprendre ; la bataille finissait à peine et si peu de temps s'était écoulé ! Nous ne pouvions nous étonner assez qu'en un tour de main convoyeurs, ordonnances et autres gens les eussent ainsi déshabillés ; auprès de chaque homme, on ne voyait plus que le bois de la giberne qui avait servi à contenir les cartouches et le papier bleu qui les recouvrait. Ces objets n'avaient évidemment semblé utiles à personne ; pour d'autres objets, on n'en a pas trouvé un seul : même le ruban des queues, qui ne vaut pas trois deniers, avait été dénoué et emporté...

La victoire des Russes était incontestable. Ils avaient repoussé l'ennemi sur tous les points. Ils avaient pris 29 canons, près de la moitié de l'artillerie de Lehwaldt. S'ils n'ont pas conquis de drapeaux, déclare Apraxine dans son Rapport, c'est que, « si prompt qu'eût été la fuite des Prussiens, ils ont pris le temps de rassembler tous leurs drapeaux en un point et de les porter en lieu sûr : ce que le voisinage des bois a rendu facile ». Cependant, leurs pertes paraissent avoir été plus fortes que celles des Prussiens ; ceux-ci auraient eu 1,818 tués, 2,237 blessés ; ceux-là 1,449 tués et 4,494 blessés. Cette inégalité peut s'expliquer par la surprise du début. Ce sont les chiffres que donne M. Masslowski. Apraxine, dans son Rapport, dit que les Prussiens ont perdu 4,600 hommes, sans compter 600 prisonniers. C'est le chiffre qu'avait adopté Schäfer¹.

De part et d'autre, les chefs ne s'étaient pas épargnés. Des généraux russes, trois avaient été tués : Lapoukhine, Zybine, Kapnist, qui commandait les cosaques des Slobodes. Sept avaient été blessés : Weymarn, chef de l'état-major, Tolstoï, chef de l'artillerie, du Bosquet, chef du génie, les généraux

1. Gesch. des Siebenj. Krieges, t. Ier.

Linden, Mantuffel, Ueber,
Platen...

Lehwaldt dix chefs
dans tous les...

Est. la 8^e div. d'infanterie; Supérieurs de l'artillerie
Néanmoins de Roussiantsof (frère jumeau de F. II)
fut avec des Cosaques

mais, en science, faiblesses du commandement
et puis la bataille avec un ^{nombre} de ^{unités}
effet produit sur le moral de l'ennemi.

Est-ce victoire? - La bataille

" les unités commencent à tirer; les
uniques de puissance et de force s'étaient; nous
un regard absolument rétrospectif...

Victoire incertaine et aléatoire.

Et l'issue d'une retraite désastreuse!

Les vices de l'armée russe (sa partie barbare)

plus de jours

bientôt plus de victoires

difficultés de marche; etc, heur

la 8^e div. étaient; Coignet

~~Sur la 8^e div. "volonté" par Bellet
sur les flancs, Rüsch, Melchouovski, Holsten; la 1^{re} division; les de Raguet
les unités de la 1^{re} division~~

~~du 24 au 27, le passage du Niémen, avec grandes précautions;
ou à 15000 blessés ou malades
y ont été évacués d'urgence
la grâce de Bortousof~~

Sur la 8^e div. "volonté" par Bellet

sur les flancs, Rüsch, Melchouovski, Holsten

la 1^{re} division; évacués et les de Raguet
du 24 au 28, le passage du Niémen à Bellet; avec grandes précautions
ou à 15000 blessés ou malades; plus de chevaux.

... Quand on considère le peu d'ordre qui règne dans cette armée, tout ce qui y arrive de mal ne doit pas étonner...

Lorsque le maréchal Apraxine a trouvé tant d'obstacles pour marcher avec son armée, qui avait l'air d'une immigration de quelque peuple barbare, il aurait dû prendre le parti de renvoyer le superflu de ses équipages et chevaux avant d'entrer en Prusse comme le général Saint-André lui avait conseillé; il aurait dû se défaire de la plus grande partie des Tartares, qui ne sont propres qu'à dévaster un pays. Il aurait dû réformer la multitude des chariots que les soldats ont par chambre; il aurait pu remplacer ces embarras inutiles par des chariots conduits avec ordre, que la Courlande et la Livonie auraient pu lui fournir facilement; mais toute remontrance a été inutile.

En apprenant la nouvelle de la bataille de Cochenitz en Bohême, le maréchal Apraxine ayant des ordres très précis, prit la résolution d'entrer en Prusse; ce qu'il entreprit sans la moindre précaution. Il crut suffisant d'envoyer en avant les cosaques et Kalmouks, qui pillèrent et ruinèrent tout: de sorte que l'armée qui les suivait ne trouva plus rien. Ce général donna aux habitants de la Prusse les plus fortes assurances de protection et de rétablissement du bon ordre et de la discipline. On les vit venir de tous côtés prêter serment de fidélité et apporter avec docilité ce qu'on exigeait d'eux. Mais à peine s'étaient-ils livrés à cette confiance, que l'on commença à les maltraiter, à brûler les villages, à massacrer, violer, briser les portes des églises, les piller, déterrer les morts et enfin réduire, par des horreurs inouïes, en vrai désert un pays si bien cultivé et si fertile que toute autre armée y aurait trouvé de quoi subsister longtemps, avec abondance de tout. Tant de cruautés déterminèrent ces malheureux peuples à abandonner leurs terres et à se soustraire aux mains des barbares en cherchant dans l'armée des Prussiens un asile et des armes pour se venger et combattre pour leur roi...

Les malheurs de la campagne doivent être attribués: 1° à l'incapacité du général, qui s'est laissé conduire par des gens mal intentionnés; 2° à son ambition, à sa cupidité, à sa mauvaise volonté...

Quoique, selon l'opinion commune, le soldat russe est propre aux fatigues, il est démontré, par l'expérience et le témoignage même des généraux, que ces hommes, robustes en apparence, mais mal nourris, soutiennent moins bien que les nôtres, et, ce qui le prouve encore, c'est que, depuis trois ans, la Russie a fourni plus de 120,000 recrues et que l'infanterie russe a été réduite de 50,000

voyé à l'armée de Russie en Prusse. — Novembre 1757. Affaires étrangères de France, correspondance *Russie*, t. LIV, pièce 131.

hommes à 25,000, à la fin de la campagne ; que, pendant un seul été, le nombre des malades est monté jusqu'à 10,000 et autant de morts. Il est à conclure de tout ceci qu'il ne faut pas se promettre de grands secours d'une puissance qui, avec de grandes ressources, remplit si faiblement ses engagements et qui ne peut pas, par son administration actuelle, entreprendre rien contre des troupes bien disciplinées.

Rien ne m'a tant surpris, en approchant l'armée russe, que de voir une avant-garde composée de deux régiments de cavalerie et cinq régiments d'infanterie, lorsqu'elle passait une petite rivière : la cavalerie était montée sur de petits chevaux qui à peine pouvaient se traîner, et ces hommes avaient la plus mauvaise mine. L'infanterie, qui, à peine, fait 20,000 hommes, est dans un état à faire pitié. Je n'ai jamais vu de troupes si délabrées. A deux lieues de là, je rencontrai les équipages qui défilaient en deux colonnes, sans qu'il parût que l'armée eût l'intention de les suivre. Une quantité de malades qui se traînaient et tombaient en partie morts à droite et à gauche, une multitude de maraudeurs dispersés, trois hommes au moins pour escorter chaque bœuf ou vache, me firent croire que toute l'armée était confondue avec les équipages et les bestiaux. Je trouvai cependant l'armée campée à deux lieues de là. Je cherchai les deux lignes, sans pouvoir en trouver une en règle, on me dit que ce n'était pas la coutume, dans les armées russes, de camper sur deux lignes, mais bien en potence, en angle, en croissant, en carré ; que le quartier général et le train de l'armée étaient toujours au centre. En passant au travers de cette armée, j'ai vu avec horreur les malades qui gémissaient sur l'herbe, sans tentes et sans couvertures. Toutes les places étaient pleines de ces malheureux hommes abandonnés de tout secours. Quelle impression cela ne doit-il pas faire à leurs camarades ?

Le service journalier de l'armée ressemble à tout le reste. Le maréchal Apraxine ne s'est jamais donné la peine de reconnaître la position de l'ennemi, et les généraux l'imitent très religieusement. On n'a jamais eu que des nouvelles fausses de la situation et des marches des Prussiens. Avoir des détachements et des gardes en avant de l'armée sont des choses inconnues. On se fie sur les cosaques et Kalmouks qui d'ordinaire ne sont occupés que de piller. Le maréchal n'a jamais fait usage des espions, et M. de Lehwaldt avait auprès du général un maréchal-des-logis qui allait presque tous les jours au camp prussien pour rendre compte de ce qui se passait et disait à l'armée russe et dans le cabinet du général. Ce malheureux a trouvé le moyen de se sauver lorsqu'on a découvert son affaire...

Les ambassadeurs de France et d'Autriche, irrités par tous

Hauts vis de ambassadeurs
 avec l'appel d'approxime
 orientation de Beckovij (25 fev. 1758)
 Degré de la jura cour

opinion de Masslovski : la retraite opérée pour
 de ceux tous militaires

Tenue avait défendu à propos ; cependant la rumeur
 très instant, très courtis : pour offrir du genre
 Allemand, luthériens

« le corbeau ouvert et les yeux au
 apparemment à un mariage les Prussiens
 mais : Zorudoy, etc

ordre de faire une compagnie d'habités

de reformes : soulage le sac du soldat ; plus
 soulagement et succès
 le faire le gros budget du pays
 voudrait obliger les irréguliers à
 se rendre beaucoup
 pour combler le vide d'un
 le corps des officiers : cadets
 qu'ils les hommes
 leur-officiers utiles

la Harde: ordre de l'air 43 000 h.

Par. II ordonne à un plus défendre la province
 Ruppel de Schwedt et de vs 30 000 h.

même le 2 rég^t de garnison de 2000 et beaucoup
 même le 3^e : à raison de 60 à 70 par rég^t
 le canon, le cuir de l'état
 les prisonniers remis en liberté

Carre au gout = composé de 5 membres
 se promettent à la suite de la venue bientôt
 d'une favorable : selon pour Rosbach (5 nov. 1757)
 pour Lissa (5 déc. 1757)

Tennor a 80 000 h.

en avant 2 colonnes = Soltzkof, Roumentsch = 30 000 h.
 proclamation de la trêve:

déposons la retraite

— les exes

les troupes de l'ennemi exes

aucune résistance: la banderole fut élevée
 soumission à l'ennemi de la province

13 Janvier 1758, Oelsch, sous ses frères

17 Lapien

18 Labien

20, Königsberg enveloppe

et de la 1^{re}, couvrit de gout = à Königsberg
 le 18 - projet de capitulation signé
 pour le sauver à Dantzic, sauf un.
 les bourgeois abandonnés à leur ennemi

Capitulation, le 28

garantis sur la ville, ordre, justice,
égalité, fondation pour la liberté
liberté du culte, du commerce
les irrégularités par les lois de la ville

Terror fut étranglé pour cela;

mais et fallait faire oublier les exès de 1793

Le 22, entrée des troupes, puis de Terror

cloches, tambours, trompettes

harangues par un des 5 ministres

ordre aux fonctionnaires ne faite de le servir: le nombre
Terror nommé gouverneur; la chara culture
prières pour Elisabeth et Pierre, Catherine
l'angle eue sur tous les documents; sur la Gazette
« ville impériale russe » sur les acts ^{Hempshy}

sur les documents, effigie d'Elisabeth

^{à Elisabeth et Pierre}
la séance impériale à tous: les malades à domicile

comporte l'objection de restes

les appels des tribunaux: non plus à la cour
de Berlin, mais à la faculté ^{de droit}

la lecture de la Gazette retent à l'université
dans les lieux à l'instar de l'ancien

plus, le journal officiel de la capitale
Gazette de l'armée, des notes impériales
bulletins de victoire

les fêtes citées des Russes: naissance d'Elisabeth,
du 12-12, de la rupture
à l'angle, une Tasterde, de vers (6)

le 22 pour Lorsch, Kunsdorf
la pelerie affaire d'écrou, le hoppedje ^{de Paris}
^{à Paris} ^{de Paris} ^{Hahn}

Ravanne Pourtout Dombard (a pite seruit) et
Ravanne de F. II : ce royaume jamaï le Pire-oriental
63

La expedition des armes, même de chape et
les cloches gardés panoplie
pour les incursions, tambours et trompettes.

Par d'impôts nouveaux, par de recrutement
le commerce libre, par purgation
le pays s'enrichit : fournisseurs
l'industrie continue de venir : P. but de Kaul
comme sont

Les Naves civilisent et Pirevin arrivent :

le thé, le café, le punch
les planches pour les bords
mascarades

le gouvernement aux actes de l'industrie
le hobereau et le bourgeois s'approchent des
les daires étonnés par les fleurs du gouvernement
romans et machés

Polotof pleure par les bords
suivent (qui ne veulent rien recevoir pour)
avec de séjour, et par son professeur d'Allemagne
Weinmann

les esprits de l'assassin 1763

Elizabeth
Pierre III
Ferdinand II
Cath. II
Ferdinand II

Le peu qui s'en
est fait.

France et Russie

20^{me} L.

64

Lorn Dorf. — ~~Kandorf~~ Paltzig

18 juin 94

Fermeur de plusieurs beaucoup à Hambourg
en février 1758, ordre de reprendre les opérations
sur le Bassin Vistule, occupation de
Moricumstedt.

Grandcamp

Kulm

Chorn

Dantzigerwerder (pas Dantzig)

Elbing

à tout de vides polonoises : probations de T. II
mirantissement de L. XV

Puis : partie de la Pologne prussienne

Posen et la Posnanie

Quartier de la Pologne

Puis beaucoup d'habitants

Pression de l'Autriche : la Silésie

Decision : invasion du Brandebourg
Decision : marche sur Küstrin

protégé par un bras de l'Odre : la Herzogentum
en 1806, prise par la cavalerie
le mot de Napoléon à marcher

Cette fois est-ce (avant 1758)

la Herzogentum, prise par les Russes

mais la fin de la place

les généraux également exposés
les ponts détruits.

En même temps que cette vocation
lui venait un moyen de la réaliser. Comme
c'était l'histoire ^{moderne ou} tout au moins quand les
documents

Meis la bataille : canons, obus, mortiers
 violent incendie : les canons fondent dans l'arsenal
 les pontons du pont brûlent
 1200 000 hectolitres de blé brûlé

mais le corps d'élite intact
 le départ de Roumiantoff : ^{route de Stettin} ~~à~~ Pomeranie
 du canon l'arrête à Schwedt
 les Herolds échouent entre Küstern et Schwedt

Mouvements de la marche du roi de Prusse
 Combats au 1^{er} d. : 15 000, 18 000, 30 000, 45 000
 où pourra-t-il l'oder : à Küstern ? à Schwedt ?

Frederic II général de l'armée
 aurait dû être content que D'Armen (ou
 avait promis de marcher sur les rives
 et au contraire s'élève vers l'ouest
 Prus. 4 et libre

malgré la défaite à Schwedt, malgré la Prusse

Dès qu'il était entré dans le pays qu'avaient parcouru les cosaques, il eut des malheureux à consoler, des incendiés à secourir. Partout il fut accueilli par les acclamations des paysans, qui saluaient en lui leur libérateur et leur père.

C'est à Wartenberg qu'il apprit l'attaque des Russes contre Küstrin. Tout de suite il écrivit à Dohna : « Quoi pu'il arrive, il faut que Küstrin tienne, sous peine de mort et des plus grands supplices si quelqu'un parle de se rendre. » De Francfort il put entendre leurs canons qui tonnaient contre sa ville. Bolotof nous raconte, sans doute d'après quelque récit allemand, qu'on le voyait, debout sur le perron de la maison où il était descendu, jeter du côté de Küstrin des regards furieux, et, à chaque détonation, puiser avec rage dans sa tabatière et se bourrer les narines. Ce fut bien pis quand, le lendemain, il entra dans Küstrin réduit en cendres, et qu'il put constater toute l'étendue de ce désastre. Ses cavaliers criaient sur son passage : « Père ! soyez tranquille. Nous sabrerons ces misérables et nous ne ferons point de quartier. Tous, nous aiguïsons nos sabres. »

Les lettres où il décrit les excès commis par les Russes dans les villages, les chaumières brûlées, les hommes massacrés, les femmes violentées, font penser aux bulletins où Napoléon dénonçait à l'Allemagne et à l'Europe les atrocités de ces « Barbares » que la cruelle politique de l'Autriche avait jetés sur la Germanie. Mais ne se mêlait-il pas un peu de politique aux protestations philanthropiques de Frédéric comme à celles de Napoléon ? Frédéric, si ému des malheurs de ses sujets, oubliait-il comme il avait traité ceux de l'électeur de Saxe ? Si sincère que fût sa douleur en voyant les mêmes procédés de guerre appliqués à son patrimoine, les exclamations qu'elle lui arrachait n'étaient-elles pas calculées soit pour sa propre justification, soit pour agir sur l'opinion et la presse en ce « sensible » xviii^e siècle ? « Les Moscovites, écrit-il dans sa *Relation*, font une guerre de Barbares dans les États du roi ; ils brûlent tous les jours des villages ;

ils pillent d'une façon inhumaine ; ils tuent des femmes, des enfants, des vieillards, et commettent des horreurs qui font frémir la nature. » — « Ce sont des horreurs qu'un cœur sensible ne supporte qu'avec la plus cruelle amertume », écrira-t-il à son frère Henri. Il redira la même chose à son ministre Finkenstein, en lui envoyant « un précis des exactions, cruautés et horreurs que les Russes ont commises ». Mais il ajoutera : « Je crois que le meilleur usage que nous en pourrions faire serait de le faire insérer dans les gazettes tant françaises qu'allemandes, pour en donner connaissance au public. »

Les Prussiens se montraient parfois aussi « féroces » que les cosaques. Henri de Catt nous a conservé une instructive anecdote :

On avait amené au quartier de Sa Majesté un Kalmouk qu'on avait pris. Un général qui le vit s'avança et commença à injurier le pauvre diable, en des termes qu'il n'entendait pas. Voyant que le Kalmouk avait une image qui lui pendait sur la poitrine, le général la veut toucher avec sa canne. Le prisonnier, croyant qu'on voulait lui enlever son saint, le cache avec ses deux mains. Alors le général, furieux, lui donne sur les mains des coups de canne, mais si violents qu'elles enflèrent et devinrent noires. Comme le Kalmouk tenait bon en gardant son saint et regardant tristement le général qui le frappait d'une manière si cruelle, celui-ci lui donna des coups au visage et le mit tout en sang. La moutarde, à ce spectacle, me monta au nez ; je lui dis que si l'on taxait de barbarie ces Kalmouks et ces cosaques, il y avait bien d'autres gens qu'on pourrait taxer de plus de barbarie encore.

Une vive discussion s'ensuivit entre les deux Allemands ; mais sur l'observation que fit Catt que le roi pourrait bien apprendre cette scène et s'en trouver froissé dans ses principes d'humanité, le général s'adoucit et le pria de ne jamais parler de cette affaire.

Frédéric, pour aller joindre l'ennemi, avait résolu de passer, non à Schwedt, qui l'en aurait trop éloigné, ni aux ponts

1. HENRI DE CATT, p. 153-154. Il s'agirait plutôt ici d'un cosaque, les Kalmouks étant plutôt bouddhistes ou fétichistes.

Finnor lev le siège et évolua vers le Nord

Tr. H Décides de passer à Gostebiese, au nord du confluent avec la Mielzel

par conséquent la bataille inévitable
Dangers: 1^o et par de nouvelles des Autrichiens
2^o et Roumanoff et les

3^o en revanche le Corps d'Observation de Stowak

les vici originels

sur charge d'artillerie

4^o devant soi la Mielzel, derrière soi la Wartha et les rivières

heureusement, au nord de Lodowoy, la hauteur de Gorkow

2 de l'autre côté: la Lyssia

3 rivières: Zabergrund, Galgengrund Hoffbrach
(au milieu)

4 y compris

fait face au nord

sur 2 lignes

l'encouragement du Galgengrund

au sud, à Gross-Kamin, à Vagenburg

et avait 30 000 fantassins

3282 cavaliers réguliers

3000 chevaux

190 canons d. rég^{ts} et 50 d. batteries

Donc 36 000 c. 33 000

Donc ensemble égal le nombre de 2 armées

commencé la pour la nuit du 24 au 25 août.

position entre Mietzel et Neudamm.

A 5 heures seulement les Russes furent informés de ces mouvements, mais ils maintinrent leurs dispositions.

La nuit se passa ainsi. L'armée russe, s'attendant à quelque surprise, à quelque brusque passage de la rivière, se reposa sans quitter le harnais de guerre. A 3 heures du matin, le 25, Fermor modifia légèrement ses positions : ses deux lignes se reportèrent de quelques douze cents pas en arrière.

Frédéric passa la soirée du 24 à discuter avec Catt sur l'Ode en général, sur Malherbe, sur Racine poète lyrique. Il s'amusa à refaire quelques strophes d'*Athalie* et de J.-B. Rousseaux, et s'attira de Catt ce compliment : « Je doute que les généraux que vous avez et aurez à combattre fassent jamais des vers la veille d'une bataille. » Puis il reçut ses lieutenants et leur donna ses dernières instructions. Puis il offrit des raisins à Catt, car, disait-il, « qui sait qui les mangera demain ? » Puis il alla se reposer et dormit si profondément que son valet de chambre eut ensuite de la peine à l'éveiller.

Il fut debout avant le jour, le 25, à 3 heures du matin. Il fit défiler son infanterie sur les ponts qu'on avait construits au moulin de Neudamm. Sa cavalerie, qui avait à faire un bien plus grand détour, passa la rivière, à quelques kilomètres en amont, au gué de Karsten, et s'engagea dans les bois de Zicher. Quelques heures après, les Russes virent avec stupeur l'infanterie du roi contourner leurs positions et ses escadrons déboucher par Batzlow, puis cette infanterie continuer son mouvement, dans la direction de Zorndorf. La surprise que Frédéric II voulait faire à Fermor était tout à fait réussie. Celui-ci était bel et bien coupé de son wagenbourg et de sa ligne de retraite.

Fermor ne perdit point la tête : on ne peut qu'admirer la promptitude avec laquelle il modifia ses dispositions. Il fit opérer une volte-face à toute son infanterie, si bien que la secor de ligne devint la première et que son aile droite se trouva être l'aile gauche. Il prescrivit d'allonger ces deux lignes et

La marche sur la place de Rennes
 puis, sur leurs derrières, sur Corneil

Troupe fait volte-face

toujours sur la même ligne

en arrière sur la route de Quartschen, bagage léger
 en marche
 à l'arrière

se trouvait, par son centre, au Galgengrund, comme partagée en deux armées, qui pouvaient à peine communiquer. De ces deux armées, l'une était excellente, celle de Fermor ; l'autre, celle de Brown, quoique renforcée de quelques régiments de Fermor, restait très médiocre : elle était la plus encombrée d'artillerie et la plus en peine de bien s'en servir. Les inconvénients de la fâcheuse dualité qui existait déjà dans les forces russes étaient encore empirés grâce à cette fâcheuse séparation par le ravin profond du Galgengrund. Enfin les deux fractions, Fermor comme Brown, manquaient d'espace pour se déployer et se mouvoir ; les troupes étaient massées à l'excès sur les hauteurs. Quand Frédéric II eut reconnu leur position, il s'en montra fort satisfait : « Il n'y aura pas un boulet de perdu ! » s'écria-t-il.

Le roi de Prusse continuait son mouvement tournant par Wilkersdorf. Il vint prendre position en arrière du village de Zorndorf ; mais, comme la cavalerie légère des Russes s'était hâtée d'y mettre le feu, cet incendie gênait fort les Prussiens. La fumée leur cachait une partie du champ de bataille, et l'on ne pouvait, avec les caissons d'artillerie, traverser le village.

En arrière de Zorndorf, la droite maintenant appuyée sur Wilkersdorf, Frédéric rangea son infanterie : celle-ci forma une avant-garde, puis deux lignes parallèles. Dans la formation d'alors, on mettait volontiers dans la seconde ligne les régiments de qualité inférieure. L'avant-garde, sous Manteuffel², comprenait 8 bataillons de grenadiers. La première ligne, forte de 20 bataillons, comprenait : à sa gauche, l'infanterie de Kanitz ; à sa droite, celle de Dohna. La deuxième, forte de 10 bataillons, était commandée par Forcade. A la droite de toute l'armée, il y avait, sous Schorlemmer, 12 escadrons de hussards. A la gauche, Seydlitz, un des « grands cavaliers » de l'histoire, tenait sous sa main 56 escadrons,

1. BULOTCH.

2. Il y avait un général Manteuffel dans l'armée prussienne et un dans l'armée russe.

Contribution générale

13 me - lieu

25 avr 1882

~~Je gis à l'Église de la rue de la Chapelle~~

~~(20 juil 1885)~~

Le monument de 1848 en Allouville

auxquels il pouvait joindre 15 escadrons, un peu détachés vers la droite et appartenant au régiment de carabiniers et aux deux régiments de cuirassiers *Roi-Frédéric* et *Prince royal de Prusse*.

A neuf heures du matin, l'artillerie prussienne, groupée en deux grosses batteries, l'une de 20, l'autre de 40 pièces, ouvrit sur la droite des Russes un feu des plus violents. Ils y répondirent vivement. Dans ce duel d'artillerie, l'avantage fut du côté des Prussiens : ils occupaient une position dominante ; les Russes étaient absolument à découvert. Enfin, les pièces sur lesquelles Fermor fondait le plus d'espérance, les fameux obusiers Chouvalof, se trouvaient justement à l'aile gauche, celle de Brown. Dans les masses profondes de l'infanterie russe les projectiles prussiens causaient d'effroyables ravages : un seul boulet emporta 48 hommes. Les batteries étaient démontées, les caissons sautaient¹. De mémoire d'homme, dit un officier prussien qui assistait à la bataille, on n'avait entendu pareil fracas.

L'infanterie russe, pendant deux heures, soutint ce feu d'enfer avec une patience stoïque : « Avec une fermeté intrépide et inouïe », porte le rapport de Fermor. Les volontaires étrangers durent rendre le même hommage au fantassin russe.

Tous ne partagèrent pas son héroïque endurance : il y en eut qui se sauvèrent, et parmi eux fut le prince Charles de Saxe, qu'on avait reçu naguère au camp russe avec des honneurs royaux et une salve de 21 coups de canon. Il s'enfuit avec une telle hâte que, ne pouvant traverser le village de Quartschen, tout encombré de bagages, et où les soldats tiraient sur lui², il courut jusqu'à Kutzdorf, et de là gagna Soldin³. C'est à ce moment aussi ou peut-être après la première charge de Seydlitz, que Fermor paraît s'être également dérobé, sans qu'on ait jamais su où il était allé. Le prince de

1. BOLOTOF.

2. Seconde relation de Saint-André.

3. Au contraire, l'attaché militaire de France, le baron de Wittinghof, resta, et pendant la bataille fut blessé d'une halle au poignet.

Russes. — 23.

Saxe l'accusa d'avoir dit à Saint-André : « J'irai s'il le faut jusqu'à Schwedt. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne donnait plus aucun ordre, laissant les généraux de brigade et les colonels agir à leur guise. Plus tard on dit qu'il avait été blessé : d'une blessure très légère à coup sûr, ou d'une simple contusion.

Sur cette droite russe, déjà si cruellement éprouvée, vers 11 heures, Frédéric II lança les 8 bataillons de Manteuffel. Ils durent passer à droite et à gauche du village de Zorndorf. Dès qu'ils l'eurent dépassé, la fusillade commença, et les Russes y répondirent ; ils firent aussi avancer leurs batteries. Frédéric lança Kanitz pour appuyer Manteuffel ; mais Kanitz, en suivant un ravin, obliqua par trop sur la droite, et au lieu de coopérer à l'attaque contre Fermor, se trouva en commencer une contre Brown. Il y eut ainsi comme deux batailles distinctes et simultanées.

Les Russes de Fermor profitèrent aussitôt de cette faute. A midi, cette aile droite prenait l'offensive. Haugrewen, avec ses 9 escadrons, tombait dans le flanc de Manteuffel et l'enfonçait. Alors, le 1^{er} grenadiers, les brigades Lubomirski, Ouvarof, Léontief, descendirent la pente et achevèrent la déroute des assaillants : ils leur prirent 26 canons. Puis ils se rabatirent sur Kanitz, et dispersèrent 7 de ses bataillons. Kanitz fut grièvement blessé. Seulement, cette infanterie russe se trouvait maintenant bien aventurée, d'autant plus que Brown, sur sa hauteur de Lyssia, ne faisait aucun mouvement.

Or Seydlitz était tout près, avec ses 56 escadrons ; il avait même rappelé les 15 détachés vers la droite. Depuis quelques instants déjà, Frédéric lui envoyait courrier sur courrier lui porter l'ordre de charger. A la fin il lui fit dire qu'après la bataille il répondrait sur sa tête de sa désobéissance. Le vieux guerrier se contenta de répondre : « Après la bataille ma tête est à la disposition du roi. » Enfin, quand il vit l'infanterie et la cavalerie des Russes bien engagées dans les fonds, d'un coup d'œil infallible jugeant le moment venu, il rassembla sous sa main tous ses escadrons (les Russes n'avaient là que 9 escadrons et 25 à 26 bataillons), et les lança par delà

le Zabergrund. En tête galopèrent 5 escadrons de cuirassiers, puis 18 des hussards de Ziethen et de Malachowski, puis 3 escadrons des gardes du corps sous l'intrépide Wakenitz, puis 5 de gendarmes, sous le colonel de Schwerin; puis 25 de dragons : total, 56 escadrons. Les hussards et les cuirassiers tombèrent sur les escadrons de Haugrewen, les autres sur la batterie russe, qu'ils enlevèrent, puis sur l'infanterie. Sous cette charge inouïe jusqu'alors dans les fastes de la guerre, et dont on ne devait revoir les pareilles qu'aux jours d'Eylau, de Friedland et de la Moskova, les fantassins russes, surpris dans le désordre de leur première offensive, plièrent et se rompirent. L'orage s'était abattu d'abord sur les 1^{er} et 3^e grenadiers. Ils montrèrent, dans ce désastre, une intrépidité et un sang-froid merveilleux : on voyait les soldats, sous le choc des cavaliers prussiens, se reformer çà et là par petits groupes, s'adosser l'un à l'autre, opposer aux sabres les baïonnettes.

L'infanterie étant attaquée de front, sur les derrières et sur les flancs, massacrée sans pitié, il n'est pas étonnant que toute sa bravoure n'ait pu lui servir et que notre aile droite tout entière ait été jetée dans une telle confusion et un tel désordre, qu'il n'y avait plus ni front, ni liges, et que les soldats, violemment éparpillés par petits tas, se débattaient contre la cavalerie prussienne et faisaient moins se battre que défendre et vendre très chèrement leur vie. Les Prussiens eux-mêmes racontent qu'un spectacle s'offrit à eux comme ils n'en avaient jamais vu. Ils voyaient partout les Russes, par groupes et en petits tas, après avoir épuisé leurs dernières cartouches, fermes comme des rochers, se défendant jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils disent qu'il était plus facile de les tuer que de les mettre en fuite. Beaucoup, percés de part en part, continuaient à se tenir debout et à se battre jusqu'à ce que leurs jambes défaillissent; d'autres, ayant perdu un bras et une jambe, déjà couchés sur la poussière, cherchaient à se défendre et à tuer l'ennemi de la main qui leur restait. Par un ne demanda grâce¹.

1. BOLOTOF, t. I, p. 788. Son récit n'a pas la valeur d'un récit de témoin oculaire. Il commet les plus graves erreurs : tout de suite après cet épisode il raconte la scène de désordre et d'ivrognerie à l'aile gauche. Au reste, la plupart des récits de témoins oculaires, même celui de Catt, même de Frédéric II (*Histoire de la guerre de Sept ans*), ne valent pas mieux que celui de Bolotof.

Catt, le confident du roi, note presque dans les mêmes termes cette résistance désespérée : « Les Russes étaient couchés en file ; ils baisaient leur canon, lorsqu'on les sabrait, et ne le quittaient point... Blessés et étendus, ils tiraient encore. On ne leur faisait pas de quartier¹. »

Un cri d'admiration échappe aussi à l'officier prussien déjà cité : « En ce qui concerne les grenadiers russes on peut dire que nul soldat ne leur est comparable. »

La résistance acharnée des 1^{er} et 3^e grenadiers donna le temps de se reformer un peu aux régiments des brigades Lubormirski, Ouvarof, Léontief. Elle sauva l'aile droite d'une destruction totale. Cependant ces trois généraux de brigade étaient blessés ; on avait perdu beaucoup de canons ; tous les corps étaient confondus. Le commandement supérieur ne donnait toujours aucun signe de vie. C'est pour cela que la deuxième ligne de Fermor resta immobile pendant que la première se faisait écraser. Du moins sa ferme contenance arrêta de ce côté l'offensive prussienne. Seydlitz, dont les soldats étaient à cheval depuis trois heures du matin, ramena sa cavalerie derrière Zorndorf pour la laisser respirer.

Frédéric dut renoncer à achever l'aile droite des Russes. Il fut très affecté de ce demi-succès. En revenant à son aile droite, il lui échappa de dire, d'une voix assez forte : « *Dass sich Gott im Himmel erbarme!*² » Mais, dit le témoin oculaire Catt, « le prince Maurice d'Anhalt-Dessau, au fait du malheur arrivé, et qui en prévoyait les suites, peut-être pas trop content de l'exclamation du roi, prend son chapeau, le jette en l'air et, d'un air décidé et d'une voix très sonore, crie : « Vive le Roi ! la bataille est gagnée ! » Puis le prince Maurice et le général Bülow, voyant la piètre contenance d'une partie de leur infanterie, disent : « Camarades ! ce que vous voyez là de gens qui s'en vont sont des prisonniers russes qu'on amène. Allons ! vive le Roi ! Marche ! »

1. P. 358.

2. « Dieu ait pitié de nous dans le ciel. » Récit de Henri de Catt.

Frédéric II, bien qu'on n'eût pu en finir avec l'aile droite des Russes, s'était décidé à porter tout son effort sur leur aile gauche, contre laquelle avait échoué l'attaque de Kanitz.

Cette fois, l'armée prussienne occupait une ligne presque perpendiculaire à celle qu'elle avait occupée au moment de la première attaque.

Aux 27 bataillons de Brown, le roi n'avait à opposer que les 13 ou 14 de Dohna et de sa seconde ligne. Se fiant peu à cette infanterie, composée surtout de « bonnets d'ours » de Prusse, désirant laisser se reposer un peu sa cavalerie, il fit avancer son artillerie, établit une grosse batterie tout près de Zicher, et voulut recommencer sur l'aile gauche des Russes la terrible canonnade du matin.

Brown se résolut à l'offensive : résolution un peu téméraire étant donnée la qualité de son infanterie. Cependant, de ce côté, sa cavalerie était supérieure en nombre à celle de Frédéric II, et c'étaient les cuirassiers de Demicou ; son artillerie, où figuraient les obusiers Chouvalof, était excellente. D'abord il essaya de faire enlever par sa cavalerie la batterie de Zicher et le bataillon du régiment Prince de Prusse, qui l'escortait : batterie et bataillon furent dégagés par la cavalerie de Schorlemmer. Alors Brown fit charger Demicou, dont les hommes de fer traversèrent coup sur coup les lignes de Dohna et de Forcade.

Puis les deux infanteries s'abordèrent : celle de Prusse ne put tenir ; décimée par le feu des obusiers, terrifiée par cette ligne de baïonnettes qui courait sur elle, assaillie par la charge en retour de Demicou, elle fut prise d'une terreur panique : elle n'attendit même pas le choc des fantassins russes et se mit en déroute complète. Le vaguemestre Ilia Séménof, des cuirassiers Kazan, enleva un drapeau prussien.

Frédéric II se trouva lui-même en grand danger : autour de lui, ses pages étaient tués, un de ses aides de camp fait prisonnier¹. Vainement, jusqu'à trois fois², saisissant un

1. BOLOTOF.

2. GATT, p. 307.

drapeau², il s'efforça de ramener au combat les Silésiens. Une charge nouvelle de Schorlemmer ne servit qu'à retarder la déroute.

La bataille, de ce côté, était perdue pour Frédéric; mais deux incidents vinrent rétablir les affaires du roi : d'abord le désordre qui se mit tout à coup dans l'infanterie de Brown; puis la deuxième grande charge de Seydlitz. Sur le premier épisode, laissons la parole à Bolotof.

Les soldats se jetèrent sur les tonneaux d'eau-de-vie des cantinières qui s'offraient à leurs yeux : ils les défoncèrent, burent comme des brutes de cette eau-de-vie et s'enivrèrent jusqu'à devenir furieux. En vain, les officiers et les chefs firent briser ces tonneaux et répandre l'eau-de-vie sur le sol : les soldats se jetaient à plat ventre et léchaient sur la terre même ce breuvage de prédilection. Un grand nombre moururent de cet excès de boisson, un grand nombre de l'inflammation que produisit cet alcool dans leurs entrailles. Beaucoup, dans leur délire, se jetèrent sur leurs propres officiers et les égorgèrent ; d'autres, comme insensés et enragés, vaguaient çà et là, n'écoutant personne, quoi qu'on leur commandât³.

C'est à ce moment que reparait Seydlitz avec 60 escadrons, c'est-à-dire 8,000 sabres. Sur l'aile gauche des Russes, déjà en désordre, il lança, suivant sa tactique, d'abord les cuirassiers, puis les dragons, gendarmes, gardes du corps, puis les hussards. Il culbuta leur cavalerie; puis il chargea l'infanterie. Il la jeta dans un tel désordre qu'il put escalader les hauteurs de Lyssia; tout ce qu'il y trouva fut jeté dans le Galgengrund. Le Corps d'observation subit un désastre complet : Brown reçut dix ou douze blessures, au moment où il allait se rendre¹, et fut laissé à demi mort sur la place; ses soldats le ramassèrent et le portèrent à l'ambulance. Tchernychef eut deux chevaux tués sous lui et fut blessé. Tous les généraux

1. SCHAEFFER.

2. BOLOTOF, p. 789. Cet épisode, que Bolotof a l'air de rapporter aux événements de l'aile droite des Russes, se passa en réalité à l'aile gauche, et les coupables furent des soldats du corps de Brown ou corps d'observation.

3. *Journal d'ELMER*, commandant le génie du corps d'observation, cité par M. Masslovski.



de brigade furent blessés ou pris. C'est là que les Prussiens recueillirent le plus de canons et de drapeaux.

Ce qui sauva les débris du corps de Brown et arrêta la poursuite de Seydlitz, ce fut le ravin du Galgengrund et la ferme contenance des régiments de Fermor de l'autre côté de ce fossé naturel. Les cavaliers prussiens ne purent que tourner le Lyssia par le nord, courir sur Quartschen, où ils eurent avec les vieux soldats de Fermor des engagements, à la suite desquels les bagages de l'armée russe furent pillés, et les généraux qui se trouvaient à l'ambulance, Soltykof, Tchernychef, Tysenhaus et d'autres, furent faits prisonniers.

Quant à l'infanterie prussienne, dont l'attaque à ce moment eût pu décider la victoire, il fut impossible de lui faire ni passer le Galgengrund, ni attaquer Quartschen. C'est ici que se place sans doute l'anecdote contée par Frédéric II¹ et qui est intéressante à relever comme trait de mœurs militaires. Si Frédéric II a cherché à excuser ses fantassins du reproche de couardise, il semble qu'il les charge d'un reproche tout aussi grave : « On voulut à plusieurs reprises faire avancer les troupes ; mais elles revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison : c'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond ; les troupes, au lieu de passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient chargées de butin. » Les rapports de Fermor accusent en effet la perte de 30,000 roubles sur le trésor de l'armée. Mais ce n'était pas seulement l'amour du pillage qui arrêtait l'infanterie prussienne : c'étaient aussi les salves de mousqueterie et d'artillerie des régiments de Fermor.

A 7 heures, Frédéric II essayait encore d'entraîner au combat, par Zicher et Wilkersdorf, ses troupes de seconde ligne ; vainement Rauther, successeur de Kanitz, Dohna, Forcade, s'efforçaient de pousser leur infanterie, il fut impossible même de la mettre en ordre ; tout entière elle recula, les Brandebourgeois, dont le roi défendait le sol natal, aussi

². *Histoire de la guerre de Sept ans.*

rien que les Prussiens et les Silésiens.

Alors seulement on sentit dans l'armée russe qu'il y avait un commandant en chef. Fermor décida qu'on se rangerait de manière à faire front du côté de Zicher ; il franchit le Galgengrund, et nettoya le Lyssia ; mais pour descendre sur Zicher, il eût fallu exposer à une attaque de l'ennemi ce qui restait encore à Quartschen. Dès lors, jusqu'à 8 heures et demie du soir, la bataille ne fut plus qu'un duel d'artillerie. L'armée russe garda ses positions sur les hauteurs ; mais elle abandonnait une partie du terrain qu'elle avait occupé le matin, et c'est là que beaucoup de canons, laissés sans escorte et sans servants, purent être recueillis par les Allemands. L'armée prussienne dut camper très dispersée, de Zorndorf à Wilkersdorf, abandonnant aussi une partie de ses positions et par conséquent de son artillerie ; mais, dans la nuit, elle parvint à en retirer ses canons.

Le soir de la bataille, Frédéric II embrassa Seydlitz : « Je vous dois encore cette victoire », lui dit-il. Sur un tambour¹ il écrivit des lettres à la reine, à sa sœur la margrave de Baireuth, à son frère Henri, au ministre d'État Finkenstein. Il annonçait qu'il avait « battu » les Russes : seulement « l'obscurité l'empêchait de les poursuivre ». Il recevait, à l'instant même, la nouvelle que « Fermor va se rendre » ; que même « il s'est rendu ; mais je n'en suis pas sûr ». Il remettait au lendemain les détails. Il avouait au prince Henri qu'il n'avait « pas toujours trouvé tout le secours possible dans l'infanterie² ».

Il était plus sincère et plus expressif dans ses confidences à Catt.

Elle a été terrible, cette journée, et j'ai vu le moment où tout allait au diable. Tout y serait allé, mon ami, sans mon brave Seydlitz et sans le courage de mon aile droite et surtout celui du régiment de mon cher frère et de Forcade. Je vous le dis : ils ont sauvé l'État

1. CATT.

2. *Politische Correspondenz*.

et moi. Aussi ma reconnaissance vivra-t-elle autant que la gloire qu'ils ont acquise dans cette journée, comme mon indignation contre ces régiments de la Prusse, sur lesquels je comptais, ne finira pas. Ces *viedases* ont fui comme de vieilles p... et m'ont donné des instants de peine cruelle. Ces b... ont eu une terreur panique dont on n'a pu les faire revenir. Qu'il est cruel de dépendre de ce ramas de drôles !

81

Puis il gratifia son confident de vers de sa façon :

Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur...

Et « peut-être aurait-il fini la strophe si on ne lui eût apporté des heurrées ». Catt lui ayant avoué qu'il n'avait « rien compris aux mouvements que l'on avait faits », le roi lui répondit : « Vous n'êtes pas le seul : consolez-vous. »

Même aux yeux de Catt, le roi se faisait plus vainqueur qu'il n'était en réalité. De part et d'autre, les pertes avaient été sensibles : quelques jours après les Russes avouèrent 10,886 tués et 12,788 blessés ; la perte totale se réduisit ensuite à 18,000 hommes, plus 2,882 prisonniers. Ils laissèrent 100 canons et 30 drapeaux. La perte des Prussiens paraît s'être élevée à 12,000 hommes, 26 canons et sans doute aussi quelques drapeaux¹. De part et d'autre, les armées étaient également épuisées : chacune d'elles avait passé deux nuits sans sommeil et combattu de 9 heures du matin à 8 heures et demie du soir. Beaucoup d'officiers, beaucoup de généraux avaient été atteints, et l'armée prussienne avait à pleurer le vaillant Ziethen. La situation présente des deux partis était également critique : celle des Russes était peut-être meilleure ; car, s'ils étaient coupés de leur wagenbourg et de leur ligne de retraite, ils occupaient fortement les hauteurs, tandis que leurs adversaires étaient disséminés dans la plaine ; enfin ils attendaient

1. Chiffres adoptés par Schæfer et les historiens modernes, mais que Frédéric, dans l'*Histoire de la guerre de Sept ans*, réduit à 1,200 hommes et 20 canons.

2. *Politische Correspondenz*.

Russes. — 24.

d'un instant à l'autre l'arrivée de Roumiantsof avec 10,000 ou 12,000 hommes de troupes fraîches, tandis que Frédéric II n'avait à espérer aucun renfort.

En somme, dans la bataille, les chances s'étaient compensées. L'artillerie des Russes avait presque toujours conservé sa supériorité sur celle des Prussiens ; le nombre des canons qu'on leur avait pris ne témoignait que contre la médiocre organisation de l'attelage, de l'escorte et du service : c'étaient surtout des canons abandonnés qu'on avait ramassés de part et d'autre. La cavalerie prussienne s'était montrée incomparable ; mais celle de Haugrewen et Demicou s'était révélée tout autre que celle de 1757. Les deux infanteries avaient également éprouvé des désastres ; mais celle des Russes avait forcé l'admiration même de l'ennemi, tandis que celle des Prussiens avait fait preuve d'une étrange couardise. Il était plus facile, pour le lendemain, de ramener au feu celle-là que celle-ci. A supposer que Frédéric eût eu l'avantage dans cette journée du 25, rien ne disait qu'une seconde bataille, livrée le jour suivant, dût se terminer à son avantage. En tout cas, Fermor ne s'était pas « rendu » et ne songeait pas à se rendre.

Frédéric II anticipait singulièrement quand, le lendemain, il écrivait au roi d'Angleterre : « Nous les avons vaincus après un combat de dix heures ; ils s'enfuient à présent en Pologne. » Il disait plus vrai, quand, le même jour, il mandait à Finkenstein : « Il est d'autant plus nécessaire de relever le prix de cette victoire... Le roi est à la veille de livrer une seconde bataille aux Russes¹, qui paraissent vouloir tenter de nouveau fortune contre leurs vainqueurs. Jamais on n'a vu plus d'opiniâtreté dans un ennemi. »

Au matin du 26, Fermor avait pris des dispositions qui annonçaient une offensive plus encore qu'une retraite. Il avait reporté toute son armée de la droite sur la gauche, la concentrant presque entièrement sur le mont Lyssia, faisant filer son

1. A ce moment, Frédéric II ne leur attribue plus qu'une perte de 11,000 hommes.

bagage de Quartschen sur Zorndorf, et, comme on manquait d'eau sur les hauteurs, descendant enfin sur Zorndorf. Les Prussiens s'étaient retirés un peu au nord, l'infanterie sur Zicher, la cavalerie sur Wilkersdorf. Il semblait qu'ils vou-lussent laisser libre la retraite de Fermor sur son wagenbourg et la route de Bromberg, en un mot, faire à l'ennemi un pont d'or. Celui-ci ne se pressait pas d'exécuter ce mouvement que Frédéric II favorisait et paraissait désirer. Des dragons, puis des cosaques d'Efrémof, qui venaient de rejoindre l'armée, allaient braver la cavalerie prussienne jusque sous Wilkersdorf. Derrière le rideau mobile de cette cavalerie, Fermor faisait procéder à l'établissement de batteries formidables. Il recommençait audacieusement à canonner les positions de Frédéric et, rangé à 1,200 pas de lui, semblait lui présenter cette seconde bataille que le roi faisait pressentir à Finckenstein.

Toute cette journée du 26, Frédéric II se tient coi. A une paysanne, ruinée par l'incendie, qui venait lui demander une petite place pour son fils, il répond : « Ma pauvre bonne, comment vous donner une place quand je ne suis pas sûr de garder la mienne² ? » Pour expliquer son inaction un peu craintive, il dira dans ses Mémoires⁴ : « Si l'on avait eu suffisamment de munitions, on les aurait attaqués ; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut même pas aussi vive qu'on l'aurait désiré, à cause qu'il fallait ménager la poudre. » Devant Catt il se livrait à des réflexions qui mon-traient que les paroles du feld-maréchal Keith lui revenaient à l'esprit et qu'il se reprochait déjà d'avoir trop méprisé son ennemi. Il se rattrapait en disant : « bonne infanterie, mau-vais généraux » ; ou encore : « bonne infanterie pour tenir ferme, très novice encore dans les évolutions ; cela ne sait pas bien se remuer ». Et il ajoutait, avec un retour chagrin sur ses « Prussiens » : « Elle a tenu ferme. » Retiré sous sa tente, il lisait le poème de Lucrèce sur la *Nature des choses* ; or il ne

1. CATT.
 2. Histoire de la guerre de Sept ans.

le lisait que quand il avait de la tristesse au cœur. C'était son bréviaire des jours sombres. « Vous me voyez avec mon Lucrèce, disait-il à Catt ; cela vous prouve que j'ai du chagrin. » A un certain moment, il lui échappa ce mot : « Demain matin, nous pourrions bien décamper d'ici et prendre congé de ceux que je n'ai pu détruire. » Évidemment il ne s'agissait plus de jeter les Russes dans la Wartha, ou de les poursuivre à outrance, ou de recevoir la reddition de Fermor, ou d'assister à sa « fuite » en Pologne. Frédéric n'était plus César avec son *Veni, vidi, vici* : c'était un philosophe mélancolique. A un certain moment, le plus désireux de faire retraite, ce ne fut pas Fermor.

Fermor, sur la partie du champ de bataille qu'il avait réoccupée, faisait chanter le *Te Deum*, avec l'inévitable accompagnement de salves d'artillerie et de mousqueterie. Il envoyait à la tsarine, par le baron Rosen, son rapport¹ sur sa « victoire ». En voici l'analyse. Il prêtait à Frédéric II 69,000 hommes ; or nous savons que le roi n'en avait que 32,000. Exposant ensuite les diverses attaques prussiennes, il ajoutait : « L'armée de V. M. I. ne perdit pas un pouce de terrain... Elle opposa tant de bravoure aux attaques de l'ennemi qu'il ne put pas gagner le moindre terrain. Il avait néanmoins l'avantage du vent qui nous couvrait de fumée, sans compter celui du nombre des soldats... L'ennemi, à la fin, fut contraint d'abandonner le champ de bataille. Nous y passâmes la nuit à la vue de l'ennemi, et nous nous rangeâmes de nouveau dès le matin. Fermor avoue qu'il n'osa point attaquer et ne se servit que de son canon. Suit le récit d'un mouvement offensif de la cavalerie ennemie ; mais « le feu prodigieux de notre artillerie l'obligea de prendre la fuite » ; Fermor convient que sa perte est considérable. Il a « fait bon nombre de prison-

1. J'emprunte la traduction qui est jointe à une dépêche de L'Hôpital, dans le t. LVII de la *Correspondance de Russie*. Archives des affaires étrangères de France.

2. Au reste, « les deux armées firent chanter à la fois le *Te Deum* au bruit du canon et de la mousqueterie ». Seconde relation de Saint-Audré à la cour de Vienne. Archives des affaires étrangères de France. *Correspondance de Russie*, t. LVII.

déric leur fit répondre qu'ils l'avaient voulu ainsi et qu'ils n'auraient eu qu'à ne pas brûler la ville. On voit qu'il en voulait sincèrement aux *Oursomanes*¹.

Ce n'étaient pas les *Oursomanes* prisonniers qui le souciaient le plus : c'étaient ceux qui persistaient à occuper ces hauteurs de Quartschen, où, d'un moment à l'autre, Roumiantsof pouvait les rejoindre et d'où partait une canonnade si incommode.

Catt nous dit même que le roi fut exposé à leur feu de mitraille et que le colonel de Schwerin, qui l'accompagnait dans cette reconnaissance, lui dit : « Ne voyez-vous pas qu'on vous en veut ? — Je ne le vois pas. — Eh ! de par tous les diables, si vous ne voyez pas, n'entendez-vous au moins les balles qui sifflent autour de nous et qui labourent la terre à quelques pas de votre cheval ? — Billevesée, monsieur de Schwerin ! — Eh bien, restez tant qu'il vous plaira. Pour moi, je me dois au régiment que j'ai l'honneur de commander, et je vais me mettre à sa tête. »

Encore, le 27 août, Frédéric II écrivit à Finkenstein « qu'il pourrait encore y avoir ici une bataille, au cas que le général Roumiantsof vînt à se joindre à cette armée ». Il ne tint qu'à lui de la livrer, cette bataille, et même dans les conditions relativement les plus favorables, puisque Roumiantsof ne parut pas.

Frédéric II avait pris position au sud-ouest de Zorndorf, à trois kilomètres environ des faubourgs de Küstrin. Peut-être avait-il l'idée d'opérer sa retraite par les ponts de cette ville si Fermor ne se décidait pas à opérer la sienne. Mais, le 27 août, Fermor, contournant Zorndorf par le sud, s'avança délibérément sur Gross-Kamin, où les Prussiens n'avaient même pas inquiété son wagenbourg. Il aurait pu se retirer par le nord, puisque Frédéric s'était reporté au sud-est ; et, s'il avait été en humeur de « fuir », ce n'est pas la direction qui l'amenait d'abord sur l'ennemi qu'il aurait dû choisir. Il marchait sur deux colonnes, et comme l'intervalle entre elles, en tête et

1. Expression d'une de ses lettres à Dohna. *Politische Correspondenz*.

en queue, était fermé par une avant-garde et une arrière-garde, 86
le tout formait un grand carré oblong. Au centre on avait placé
les chariots pleins de blessés, les canons désattelés que les
hommes tiraient à bras. Médiocre disposition pour repousser
une attaque sérieuse ; car chacune des deux colonnes, séparée
de l'autre par tous ces *impedimenta*, n'aurait pu lui venir en
aide. La tentation de l'attaquer était d'autant plus naturelle
qu'après avoir passé presque à portée de mousquet de la position
occupée par Frédéric II, le grand carré russe allait lui prêter
le flanc droit, puis lui opposer une simple arrière-garde, enfin
cheminer ayant son flanc droit aux marais de la Wartha, dans
lesquels une attaque à fond eût dû le précipiter. Cependant
Frédéric sut résister à la tentation : il assistait les bras croisés
à la retraite imposante de l'armée russe. Il la fit suivre et es-
corter plutôt que poursuivre. Ceux de ses hussards qui serrè-
rent de trop près l'arrière-garde de Fermor furent reçus à
coups de canon. L'infanterie prussienne, quand elle fit mine
de les soutenir, trouva celle des Russes prête à croiser la
baïonnette.

Ce jour-là Frédéric put annoncer à Finkenstein « que les
choses prennent ici une meilleure tournure ». Roumiantsof
avait abandonné « cul par-dessus tête » son poste de Schwedt
et se retirait sur Landsberg, où il allait rejoindre la grande
armée russe. Le 29, Frédéric II reçut des nouvelles de l'armée
autrichienne (Laudon) qui le décidèrent à préparer sa propre
retraite. Il se donna le plaisir d'annoncer à la margrave de
Baireuth qu'il avait tué dans la bataille 30,000 Russes¹. Avec
Catt, il se donna celui de déblatérer encore contre l'ennemi :
« Je n'ai rien pu avoir aujourd'hui de mes barbares que beau-
coup de leurs malades et de leur piètre bagage. N'avez-vous
pas été édifié de la manière dont ils ont abîmé ce pauvre vil-
lage?... Si Voltaire voyait tout ceci, comme il s'écrierait :
« Ah ! barbares ! Ah brigands ! inhumains que vous êtes !
« comment pouvez-vous espérer d'hériter le royaume des
« cieux ? » Il disait encore : « Les princes qui se servent de

1. *Politische Correspondenz*, 30 août 1758.

telles troupes ne devraient-ils pas rougir de honte ? Ils sont coupables et responsables devant Dieu de toutes les horreurs qu'elles commettent. » Mais enfin il ne se lançait pas à la poursuite de ces « incendiaires » et se contentait de ramasser sur leurs talons quelques bribes de leur « piètre bagage ».

Tandis que Fermor rejoignait, à Landsberg, la division Roumiantsof, Frédéric, dès le 2 septembre, reprenait la route de Küstrin, puis celle de Silésie. La campagne de Zorndorf était terminée.

C'est le moment de rechercher qui a été vainqueur à Zorndorf, car maintenant toutes les conséquences directes de la journée du 25 sont devant nos yeux. En général, le vainqueur peut se définir ainsi : celui qui a obtenu par la bataille les résultats qu'il se proposait d'obtenir en engageant la bataille. Or Frédéric II se proposait d'enlever la position des Russes et de « les jeter dans la Wartha ». Rien de tout cela n'a été obtenu dans la journée du 25 : Frédéric a eu beau se placer d'abord au sud, puis à l'est des hauteurs occupées par eux, tourner autour d'eux comme un lion, *quærens quem devoret*, il n'a pu les déloger : après avoir occupé le mont Lyssia, il s'est vu rejeté dans la plaine. Toute la journée du 26, il a subi les provocations de leur cavalerie, le feu incommode de leurs batteries, sans faire un effort pour les chasser. Le 27, c'est lui qui se retire par Tamsel, laissant aux Russes leur wagenbourg et leur ligne de retraite ; et ce sont les Russes qui arrivent presque jusqu'à Tamsel, puis défilent ensuite à la barbe des Prussiens, puis font tête entre Tamsel et Gross-Kamin, comme pour leur offrir la bataille pour la troisième fois. S'ils avaient persisté à occuper leurs premières positions, nous l'avons vu, c'est Frédéric qui se résignait à décamper. Quand ensuite il n'a eu devant lui que leur arrière-garde, avec cette double colonne encombrée de charrettes de blessés et de canons tirés à bras, qui côtoyait la rive si dangereuse de la Wartha, il n'a pas essayé une poursuite à fond. Il s'est borné à les escorter jusqu'à Blumberg, à ramener quelques-unes de leurs voitures. Sans doute Fermor a manqué le but de sa campagne, qui était de prendre Küstrin ; on peut bien admettre que Frédéric a

manqué le sien, qui était de détruire les Russes. Comme conséquence un peu plus lointaine de la bataille, admettons que la désagrégation du corps de Brown, déjà si peu vivace, et les graves pertes subies par le corps de Fermor aient empêché ce généralissime de tenter quelque grand coup pour la campagne d'automne ; mais celles qu'avait subies Frédéric n'étaient pas moins sensibles ; quand il se retrouva contre les Autrichiens sous Hochkirch (14 octobre), les « diables de Silésie » qu'il avait sacrifiés à Zorndorf lui manquèrent ; et l'on peut regarder sa défaite de Hochkirch comme un épilogue de la boucherie du 25 août.

La bataille de Zorndorf, considérée en elle-même et dans ses conséquences, fut donc pour les Prussiens une de celles dont le patriotisme se console en les qualifiant d'indécises. Le toast que l'empereur Guillaume II portait naguère aux « vainqueurs de Zorndorf » pourrait bien s'être trompé d'adresse.

Fermor n'a pas profité de l'absence de P. II
quelques opérations en Pomeranie
 le premier siège de Kolberg
 puis les quartiers d'hiver
 dans le Deux Pruss

réorganisation de l'armée: chef avec
 recrues
 artillerie



L'année 1758 comprend
 victoire de Antawitz le 17 Oct. 1758
 opérations des Français en Westphalie
 victoire de Antawitz le 17 Oct.
 partie de l'Ohio, Acadie, Chandernagour

Berlin remplacé par Chavich
3^e traité de Versailles, 20 Dec. 1758
 la Russie y adhère, 1760

Plan de campagne pour l'année suivante
 tâche de joindre l'armée sur l'Ohio

Fermor remplacé:

- 1^o ses engagements en Prusse-Orientale
- 2^o Allemand et Autrichien

Choix de Pierre Samouïlovitch Soltykoff
 c'est le 3^e généralissime
 Fermor accepte de servir sous ses ordres.

90

école des gardes-marines. Il avait séjourné en Europe une vingtaine d'années. Nous le trouvons en faveur au temps d'Anna Ivanovna : il paraît même qu'il y avait entre cette impératrice et lui des liens de parenté. Cette faveur fut peut-être une des raisons de l'espèce d'oubli où il était tombé sous le règne d'Élisabeth. Quoiqu'il eût étudié pour être marin, on le relégua au commandement de la *landmiliz* d'Ukraine, à Kharkof. Jamais il n'avait paru à la tête ni d'une flotte ni d'une armée ; il ne dut qu'à l'ancienneté son grade de général en chef. Pourquoi le choisit-on pour succéder à Fermor, qui, plus jeune de grade, lui avait d'abord été préféré ? La cour de Vienne aurait vanté ses capacités alors méconnues en Russie. Le témoignage d'Allemands fut décisif en faveur du général russe par lequel on entendait remplacer un Allemand. Le goût de la cour ne fut pour rien dans ce choix : c'était l'homme nécessaire qui s'imposait. M. Masslovski compare sa situation avec celle de Koutouzof qui, en 1812, n'était point *persona grata*, mais à qui Alexandre I^{er} fut obligé de confier le commandement en chef.

La grande différence entre le Soltykof de 1759 et le Koutouzof de 1812, c'est que le premier n'avait encore aucune popularité dans l'armée. Il y était presque un inconnu. Sa nomination fut une surprise. Bolotof, qui paperassait alors dans les bureaux du gouverneur général à Königsberg, semble avoir rendu assez bien l'impression des jeunes officiers :

Tous s'étonnèrent en entendant parler de ce nouveau commandant, car, préposé jusqu'alors aux régiments de *landmiliz* d'Ukraine, presque personne ne le connaissait. Jamais on n'avait fait grand bruit de ses mérites. Ceux même que le hasard avait amenés à le connaître personnellement ne pouvaient rien répondre aux questions qu'on faisait sur lui, sinon que c'était un brave homme, mais un vieillard un peu simplet (*prosten'hoï*), sans instruction ni mérites bien étendus, et qui ne s'était encore distingué par aucun acte important.

Bolotof et ses camarades de la chancellerie ne manquèrent pas de descendre dans la rue quand on annonça l'arrivée de Soltykof à Königsberg :

Vous ne pouvez imaginer avec quelle curiosité nous l'attendions,

Russes. — 27.

avec quels sentiments particuliers nous le regardions quand il se promenait à pied dans notre ville. C'était un vieillard grisonnant, petit, simplet, vêtu du kaftan blanc de la landmiliz sans autre insigne, sans aucun luxe. Il marchait dans la rue sans autre suite que deux ou trois hommes. Habitués que nous étions au faste et à la magnificence chez le généralissime, cela nous semblait étonnant et étrange. Nous ne pouvions comprendre comment, à ce vieillard si simple et, d'après les apparences, si insignifiant, on avait pu confier le commandement en chef d'une si grande armée qu'était la nôtre, et l'opposer comme adversaire à un tel capitaine que le roi de Prusse, qui étonnait l'Europe par sa bravoure, son héroïsme, sa promptitude et son génie militaire. Il nous faisait l'effet d'une pauvre petite poule. Personne n'osait, je ne dis pas espérer, mais seulement imaginer qu'il pût faire quoi que ce fût de grand, tant son extérieur et tous ses procédés promettaient peu. Notre gouverneur général aurait voulu, suivant l'habitude, donner un grand festin en son honneur ; il se contenta de l'hospitalité et de la nourriture les plus simples. Cela fut cause que son passage par notre ville fut si peu remarqué et fit si peu de bruit ; et, quoiqu'il soit resté chez nous deux jours et qu'il ait parcouru à pied presque toutes les rues, la majeure partie de la ville ne sut même pas qu'il se trouvait dans ses murs. Il en partit sans plus d'éclat qu'il n'y était arrivé. Du moins nous l'accompagnâmes de nos vœux fervents pour qu'il fût plus heureux que l'habile Fermor ; mais nos cœurs étaient tristes et on ne se berçait pas de la moindre espérance.

Soltykof n'avait fait aucune démarche pour être élevé si haut ; quelques lignes de la correspondance de Chouvalof avec Vorontsof donnent même à penser qu'il fallut le prier et l'encourager : « J'espère, écrit Chouvalof, qu'un mot de Votre Excellence pour le général Soltykof suffira pour le rendre content¹. »

La mesure prise à l'égard de Fermor avait été signifiée à celui-ci dans les termes les plus honorables pour lui. On lui faisait remarquer que « le comte Soltykof étant plus ancien de grade que lui, il lui appartenait, naturellement, de prendre le commandement sur toute l'armée ». — « Nous sommes persuadée, faisait-on dire ensuite à l'impératrice, que vous

1. *Archives Vorontsof*, t. VI, p. 29. Du 16 juillet 1759.

Soltikof plus russe que Terwort
comprend mieux les Kozaks

de même qu'on enseignait les Doukhy
qu'on en appelle d'oukhaïne
son activité : tous les jours, reconnaissance
dans les marches, à l'avant-garde
dans les batailles, au centre

Le 29 juin 1859, à Posse, Terwort lui remit le
commandement
à peu près de 39 000 à 40 000 h.

Dokouf, succ^r de Lewalsh, chargé de l'arrêter
partout repoussé
alors une invasion du Seandebourg

Dokouf brièvement évêque

" Vos ests trop malade pour vos charges
du commandement. Vos frères bien de vos
transports ou à Berlin, ou dans un autre
endroit où vos parents puissent vous servir
Adieu "

remplacé par Wedell

à Huesi : " Je l'ai fait dictateur "

le tumulte slave

mulait pas les difficultés de la mission confiée à Wedell ; « Il devra faire ce que faisait un dictateur au temps des Romains¹. » — « Vous comprenez, [mandait-il encore à Henri, qu'une bredouille ne se redresse pas dans les vingt-quatre heures... Voilà encore des têtes qui tournent. Grand Dieu, que les hommes sont une triste espèce ! La crise est grande, mais il n'y a encore rien de perdu. »

Non seulement l'armée de Dohna se trouvait dans la situation la plus aventureuse, mais elle était épuisée et démoralisée. Sans presque avoir essuyé le feu de l'ennemi, elle était notablement diminuée par la désertion, qui était le fléau de ces troupes, recrutées en partie de transfuges, d'étrangers enrôlés de force, et même de prisonniers de guerre. Un officier français écrivait, le 15 juillet :

La désertion est fort grande en Prusse. L'on estime à 3,000 hommes au moins la perte de M. Dohna depuis son séjour en Pologne. Les déserteurs se partagent. Les Mecklembourgeois enlevés de force retournent chez eux, les Polonais restent dans leur patrie, et l'on ne fait monter qu'à 200 ceux qui ont rejoint l'armée russe. Dans ce nombre il y a quelques Français qui ont été faits prisonniers à Bergen². Ils s'étaient sauvés quatorze, mais douze ont été repris et conduits à Stettin³.

Le « dictateur » Wedell avait d'abord à refaire le moral de l'armée, à sévir contre l'indiscipline des soldats et la « lâcheté⁴ » des officiers. Voici quelques lignes de l'Instruction que lui remit Frédéric II :

... Tenir la main à une discipline rigoureuse. Défendre aux officiers, sous peine d'être cassés, les lamentations et les propos décourageants. Honnir aussi ceux qui, en toute circonstance, crient en exagérant les forces de l'ennemi. Tout officier qui commettra des lâchetés traduit en conseil de guerre.

1. *Was ein Dictator bei der Römer Zeiten vorstellte. Ibid*, lettre à Dohna.

2. Bataille perdue, le 13 avril 1759 par Ferdinand de Brunswick contre le duc de Broglie.

3. Archives des affaires étrangères de France. *Correspondance Russie*, t. LX, pièce 65. Lettre du chevalier Ménéger à L'Hôpital.

4. *Lâchetéten*, dans l'Instruction à Wedell. *Pol tische Correspondenz*, juillet 1759, t. XVIII, 2, p 494.

La conversion de la brigade de montagne
 Wedell prend position à Lillidana sur la route
 de Trondheim

Le 23 ^{juillet} août bataille de Lillidana, Kay, Paltzig
 les Russes l'ont tourné par le nord
 ont pris une forte position sur les terres

rest les attaques; mais obstacles, évènements, etc
 les attaques déconçues

les Prussiens ont perdu 7 ou 8000. (dont 2
 ou 3000
 égarés ou
 dispersés)
 7 dépensés, 14 canons
 les Russes seulement 900 tués et 3990 blessés

Courageux : entrées à Traneport
 elle n'était point en état de défense : ^{P. II en avait} envoyé le canon à
~~seul coup~~ quelques coups de canon suffisent ^{Kustai}

la garnison évacuée

la ville capitule

Vitebois exige que le pont soit rétabli

contribution de 20000 thalers, vivres, cuirasses

le 3 août Soltykoff fait son entrée

carthons de doctes; balles russes

harangues par le Magistret

Effet produit par le succès

Dans envoi Landon avec 18 à 20000 h.

Effet produit par T. II

rait, c'était bien moins de secourir ses alliés que de voir le roi s'éloigner un peu de lui.

Même les mouvements qu'il ordonnait s'exécutaient avec une extrême lenteur. Le 27 juillet, Laudon était encore à Rothenburg. Ce ne fut que le 1^{er} août, comme nous l'avons vu, que ses têtes de colonnes apparurent dans les environs de Francfort, sur la rive gauche de l'Oder.

Soltykof écrivait à sa cour qu'il était fort embarrassé d'agir, tant qu'il n'aurait pas pénétré le grand « secret » du feld-maréchal Daun. Avec son grand bon sens il devinait tout ce qu'il y avait d'inertie, d'hésitation et peut-être de timidité dans ce grand secret. Le roi de Prusse ne se trompait pas davantage sur le compte de son adversaire autrichien. Il ne tarissait pas en plaisanteries sur la « toque bénite ». Il avouait franchement : « Ce ne sont point les Autrichiens qui m'embarrassent¹ ». C'étaient les Russes. Il attendait avec impatience et crainte des nouvelles de « ce qui se passera à Züllichau ». Il n'en eut que le 24 juillet, à 3 heures de l'après-midi. Laissons la parole à Henri de Catt, témoin oculaire :

Le roi s'entretenait avec moi... Il me disait combien la philosophie pouvait aider dans des positions violentes... Je lui répondais... lorsque je vis de loin son aide de camp Bonin s'avancer à grands pas. Quand il fut à ma portée, je m'aperçus que son chapeau était percé dans une de ses ailes : « Sire, voici votre aide de camp ; son chapeau a reçu un coup de balle, et il y a eu sûrement bataille. » A ces mots, le roi devint tout rouge. « Où est-il, où est-il ? — Il va entrer. » Sa Majesté ouvre elle-même la porte : — « Entrez ! Eh bien, qu'est-ce que c'est ? qu'a fait Wedell ? — Sire, il a donné bataille aux Russes, et il l'a perdue. Son aide de camp Wobersnow est tué. — Perdue ! dit-le roi. Et comment diable a-t-il fait cela ? Parlez-moi vrai, mais bien vrai, entendez-vous ! » Quand Bonin eut achevé son rapport, le roi reprit : « Que de bêtises faites me dites-vous là ? Est-il possible de se conduire d'une manière si inouïe et si inepte ? Allez ! dites à M. de Wedell que je le joindrai bientôt. Ne vous arrêtez pas. Faites diligence, et ne dites mot de ceci à ceux que vous pouvez voir en sortant de chez moi... »

Quand l'aide de camp fut parti, le roi se livra à tout le chagrin

1. *Potitische Correspondenz*, t. XVIII, 2, p. 440, au prince Henri, 23 juillet 1749.

Russes. — 30.

qu'il ressentait de la perte de la bataille : « Ne suis-je pas bien malheureux ? Est-il une position pareille à la mienne ? Je suis seul pour me défendre. Et le moyen de tenir ?... Est-il possible de se poster le long d'un ruisseau infranchissable, de faire marcher des troupes sur un pont étroit et de les exposer ainsi à une canonnade ? Tous ces b...-là perdent la tête. Vous n'êtes pas grand militaire, mais sûrement vous n'auriez pas fait toutes ces sottises... Mais ce Wedell, ce Wedell, de m'aller faire là une pareille bourricade ! Cette armée-là n'a, dès le commencement, rien fait de bon. Une f... mésintelligence qui a régné entre les généraux de cette armée, et en particulier entre Dohna et Wobersnow, a tout gâté, et officiers et soldats, et le diable et sa grand'mère... Et ce monsieur me perd une bataille le plus mal à propos et le plus ineptement du monde. Je vais repasser sur tout cela, voir ce qu'il y a à faire. Bonsoir ! Vous dormirez sûrement mieux que moi.

Ainsi donc Frédéric avait tout à réparer en même temps : la défaite de Ferdinand de Brunswick à Bergen et celle de Wedell à Paltzig. Où trouver des ressources pour réparer tout cela ? Où trouver des hommes ? Et des officiers, et des généraux ? A chaque bataille perdue, même à chaque bataille gagnée, il se trouvait plus seul.

Frédéric II resta cependant, du 24 au 29 juillet, à Schmotseifen. Il encourageait ses lieutenants, parlant au prince Henpi de la bataille du 23 comme d'une affaire « qui n'a pas tout à fait tourné é notre avantage » ; assurant le prince de Wurtemberg qu'elle serait réparée « avec tous les honneurs » ; affirmant à Ferdinand de Brunswick qu'on n'a perdu que 1,400 hommes tandis que les Russes ont eu « 14,000 hommes morts ou blessés ». En même temps il empruntait des soldats à ses autres corps d'armée. Enfin le 28 il dit à Catt : « Je pars demain. Ainsi le veut la fortune qui m'est contraire. Je ne sais ce que le sort décidera de moi. Si vous ne devez plus me revoir, pensez quelquefois à un être qui a été le jouet du sort et qui vous a voulu du bien. » Et, songeant à cette lointaine tsarine qui le haïssait tant, parodiant un vers d'Athalie, il ajoutait :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Kaunitz et sur elle...

France et Russie

98

21^{me} d. et Dernière
Kamersdorf. - Berlin. - Fin de la Guerre

20 juin 94

La bataille du 23 juillet (Züllichau) ^{Potsdam} ~~Potsdam~~

99

Le 30 juillet est à Sagan avec 10 000 et Seydlitz
fonctionne avec les 10 000 h. de Heintz
puis, à ~~W~~ Miikose, rabine Wedell
puis appelle 10 000 h. de Finck
cela lui fait 48 000 h. et 114 gros canons

Le caenn. Russes ont 60 000 et 248 canons
de divers calibres

F. II fete par la rive gauche de l'oder
par le fleuve à Lebus, au nord
de Francon

Impossible pour le caenn. Russes d'éviter la bataille

Cela ressemble beaucoup à Zorndorf
sauf que le Russes tiennent Francon

La ligne des hauteurs: Judenberg, Spatzberg, Michberg

même mouvement de Frédéric II; par le nord, l'est, le sud
volte face de l'armée russe

elle est partagée en 3 par les lacs
Landon - Grund
et Kuhgrund

le Becker - Grund et Kammersdorf
au nord-ouest de Elsbüchel

Accusé de nouvelles accusations avec hauts
le Mühlberg et les 5 régts du Corps d'observation
enveloppe de batteries "comme un polygone
dans un siège en règle"

T. II le voit ^{précipité dans l'Elbe} ^{par les canons}
vaincu : à l'ouest : voir avec ^{les troupes} ^{les forces} ^{les régiments}
le Mühlberg occupé ; le Kutzgraben ^{est} ^{franchi}

Les troupes attaquées :

par l'Elbe-Genève

par le Kutzgraben : T. II lui-même

par Haccardorf : Seydlitz

Le que fait Soltykoff

des opérations dans les deux

jours successifs



pentés opposées du Kuhgrund, refoulèrent devant elles les régiments russes, arrivèrent à 800, puis à 150 pas de la grande batterie. Mais alors accoururent du Judenberg Azof et 2^e Moscou, dirigés par le brigadier Berg. D'autre part, l'artillerie russe ne restait point inactive : le général Borozdine avait encore des obusiers à la Chouvalof ; il couvrait de projectiles les masses désormais trop pressées de l'infanterie prussienne. Celle des Russes se défendait avec son stoïcisme habituel. L'attaque ne gagnait plus de terrain. Ici le génie et les finesses tactiques de Frédéric II ne lui servaient de rien : c'était le combat front contre front, l'escrime au sabre et à la baïonnette, le corps-à-corps, et, à chaque pouce de terrain conquis ou reconquis, un monceau de cadavres et de mourants.

Bolotof nous dit :

Dieu lui-même avait inspiré à nos généraux, en place d'une première ligne battue, d'en former en toute hâte de nouvelles, prenant un régiment à droite, un régiment à gauche, opposant ainsi des digues courtes et peu profondes, mais multipliées, résistant l'une après l'autre à l'ennemi, quoique ce fût amener les régiments comme à la boucherie, car l'ennemi, croissant en nombre à chaque minute, faisait à chaque instant de nouveaux progrès, se ruant avec une bravoure indescriptible sur ces lignes minces, les détruisait de fond en comble l'une après l'autre. Cependant les nôtres ne se croisaient pas les bras, mais chaque ligne, mettant genou en terre, déchargeait les fusils jusqu'à ce qu'il n'y eût dans ses rangs personne de vivant ou personne d'intact. Tout cela retardait toujours un peu les Prussiens et donnait à nos généraux le temps de se reconnaître et d'aviser aux moyens de sauver l'armée.

Cependant le régiment Knobloch, de la première ligne prussienne, avait réussi à occuper le village incendié de Kunersdorf et à s'établir dans l'enclos de son cimetière. De là en gravissant des ravins, les Prussiens pouvaient s'élever jusqu'au plateau du Spitzberg et assaillir les alliés par leur flanc droit.

Ce fut pour l'armée russe le moment le plus critique de la bataille. A en croire Bolotof, le généralissime aurait été pris d'un accès de découragement :

Russes. — 32.

Le vieillard qui nous commandait se trouvait déjà dans un tel trouble et désespoir, qu'oubliant tout, il se jeta à bas de cheval, se mit à genoux, et élevant les bras vers le ciel, en présence de tous, il supplia, les larmes aux yeux, le Tout-Puissant de lui venir en aide dans une telle extrémité d'infortune et de sauver les siens d'une perte assurée. Et cette prière, que le vertueux vieillard élevait au ciel dans la pureté de son âme et de son cœur, il se peut que le ciel l'ait entendue, car, très peu d'instants après, il arriva ce que personne n'aurait pu penser et imaginer et ce qu'on pouvait le moins attendre¹.

Il était 3 heures de l'après-midi. Frédéric II avait conquis plus de la moitié du terrain que les Austro-Russes occupaient le matin. Mais toute l'infanterie prussienne, même la réserve, avait été engagée : elle était épuisée d'efforts, et il fallait de bien autres efforts pour achever de débusquer les Russes du plateau et du Judenberg. Fink conseillait de s'arrêter en se maintenant dans les positions conquises : il représentait que les Russes étaient cruellement éprouvés matériellement et moralement ; qu'ils n'attendaient que la nuit pour se mettre en retraite ; que dès lors le résultat cherché par le roi serait pleinement atteint, sans qu'il lui en coûtât plus d'hommes. Retzow raconte que « tous les généraux opinèrent dans le même sens à l'exception d'un seul, qui voulut faire le flatteur ». Il ne le nomme pas, mais Bolotof le nomme : « Et toi Wedell, lui dit le roi, qu'en penses-tu ? » Wedell, qui était un courtisan tout autant qu'un militaire, voulut flatter le roi et lui donna l'avis le plus conforme à ses désirs. Alors le roi, sans réfléchir plus longtemps, s'écria : « Eh bien, en avant ! »

Quoi qu'il en soit de ce récit, il est certain que Frédéric II, qui avait sur le cœur son succès incomplet et même contesté de Zorndorf, était décidé à en finir cette fois avec les Russes et par une défaite irrémédiable ou une destruction totale, de « s'en débarrasser » pour toute la campagne. Il ne voulait pas d'une demi-victoire.

Il imposa de nouveaux efforts à son infanterie. Sans attein-

1. BOLOTOF, t. I, p. 9-8.

dre encore la grosse batterie, on la déborda par la droite. On la dépassa. Ses défenseurs, inquiets, commençaient à l'abandonner. « Qu'on voie à quoi tiennent les victoires ! » dira plus tard Frédéric ¹. D'après son récit, Laudon serait accouru, aurait réoccupé ou renforcé la batterie et fait cracher sur les assaillants les grosses bouches à feu chargées à mitraille.

L'attaque de droite pouvait seule déterminer un nouveau progrès. C'était celle que la cavalerie de Seydlitz allait diriger sur le flanc sud du plateau du Spitzberg. L'intrépide guerrier hésitait à l'entreprendre ; il avait d'abord à faire déboucher ses escadrons dans les intervalles des étangs de Kunersdorf ; à se former au delà sous les batteries du Spitzberg et du Judenberg, dans une *area* battue de feux croisés ; puis à charger non sur de la cavalerie ou de l'infanterie à découvert, mais sur des pentes raides couronnées de retranchements, semées à leur base de trous de loup. Son coup d'œil ne pouvait le servir aussi bien qu'à Zorndorf, où l'on découvrait toute l'action comme « sur la paume de la main ». Il ne savait où en était le roi de son attaque sur le plateau. Il hésitait donc ; mais comme il recevait de Frédéric II courrier sur courrier, comme il ne pouvait répondre « sur sa tête » de l'heureux succès d'une nouvelle désobéissance, il dut se résoudre à donner le signal.

Il déboucha par les intervalles des étangs, mit ses escadrons en ligne sous un terrible feu d'artillerie, chargea sur les retranchements, sur les régiments qui les défendaient : Pskof, 3^e et 4^e grenadiers, Nevski, Kazan. Naturellement il dut se replier avec de grandes pertes. Ses cavaliers étaient maintenant décimés, de plus affamés, épuisés par quatorze heures passées à cheval. Le nerf principal de l'armée prussienne, sa magnifique cavalerie, était maintenant brisé. La faible cavalerie des alliés prit courage à cet échec de Seydlitz ; d'abord deux escadrons de hussards autrichiens et deux escadrons des cuirassiers Altesse-impériale le chargèrent dans sa retraite. Le reste de la cavalerie alliée accourut ; en première ligne, les

1. Histoire de la guerre de Sept ans.

hussards Lichtenstein, Lœvenstein, Wurtemberg, les cuirassiers Altessse-Impériale, Kief, Novotroïtski, Kazan; en deuxième ligne, les dragons Arkhangel, Tobolsk, Riazan; en réserve, Totleben avec le 4^e cuirassiers et les cosaques. La charge fut conduite par Laudon en personne. La cavalerie de Seydlitz fut rechassée au delà des étangs. Puis les escadrons victorieux se rangèrent sur la lisière des bois de Francfort, le front tourné vers le grand Spitzberg. A partir de ce moment ils ne prirent presque aucune part à l'action.

Le courage revenait à Soltykof. Du Judenberg, où ne restèrent plus que 3 régiments d'infanterie autrichienne et 3 de hussards, il appelait sans cesse de nouveaux renforts sur le plateau du Spitzberg. Il y fit passer tout le corps de Fermor, composé de troupes fraîches. La grande batterie du Spitzberg un instant abandonnée fut reprise. Sous cette irrésistible poussée, les Prussiens, qui n'avaient plus de troupes intactes, durent reculer jusqu'au Kuhgrund. Ils y furent précipités. La crête du ravin se couronna de nouveau d'artillerie, d'obusiers Chouvalof. Les projectiles pleuvaient dru sur le Mühlberg où les troupes rejetées du Spitzberg se mêlaient aux dernières qui y avait amenées Frédéric. Celui-ci prétend que ses soldats eurent alors peur de la captivité et de la déportation en Sibérie¹. Une panique se produisit, et les Prussiens commencèrent à dégringoler par toutes les pentes. Les Russes franchirent à leur tour le Kuhgrund, abordèrent le Mühlberg à la baïonnette. En un instant ce monticule fut déblayé, le village et le cimetière de Kunersdorf repris.

Frédéric II s'épuisait en vains efforts pour arrêter la déroute. Ses habits étaient déchirés; deux cheveux furent tués sous lui: une balle s'aplatit sur un étui d'or qu'il avait dans sa poche. Sans cesse il ramenait au combat tout ce qui avait encore figure de troupes, mais ses fantassins ne se ralliaient un instant que pour se disperser aussitôt après.

Il n'avait plus un bataillon intact. Seule la cavalerie de

1. *Politische Correspondenz.*

Seydlitz et quelques escadrons de la garde restaient debout. Le roi voulait à tout prix ressaisir la victoire qui lui échappait. Seydlitz passa de nouveau les étangs de Kunersdorf, chargea les retranchements des Russes et tomba renversé d'un biscaien. Alors tout s'enfuit. Le prince de Wurtemberg, se retournant vers ses dragons pour leur commander une dernière charge, s'aperçoit qu'il est seul. Il est blessé. Putkammer est tué à la tête de ses hussards. Fink, Hülsen sont blessés.

Affranchis de la crainte que leur inspirait encore cette cavalerie, les bataillons russes commencent à descendre des hauteurs. La cavalerie régulière, les cosaques, les Croates se répandent au galop dans la plaine.

Frédéric essaie encore de disputer les passages du Hühnerfluss avec le régiment de Leswitz, le régiment des pionniers et deux escadrons des cuirassiers de la garde. Mais les cosaques Tchougouïef, avec leurs longues lances, n'hésitent pas à charger les hommes de fer, les culbutent, leur enlèvent un étendard et font prisonnier leur commandant Biedersee. Les fuyards de l'armée prussienne s'écrasent maintenant aux étroits passages entre les lacs de Bischofssee. Le régiment des pionniers est pris. Le roi est presque seul ; on entend déjà les hurrahs des cosaques qui courent sur lui. Enfin le lieutenant Pritwitz réussit à l'entourer d'une escorte de 40 hussards de Ziethen et couvre sa fuite en faisant le coup de sabre avec les cavaliers ennemis.

Laudon poursuit les débris de Seydlitz sur Celowo ; Tottleben galope sur Bischofssee et Trettin ; les grenadiers à cheval, qui n'avaient pas encore donné, suivent les hussards, les cosaques, les Croates. On ramasse chariots, caissons, canons. Tout ce qui essaie de résister est pris, sabré ou jeté dans les marais. A Bischofssee, Tottleben y précipite tout un escadron. Mais il s'arrête là et les grenadiers à cheval ne dépassent pas Trettin. Si la poursuite avait été plus énergique, ou les escadrons russes moins fatigués, peut-être moins occupés de piller, pas un bataillon de l'armée prussienne n'eût échappé.

Dans la journée, un corps prussien, sous Wunsch, suivant

l'autre rive de l'Oder, était entré dans Francfort et y avait enlevé les 260 hommes que Soltykof y avait laissés à titre de sauvegarde. Brandt, occupé de préserver le wagenbourg, n'avait rien fait pour empêcher cet exploit médiocre, dont l'armée russe ne s'aperçut même pas, qui n'eut aucune influence sur les opérations, mais qui aurait pu avoir des suites fort graves, si la victoire ne fût décidée en faveur des coalisés. Tout de suite après, Wunsch évacua Francfort et se retira sur Lebus.

Le lendemain, Soltykof fit chanter le *Te Deum* et tirer les salves de victoire. Ce n'était pas comme à Zorndorf : il n'y avait plus de canons prussiens pour lui répondre par d'autres salves. Il adressa un premier rapport à la tsarine, que lui porta un autre Soltykof (Nikita Ivanovitch), qui fut plus tard gouverneur des grands-ducs Alexandre et Constantin, et qui devait mourir prince et feld-maréchal.

Le généralissime attestait dans le rapport que « s'il y avait dans l'histoire une victoire plus complète et plus glorieuse, cependant le zèle et le talent de ses généraux et officiers, l'héroïsme, bravoure, discipline et fraternelle concorde de ses soldats, méritaient d'être cités en exemple aux siècles à venir ».

Il faisait l'éloge de l'artillerie qui « avait maintenu la gloire conquise par elle dans toutes les autres occasions ». Enfin il rendait un hommage délicat à ses alliés autrichiens : « Le corps des troupes impériales romaines, au lieu de l'envie et discorde que trop souvent se manifestent entre troupes de nationalité différente, semble n'avoir fait sa jonction avec celles de Votre Majesté Impériale que pour que les deux armées fussent l'une à l'autre des témoins impartiaux de leur courage respectif et pour donner au monde le spectacle de la concorde et de l'harmonie entre alliés. » Soltykof écrivait aussi à Vorontsof : « Quel coup pour le roi de Prusse qui venait pour nous exterminer, et nous l'avons battu à plate couture ! »

1. En français. Société imp. d'histoire de Russie, t. IX, p. 490.

Les Russes comptaient 2,314 tués et 10,863 blessés ; les Autrichiens 1,399 tués ou blessés. La perte des Prussiens était énorme : 7,627 tués et 4,542 blessés, 7,000 prisonniers. Beaucoup plus considérable était le nombre des fuyards qui ne rejoindraient pas les drapeaux. Tous leurs généraux avaient été tués, blessés ou tout au moins contusionnés, 540 officiers étaient sortis du rang. On laissait à l'ennemi 26 drapeaux d'infanterie, 2 étendards de cavalerie, 172 canons, entre autres ces grosses pièces que Frédéric avait amenées à si grande peine de Küstrin.

Parmi les officiers prussiens qui tombèrent à Kunersdorf, il en est un dont les lettres européennes portèrent le deuil : c'était Ewald von Kleist, major du régiment Hansen, le poète du *Printemps*, l'auteur de tant d'autres pièces énergiques ou gracieuses.

Dans l'une d'elles il avait exprimé ce vœu : « Puissé-je moi-même rencontrer cette mort glorieuse quand les destins m'appelleront. Je chantais ces vers dans le tumulte de la guerre, quand les brigands de toutes nations, par le fer et le feu, changeaient ma patrie en un désert, quand Frédéric de sa main vaillante saisissait le drapeau et qu'avec lui la foudre, la mort volaient vers l'ennemi et que pour le peuple et pour le pays, qui gémissent dans la nuit profonde du malheur, il comptait pour rien ses jours si précieux. » Cet hymne guerrier est de l'année même de Kunersdorf. C'est dans cette bataille qu'à l'âge de 44 ans il devait trouver cette mort glorieuse qu'il demandait aux dieux, une fin à la fois héroïque et cruelle. Le roi l'avait emprunté avec le régiment Hansen à l'armée du prince Henri. Avec l'infanterie de Fink il assaillait les positions russes. Il avait déjà une douzaine de contusions et deux doigts de la main gauche coupés. Il n'en chargeait pas moins, le sabre dans la main gauche, un bataillon autrichien lorsqu'il

1. Carl Friedrich PAULI, *Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges*. Halle, 1759, t. VI. — A. CHUQUET, *De Ewaldi Kleistii vita et scriptis*. Paris, 1887.

Russes. — 33.

table à ce que nous avons de plus mauvais¹. »

Plus tard, Frédéric a fait cet aveu : « Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Prussiens... Enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre ; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce². » Le soir de Kunersdorf il voyait déjà l'ennemi en route sur sa capitale : « A Berlin, écrivait-il à Finkenstein, on fera bien de penser à sa sûreté³. » Le lendemain il prescrivait à ce ministre de se transporter avec le gouvernement à Magdebourg et d'engager « sous main » les gens riches et aisés de se retirer à Hambourg avec leurs effets et capitaux, car « l'ennemi peut être à Berlin en deux ou trois jours⁴ ».

Dans cette bataille de Kunersdorf, Soltykof ne s'était point montré un général médiocre. En faisant la part de ce qu'il dut aux conseils de Laudon, il faut reconnaître qu'il avait résolument accepté la bataille, choisi les positions les plus avantageuses, ajouté à leur force naturelle par des travaux d'art bien conçus, fait des reconnaissances aussi exactes que possible, assuré la retraite tout en se préparant à la défense. Il avait su « conformer ses dispositions à celles de l'adversaire », rompu avec la routine du grand carré à la Munich, fait les modifications opportunes à mesure que se développait le mouvement de Frédéric, amené à propos les forces de son aile occidentale au secours de l'aile orientale, tiré parti de toutes ses ressources, montré du sang-froid et de la ténacité au moment le plus critique. On ne pourrait lui reprocher que de n'avoir pas tenté de disputer le passage de l'Oder et de n'avoir pas complété la défaite des Prussiens par une poursuite plus énergique.

Les fautes du grand capitaine prussiens apparaîtront beau-

1. *Politische Correspondenz*, à Finkenstein, 16 août.
2. *Histoire de la guerre de Sept ans*.
3. *Politische Correspondenz*, 12 août 1759.
4. *Ibid.*, 13 août.

coup plus graves. Il est évident qu'il n'avait pas pris le temps de faire une reconnaissance exacte du terrain. Dans les positions si fortes où il rencontrait l'ennemi, c'était peut-être une imprudence de livrer la bataille, d'autant plus qu'en se tenant sur la défensive il eût obligé les alliés à descendre de leurs hauteurs, soit pour l'attaquer sur les siennes, soit pour décamper. Il semble qu'il ait reconnu plus tard cette témérité. C'est nous dit qu'un jour, cherchant à consoler le roi, il lui dit : « Mais, sire, ne faut-il pas des coups hardis dans la guerre ? » Et Frédéric lui répondit : « Oui, il les faut, mais on ne doit, mon cher, les entreprendre sur l'idée de la faiblesse ou du manque de tête de l'ennemi. » Le point d'attaque, sur le Mühlberg, était-il bien choisi ? M. Masslovski se demande parfois ce qu'aurait fait le grand Souvorof à la place de Soltykof : ne peut-on se demander ce qu'aurait fait Napoléon à la place de Frédéric II^s. La position des Austro-Russes à Austerlitz reproduit à certains égards leur position de Kunersdorf ; là aussi il y avait une hauteur qui semblait la plus inaccessible et qui était cependant la clef de la bataille : Napoléon n'usa pas ses forces contre les autres ; c'est le plateau de Pratzen qu'il voulait, et il l'eut. Il est vrai que ce fut après avoir induit ses adversaires à s'y affaiblir dans l'espoir de profiter de ses faiblesses apparentes. Napoléon, au début de Kunersdorf, eût peut-être attaqué d'abord le Mühlberg ; mais il ne fût pas acharné à franchir le Kuhgrund ; il eût bien vite transformé l'attaque en une simple diversion, calculé pour attirer de ce côté les troupes du Spitzberg et du Judenberg ; et c'est apparemment le Judenberg, si fort qu'il fût, qu'il aurait attaqué à fond, avant que son infanterie fût décimée et démoralisée dans une entreprise secondaire.

Frédéric II au contraire engagea, entassa sur ce point tous ses régiments et jusqu'à ses réserves. Il fut alors obligé, pour se donner du jour, de lancer sur le Spnitzberg, autrement fort et bien garnisonné, la cavalerie de Seydlitz. Il eut cette folie de faire charger ses escadrons sur des retranchements et sur des batteries. Il consumma la perte de cette magnifique cavalerie et ne la trouva plus quand il s'agit de

CHAPITRE XI

LE LENDEMAIN DE KUNERSDORF. — FIN DE LA CAMPAGNE
DE 1759.

L'effet produit par la bataille de Kunersdorf fut très grand dans l'Europe entière. La tsarine en eut une joie profonde : elle fit chanter dans son palais un *Te Deum* auquel elle invita l'ambassadeur de France. Celui-ci échangea des félicitations avec le chancelier. Il écrivait à sa cour :

Nos compliments réciproques, écrivait l'Hopital à sa cour, finirent toujours par ces expressions : « Tout bon Russe doit être bon Français comme tout bon Français doit être bon Russe¹. »

L'ambassadeur constate qu'Élisabeth « a reçu avec une modestie et une religion infinie ce grand événement, qu'elle regarde comme une preuve de la protection divine pour la bonne cause ». Elle récompensa l'heureux généralissime par le bâton de feld-maréchal ; une médaille d'argent fut frappée en son honneur avec cette inscription : « Au vainqueur des Prussiens. » Les autres généraux furent aussi l'objet des libéralités de la tsarine. Le lieutenant-colonel Volkof, qui avait apporté les drapeaux conquis, fut fait colonel et reçut un cadeau de 2,000 roubles.

« Les drapeaux et étendards prussiens furent apportés au palais par un détachement des gardes-du-corps, au son des tambours, et placés dans la salle du trône. »

La joie ne fut pas moins vive à la cour de Varsovie et à la

1. A. RAMBAUD, *Instructions*, t. II, p. 94.

Monsieur Miguere de Daun et Soltykof

Le maréchal m'a informé qu'il avait obtenu du comte de Soltykof, dans son entrevue, qu'il resterait en deçà de l'Oder, lui ayant offert de fournir à son armée le pain et les fourrages qui lui seraient nécessaires, et qu'après la prise de Dresde, ils marcheraient ensemble en Silésie, où les Russes prendraient des quartiers d'hiver si le siège de Neiss, qu'il avait en vue, pouvait réussir. Il m'a fort recommandé d'entretenir le comte de Soltykof dans ces sentiments¹.

111

Frédéric II, de son côté, croit pouvoir résumer ainsi la fameuse entrevue :

Sur ce que le maréchal Daun pressait M. de Soltykof de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit : « J'en ai assez fait, Monsieur, cette année, j'ai gagné deux batailles, qui coûtent 27,000 hommes à la Russie. J'attends, pour me mettre de nouveau en action, que vous ayez remporté deux victoires à votre tour. Il n'est pas juste que les troupes de ma souveraine agissent toutes seules². »

Frédéric II n'est pas ici très éloigné de la vérité ; car voici ce que nous rapporte Montalembert de ses entretiens avec Soltykof et des sentiments qui régnaient à son quartier général :

Au camp de Loberausen en Lusace, le 31 août 1758³.

... J'ai trouvé en arrivant les généraux russes accablés du poids de cette guerre. Le comte de Soltykof m'a répété — ce que je me suis aperçu qu'il disait à tout le monde — que l'armée russe en avait fait assez⁴ ; que si M. le maréchal Daun n'avait pas en vue de le sacrifier totalement, il ne devait faire aucune difficulté de suivre le roi de Prusse et que c'était à lui, avec des troupes fraîches, à achever une besogne si bien commencée, que, pour lui, il était prêt à le soutenir et à combattre encore une fois si le maréchal se trouvait dans une position où son secours était nécessaire ; qu'en attendant il était résolu de donner du repos à son armée..., qu'enfin il était

1. MONTALEMBERT, *Correspondance*.
2. FRÉDÉRIC II, *Histoire de la guerre de Sept ans*.
3. Chiffre. Affaires étrangères de France, *Correspondance Russie*, t. LX, la pièce qui suit la pièce 74.
4. Voyez ci-dessus, p.

Engraved by Gustav

Russes. — 34.

décidé à conserver le reste de ses braves gens qui avaient si bien combattu à Paltzig et à Francfort¹.

Je lui ai inutilement représenté qu'en ne suivant pas plus loin le roi de Prusse, il laisserait cueillir aux Autrichiens le fruit de ses victoires. Il m'a répondu qu'il n'en était point jaloux et qu'il leur souhaitait de tout son cœur les plus grands succès; qu'il en avait assez fait.

Je me suis aperçu à Pétersbourg, mais bien plus distinctement à cette armée, que tout ce qui est russe est intimement persuadé que la cour de Vienne se soucie fort peu de les ménager et que son intention est de leur faire supporter tout le poids de cette guerre. Ils sont devenus fort avantageux depuis leurs victoires et parlent des Autrichiens en termes peu convenables. Pour les Suédois, ils les regardent avec mépris; ils ne veulent seulement pas souffrir qu'on leur en parle, et le comte de Soltykof m'a dit tout net qu'il serait très fâché de les avoir dans son armée. « Ils furent braves autrefois, m'a-t-il dit, mais ce n'est plus leur temps... »

Soltykof, plus tard, quand les Autrichiens eurent poussé à bout sa patience, s'exprimera en termes encore plus vifs dans sa correspondance avec Vorontsof :

Ce n'est pas mon affaire que de me mêler des affaires politiques. Mais rappelez-vous le passé... La bataille de Dorndorf est assez instructive pour le secours que nous avons alors reçu des Autrichiens. Plus près de nous encore, la bataille sous Francfort. Le roi de Prusse a mis trente-six heures à passer l'Oder; M. Daun n'était pas à plus de 9 milles de là : je lui ai envoyé courrier sur courrier. Haddik était à 7 milles; j'ai demandé à Daun : « Où est Haddik ? il pourrait encore se hâter vers nous. » Laudon me dit : « Je ne sais. » Le roi passe l'Oder : j'envoie un courrier à Haddik. Le roi commence à dresser ses batteries : j'envoie un autre courrier. La bataille commence : mon courrier, qui était un colonel, eut le temps de revenir avant la fin de la bataille et de se faire blesser à la tête de son régiment. Donc, les Autrichiens n'étaient pas si loin; ils auraient pu arriver à temps s'ils avaient voulu. La bataille s'annonce indécise; nouveau courrier. La bataille est gagnée; encore un courrier. Le roi repasse l'Oder tout en désordre; Haddik était tout près; pourquoi ne l'a-t-il pas attaqué et pris tout son monde. Des régi-

1. La bataille de Kunersdorf, près de Francfort-sur-l'Oder.

la fortune de Frédéric II et son mouvement offensif en Silésie contre les Russes.

Du 14 au 17 août, nous trouvons Frédéric II à Lebus, sur la rive gauche, collé en quelque sorte à l'Oder, n'osant faire un mouvement, s'attendant sans cesse à voir les Russes passer le fleuve à Francfort, accourir du Sud contre lui, le rejeter dans les plaines du Brandebourg, le chasser jusqu'en Poméranie.

Chez lui, cependant, le moral remonte, car il commence à dire des mensonges : il avait, assurait-il, détruit 24,000 hommes aux Russes et 9,000 aux Autrichiens. Le sentiment d'un devoir suprême le remet sur pied, et sa correspondance s'émaille de mots cornéliens qui, au fond, expriment sincèrement son état d'âme exalté et héroïque : « Si les Russes en veulent réellement à Berlin, écrit-il le 16 août à Finckenstein, nous les combattons, plutôt pour nous faire tuer sous les murs de notre patrie que dans l'espérance de les vaincre. » — « Nos affaires sont affreuses, mandait-il à Ferdinand de Brunswick, mais l'ennemi me laisse du temps. Peut-être par ses fautes pourrai-je me sauver.... Compter sur nos exploits, c'est compter sur un roseau. Si même on veut négocier la paix, je crains que ce ne soit trop tard.... Pour moi je me ferai tuer pour vous défendre. »

Le 18, soit qu'il se trouve assez fort pour se maintenir en plaine, soit qu'il ait reculé devant le mouvement de Soltykof sur Lossow, nous le trouvons à Fürstenwalde. Le 19, il écrit à Ferdinand de Brunswick : « Je me suis mis sur le chemin des ennemis. Je crains que demain ou après-demain au plus tard nous aurons une bataille. Les officiers et moi nous sommes résolus de mourir ou de vaincre. Veuille le ciel que le commun soldat pense de même !... Mes compliments à Seydlitz, à tous les honnêtes gens qui ont bien combattu et ma malédiction à tous les *coïons* qui se trouvent chez vous sans blessures. » A Finkenstein, il annonce, le 20, qu'il aura bientôt 33,000 hommes dans son camp : « C'en serait assez si mes meilleurs officiers y étaient et si les b.... voulaient faire leur devoir. Pour ne rien déguiser, je vous dirai que je

crains plus mes troupes que l'ennemi. »

Peu à peu, avec une merveilleuse activité, il rassemble des forces, tire de ses forteresses une nouvelle artillerie, se refait un parc de 60 canons, rallie les fuyards et les hommes légèrement blessés, appelle 4 bataillons de Poméranie, emprunte à Ferdinand de Brunswick, malgré les protestations du prince, « rétif comme le diable¹ », un corps d'infanterie et de cavalerie. Il anime toute cette hétérogène armée de la flamme de son génie et de son patriotisme, fait renaître en elle l'appétit du combat et l'espérance de la victoire, quoique « nos braves soient péris dans la guerre et que je n'aie plus que des *coïons* à commander² », quoiqu'il « n'y ait plus d'hommes parmi les troupes ; que le j.... f.... les a possédées presque toutes³ ».

Il tient la campagne, toujours redoutable. Il peste contre la fortune qui « est comme les jeunes filles et qui ne prennent pour amants que ceux, etc.¹ ». Il se dépite d'avoir à combattre une « hydre renaissante d'envieux². » Il se demande où il trouvera des troupes pour les opposer à tant d'adversaires. Il s'étonne que « la tête ne lui ait pas tourné cent fois¹ ».

Elle ne se tourne pas, cette tête excellente. Cette campagne de 1759 démontre à merveille que le grand capitaine n'est pas celui qui ne perd jamais de bataille, mais celui qui, dans les pires revers, ne désespère point et sait [dérober à l'ennemi victorieux les fruits de la victoire.

Les treize jours passés au camp de Fürstenwalde n'ont pas été perdus : à mesure que l'on s'éloigne de la fatale journée du 12, les alliés laissent de plus en plus s'écouler et se perdre les résultats de leur triomphe, tandis que les ressources pour réparer la défaite s'accumulent aux mains de Frédéric. La fortune des uns va déclinant, celle de l'autre

1. *Ibid.*, à Finkenstein, 26 août.
2. *Ibid.*, au même, 5 septembre.
3. *Ibid.*, à Ferdinand de Prusse, 5 septembre.
4. *Ibid.*, à Ferdinand de Brunswick, 6 septembre.
5. *Ibid.*, au même, 12 septembre.
6. *Ibid.*, à Finkenstein, 1^{er} septembre.

Suit une campagne en Sibirie

à la suite en venant à Glogau... le
Cours comme une belle victoire pour les
français !!!

Sauve Glogau

mais reste en Sibirie jusqu'en 5 novembre
par conséquent a perdu 6 hommes

Diastre de Maxen; 20 nov. ()

Prend rapidement la défaite (à la vers)
mais peut lui, c'est l'Armée terrible
de lors, a condamné à la défensive
se traîne comme du gibier blessé
ne peut même protéger sa capitale

pendant trois mois. Il avait contraint le roi à tant affaiblir ses autres corps d'armée que quinze jours après son départ de Silésie, Fink, le héros de Kunersdorf, avait pu être cerné à Maxen par les Autrichiens, et le 20 novembre obligé de mettre bas les armes avec 12,000 hommes et 150 officiers. « J'ai donc apporté en Saxe le malheur qui me persécute ! » s'écriait Frédéric¹. Il se rendait bien compte que c'était Kunersdorf qui continuait à peser sur lui et que le désastre du 20 novembre n'était qu'une queue de la défaite du 12 août.

Enfin, M. Masslovski rend à Soltykof cet autre témoignage : il ne s'est pas laissé tromper par les Autrichiens, n'a consenti ni à exposer son armée dans un assaut sur Glogau ni à la laisser démembrer pour complaire à Daun ou Laudon ; il a su résister aux critiques injustes et aux injonctions déraisonnables de son propre gouvernement. « Le comte Soltykof, étant sur place, a vu clairement à quoi tout cela tendait ; sans s'émouvoir beaucoup d'injurieux reproches qui lui venaient de la Conférence, il a su maintenir sa dignité à la hauteur qu'il convenait ; il a prévenu les conséquences désastreuses qui pouvaient résulter pour la Russie de la dislocation de son armée ou de manœuvres en Silésie à la suite de Laudon. »

La tsarine pouvait être orgueilleuse de cette campagne : Frédéric II avait été battu ; il avouait sa défaite ; puis, la bonne humeur ou le démon littéraire surmontant ses chagrins, il la mettait en vers. Le 17 novembre il adressa ceux-ci à Voltaire.

La fortune inconstante et fière
 Ne traite pas ses courtisans
 Toujours d'égale manière.
 Ces fous nommés héros et qui courent les champs,
 Couverts de sang et de poussière,
 Voltaire, n'ont pas tous les ans
 La faveur de voir le derrière
 De leurs ennemis insolents .
 Pour les humilier la quinteuse déesse
 Quelquefois les oblige eux-mêmes à le montrer ;
 Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse,
 Les Russes ont pu s'y mirer².

1. CATT, p. 364.

2. Œuvres de VOLTAIRE. Correspondance avec Frédéric II.

Comment Frédéric n'a pas été écrasé
~~contre~~ la France les

l'ent. de 16 mars 1760 à M. de Bickling

l'Autriche qu'on

sentiers de Danne

faiblesse des Français

pourant Elisabeth toujours décidée

mais la conférence prussienne à Soltykoff ^{d'écarter} la bataille

cela faisait voir l'affaire de F. II

di'ordre dans l'armée russe : les parols

la trahison de Pott

La campagne de Silesie de 1760

« la plus pitoyable de toutes les campagnes »

où le 25 août les Russes évacuèrent la Silesie

« les deux généralités russes étaient

honteuses de ce qu'ils avaient fait ».

Violation de tout et une attaque sur Berlin

ce n'est pas la 1^{re} fois : en 1759 Hadik

l'expédition secrète

1^o } 400, dont 3000 cavaliers ; ^{Lotleben} Soltykoff

2^o Corps de soutien : 12 000 d'infanterie ; ^{Choudaloff et 13 autres obusiers} Soltykoff

3^o en arrière, pour de l'armée

Russes. — 39.

détachement prussien à Fürstenwalde et Rjewski tomba dans Francfort, où il se fit livrer un *Wechsel*, dont le paiement ne fut d'ailleurs pas exigé.

Totleben marchait très vite, faisant transporter son infanterie sur des chariots. Le 2 octobre, il arrivait presque en vue de Berlin, à Wusterhausen. Il y apprit que la garnison de Berlin, commandée par le général Rochow, ne se composait que de 3 bataillons et de 2 escadrons de hussards; mais, pour secourir la ville, Hülsen arrivait de Torgau et du nord accourait le prince de Wurtemberg.

Il n'en était pas moins résolu à tenter un assaut par surprise; il mandait à Tchernychef de vouloir bien le couvrir, afin qu'il fût « libre dans son dos ».

Berlin se composait alors de deux îles de la Sprée, formant la ville proprement dite, et de faubourgs répandus sur les deux rives de ce cours d'eau¹.

L'une des deux îles était l'ancien Berlin, le Verolin des Slaves Vendes, et dont le noyau avait été un village de pêcheurs; l'autre île s'appelait Kölln, du mot slave *Kolin* « la colline », et n'avait à l'origine supporté qu'un autre village de pêcheurs. Au milieu des huttes et des filets, en 1452, Frédéric aux Dents de fer, margrave de Brandebourg, avait fondé un burg, et ce château féodal avait fini par donner naissance à une capitale.

L'île de Kölln était maintenant réunie à l'île de Berlin par un pont qui s'appelait le Pont-Royal. Elles comprenaient trois quartiers: Kölln, Neu-Kölln et Friedrichswerder; les deux derniers avaient été construits sous le Grand-Électeur. C'était là que se trouvaient le Château royal, la Cathédrale, l'Arsenal.

Sur la rive gauche de la Sprée, du nord au sud, s'étendaient les faubourgs Dorotheenstadt, Friedrichstadt, Köpenik, Kölln; le deuxième s'était construit sous Frédéric I^{er},

1. Voir dans l'*Archive Vorontsof*, t. VI, p. 458, un curieux plan de Berlin et de ses environs, avec l'indication des positions occupées par les troupes, et qui émane de l'état-major de Totleben.

les trois autres dataient du Grand-Électeur. Dans la Dorotheenstadt, tout contre la Sprée, étaient l'Opéra et le palais du prince Henri ; de là, par une large avenue, l'*Unter den Linden*, on arrivait à la porte de Brandebourg, au delà de laquelle verdoyait le Thiergarten.

119
Sur la rive droite, du nord au sud, le faubourg de Spandau, appelé alors *Spandaubauerviertel* ; celui des Portes royales, autrement dit d'Oranienburg et Rosenthal ; celui de Stralau, ou *Stralauviertel*. Le second datait du père de Frédéric II, les deux autres du Grand-Électeur.

Les deux îles formant la ville proprement dite étaient entourées d'une enceinte bastionnée, à laquelle les bras de la Sprée servaient de fossés. Une enceinte plus vaste, en levée de terre sur la rive droite, en maçonnerie sur la rive gauche, enveloppait les faubourgs. Dans le même ordre où nous avons énuméré ceux-ci, l'enceinte était percée, sur la rive gauche, par les portes de Brandebourg, de Potsdam, de Halle, de Kottbus ; sur la rive droite, par les portes du Faubourg-Oriental, de Hambourg, de Rosenthal, de Schönhausen, d'Alt-Landsburg, de Francfort. Une seule de ces portes, celle de Kottbus, était protégée par une *flèche*, ouvrage d'un très faible profil, et qu'on avait armé d'un canon de 3.

Berlin, au point de vue militaire, était donc une ville ouverte. Au point de vue architectural, elle n'offrait qu'un amas de constructions médiocres, vulgaires bâtisses de faubourg. Il n'était point encore question pour elle de cette splendeur artistique, bien que peu originale, dont la prospérité industrielle ou l'orgueil des succès militaires l'ont embellie depuis. On n'y voyait encore ni arcs de triomphe, ni colonnes de victoire, ni statues héroïques, ni musées enrichis des dépouilles de la Grèce. Frédéric I^{er} l'avait dotée du Château, qui avait remplacé le vieux burg margravial, de l'Arsenal, de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Beaux-Arts. Frédéric-Guillaume I^{er} y avait construit les places qui s'appellent aujourd'hui places de Paris, de la Belle-Alliance, du Dönhof, percé la Zimmerstrasse et la Kochstrasse, élevé la plupart

des palais de la Wilhelmstrasse. Berlin était surtout une ville de militaires, de courtisans, de fonctionnaires. Cependant, grâce à Frédéric I^{er} et un peu à Frédéric II, elle devenait peu à peu une des métropoles intellectuelles de l'Allemagne ; on l'appelait déjà l'*Intelligenz-Stadt* et « l'Athènes de la Sprée ». Lessing y avait fait trois séjours, et le dernier, de 1758 à 1760, faillit le rendre témoin de l'occupation russe. Mendelssohn y était le centre de tout un cercle littéraire et philosophique.

Comme l'industrie de Berlin, comme son commerce, que devait si merveilleusement favoriser sa situation au centre d'un réseau de lacs ou de cours d'eau, étaient encore dans l'enfance, on n'y trouvait pas de grandes fortunes. Berlin était pauvre comme la Prusse d'alors et comme son roi. Quant à sa population, elle était tombée à 6,000 habitants vers la fin de la guerre de Trente ans ; elle s'était relevée à 50,000 avec le premier roi, à 90,000 avec le second ; Frédéric II la laissera forte de 145,000 âmes. On ne se trompera guère en lui assignant, au moment de l'invasion russe, 100,000 habitants.

Le général Rochow avait presque perdu la tête à l'approche de l'ennemi. Ses trois bataillons, d'un effectif total de 1,200 hommes, ne rachetaient pas le nombre par la qualité ; on y avait incorporé quantité de déserteurs et même des prisonniers saxons, suédois, français, russes. Déjà il pensait à évacuer la ville. Mais il y avait là des généraux en retraite, comme Lehwald, ou blessés, comme Seydlitz et Knobloch. Ils lui firent honte de sa faiblesse et le décidèrent à tenter une résistance. En toute hâte il fit construire des *flèches* devant les portes des faubourgs, sur le modèle de celle de la porte de Kottbus. Il y amena quelques canons, que manœuvrèrent des invalides. Il fit percer des meurtrières dans les murs d'enceinte. Il envoya un officier et 30 hommes occuper le château de Köpenik, afin de disputer le passage de la Sprée. Il expédia des courriers dans toutes les directions pour demander du secours : à Hülsen, qui guerroyait à Torgau,

sur la frontière de la Saxe; au prince de Wurtemberg, qui se trouvait à Templin, sur le point d'attaquer les Suédois. Les généraux avaient répondu à son appel : le jour où Tottleben entra dans Wusterhausen, Hülsen n'était plus qu'à 7 milles et le prince de Wurtemberg qu'à 6 milles de Berlin.

Ces dispositions mêmes de l'autorité militaire avaient jeté la panique dans la ville : parmi les bourgeois aisés, c'était à qui fuirait sur Magdebourg ou Hambourg, emportant son argent et ses effets les plus précieux. Un moment on se rassura : on avait pris l'avant-garde de Tottleben pour celle des forces prussiennes envoyées au secours de Berlin. Alors commença le grand rôle de Gotzkowski, « le marchand patriote », qui nous a laissé de si curieux mémoires sur cet événement¹. Il engagea les habitants à se cotiser pour offrir des rafraîchissements aux troupes libératrices : on acheta du pain, de la bière, du *brantwein*, des bœufs. C'est à cela que semble s'être borné le rôle de la population civile dans la défense de Berlin. La maison de Gotzkowski, dont on connaissait sans doute les relations antérieures avec Tottleben, devint un lieu d'asile pour tous ceux qui s'alarmèrent sur leur vie ou sur leur avoir. Les juifs y apportèrent leur or.

Tottleben² avait passé à Wusterhausen la nuit du 2 au 3 octobre. Au matin du 3, il dirigea sur Potsdam les hussards Croatie, avec mission d'y détruire les magasins d'armes. Il marcha lui-même sur Berlin, ayant pour avant-garde les cosaques de Touroviérof.

A 11 heures, il occupa les hauteurs en face des postes de Kottbus et Halle. Il envoya le lieutenant Tchernychef sommer Rochow. Le parlementaire revint avec un refus. Tottleben se prépara donc à bombarder la ville et à donner l'assaut aux portes des faubourgs.

A 2 heures, le lieutenant-colonel Gliébof ouvrit le feu.

1. *G. schichte eines patriotischen Kaufmanns*, 1768.

2. La relation de Tottleben sur la prise de Berlin a été publiée dans l'*Archive Korontsof*, t. VI, p. 458 et suiv. Moscou, 1873.

Comme on n'avait que des obusiers de faible calibre, on ne put allumer en ville de gros incendies. Les assiégés réussirent à les éteindre. Quant au mur de l'enceinte, les obus n'avaient pas de prise sur sa maçonnerie. On s'avisa de tirer sur la ville à boulets rouges. Il se déclara un incendie qui dura jusqu'au matin.

Rochow, de son côté, avait ouvert le feu par la *flèche* de la porte de Halle. Ce feu « enfilait » les batteries ennemies opposées à la porte de Kottbus. L'après-midi s'écoula sans que les Russes eussent affirmé leur supériorité d'artillerie.

A 9 heures du soir, Tottleben résolut de donner l'assaut en même temps sur les deux portes. Le prince Prozorovski devait assaillir celle de Halle avec 300 grenadiers et 2 canons ; le major Patkül, avec des forces égales, attaquerait celle de Kottbus. Chacune des deux colonnes avait en réserve 200 grenadiers à pied et 2 escadrons de grenadiers à cheval.

A minuit le signal fut donné, quoique la préparation par l'artillerie fut très insuffisante, au moins pour la porte de Halle. Le prince Prozorovski enleva cependant celle-ci, s'y logea, mais, n'étant pas soutenu, l'évacua au point du jour, Patkül avait échoué tout d'abord contre celle de Kottbus.

On reprit alors le feu d'artillerie qui dura jusqu'au matin, On avait déjà tiré 655 projectiles, dont 567 explosibles.

On apprit, dans la journée, que l'avant-garde du prince de Wurtemberg, forte de 7 escadrons, avait fait son entrée dans Berlin, et que son infanterie accourait à marches forcées. C'était pour les assiégés un renfort de 5,000 hommes.

Tottleben se retira sur le village de Köpenik, appelant à lui toute l'infanterie de Bachmann. Le soir du 4 août il ne restait, en face des portes de Kottbus et de Halle, que les cosaques de Tsviétinovitch et Touroviérof. Au matin du 5 août, ils furent attaqués par le prince de Wurtemberg et durent à leur tour se replier sur Köpenik.

Dans cette surprise manquée, les Russes avaient eu 92 hommes hors de combat et perdu 8 obusiers dont les affûts s'étaient brisés.

La responsabilité de l'échec retombait en grande partie sur

Totleben. Avec si peu d'infanterie sous la main, pourquoi l'avait-il encore divisée pour tenter en même temps deux assauts ? Il essaya de se disculper par des rapports qui tantôt exagéraient ses pertes, tantôt portaient à 6,500 le nombre des projectiles qu'il aurait lancés sur la ville. Il accusait Tchernychef de ne l'avoir pas secouru ; or, il savait parfaitement que ce général ne pouvait arriver que le 5 à Köpenik ; il ne lui avait jamais demandé que « le rendre libre dans son dos » : lui-même n'avait précipité l'assaut que pour se réserver tout l'honneur en cas de succès. Plus tard il prétendra que s'il n'a pas lancé à fond ses hommes, c'est qu'il craignait, une fois qu'ils seraient répandus dans une si grande ville, de ne pouvoir les rallier et les reprendre. Au reste, tous les rapports de Totleben sur le siège ne sont qu'un tissu de contradictions et de mensonges. En attendant, pour emprunter le mot du marquis de Montalembert, notre attaché militaire auprès de l'armée russe, Totleben s'était « cassé le nez sur les murs de Berlin ».

Le 3 octobre, Tchernychef avait occupé Fürsenwalde et, se rendant mieux compte des difficultés de l'entreprise, dépêché au grand quartier général pour qu'on le renforçât de la cavalerie Haugrewen, annonçant qu'il entendait une forte canonnade dans la direction de Berlin. Le 4, il avait reçu de Totleben une demande de renfort en hommes, canons et projectiles. Il avait envoyé tout cela dans la nuit même, avec 2 régiments d'infanterie. Le 5, dans la soirée, il arrivait à Köpenik, opérant sa jonction avec Totleben et prenait le commandement sur celui-ci : autorité précaire et toujours contesté, étant donné le difficile caractère de Totleben. En même temps, il recevait une dépêche de Fermor ; la division Panine s'avancait à marches forcées pour le rejoindre.

La journée du 6 dut se passer à attendre Panine. Une nouvelle dépêche de Fermor enjoignait de ne rien risquer avant l'arrivée de celui-ci. Si, par hasard, on avait déjà fait une attaque qui eût échoué, il n'y avait qu'à se retrancher dans une forte position. En outre, Fermor annonçait à Tchernychef la prochaine arrivée d'un corps d'Autrichiens et de Saxons.

sous les ordres de Lascy. Le général russe se borna donc, en ce jour, à reconnaître la rive droite de la Sprée ; il prit position à Biesdorf, ne voulant pas se risquer contre le prince de Wurtemberg ayant d'avoir reçu les renforts annoncés.

De son côté, le prince de Wurtemberg mandait à Hülsen de hâter sa marche, par Potsdam, sur Berlin. Il prit position sur les hauteurs de Lichtenberg, couvrant ainsi les portes de Francfort et Alt-Landsbourg. Bientôt, sur l'autre rive, les éclaireurs cosaques signalèrent l'approche des premières troupes de Hülsen : en tête, des boulangers militaires sous l'escorte de deux bataillons et de quelques escadrons, commandés par Cordier ; puis l'avant-garde proprement dite, sous les ordres de Kleist, forte de 5 bataillons et 12 escadrons.

Le 7 octobre, Tchernychef reçut une dépêche de Panine ; celui-ci, après une étape de 30 verstes, était arrivé à Fürstenwalde ; le soir même, il serait sous Berlin. Tchernychef n'en résolut pas moins d'attaquer le prince de Wurtemberg, et en cas de succès d'assailir ensuite les faubourgs de l'est. Il ne réservait à Tottleben qu'une diversion par la rive gauche.

Tottleben, pour reprendre son indépendance, profitait de ce que la Sprée coulait entre lui et son supérieur immédiat, Tchernychef. Le même jour, sans attendre l'imminente arrivée de Lascy, il reprit l'attaque contre les faubourgs de l'ouest. Il distribua de nouveau ses escadrons et ses bataillons en face des portes de Kottbus et de Halle ; mais il trouva que les hauteurs qui dominaient ces portes étaient déjà occupées par le prince de Wurtemberg. Après une canonnade de trois heures, il le contraignit à s'abriter derrière le mur d'enceinte.

A ce moment arrivaient de Potsdam les boulangers de Hülsen sous l'escorte des bataillons et des escadrons Cordier. Tottleben résolut de les assailir. Laissant une partie de ses troupes en observation devant les deux portes, il se lança sur les arrivants avec de la cavalerie et un millier de grenadiers. Dans sa précipitation, il dépassa de beaucoup son infanterie, chargea simplement avec ses cavaliers et fut repoussé. Il se

disposait à reprendre l'attaque quand apparut l'avant-garde Kleist ; en même temps on signalait l'arrivée du corps de Lascy. Tottleben ne voulut pas attendre le renfort autrichien et se hâta de charger Kleist. Il s'enrui vit un combat assez confus, certainement indécis, non loin de Tempelhof. Tottleben perdit d'abord 4 canons ; puis les fit reprendre par les cosaques, puis se trouva hors d'état de soutenir ces derniers. Ce fut l'entrée en ligne des escadrons autrichiens qui décida le sort de la journée et fit rétrograder Kleist, tandis que Cordier et ses boulangers profitaient du désordre pour se réfugier dans Berlin.

Tottleben était furieux de l'arrivée de Lascy ; il n'avait donc réussi à se rendre presque indépendant de Tchernychef que pour retomber sous l'autorité du général autrichien ; car celui-ci, qui commandait à 14,000 hommes, ; prenait naturellement la suprématie sur ce chef de hussards et de cosaques. Ces intrus venaient lui arracher l'honneur de surprendre et réduire Berlin. Mécontent, il reprit ses positions devant les portes de Kottbus et de Halle, fit la sourde oreille aux premières injonctions de Lascy ; c'est ce qui permit au corps entier de Hülsen de faire dans la soirée son entrée dans la ville.

Pendant ce temps, Tchernychef avait agi sur la rive droite de la Sprée. De Biesdorf il avait marché sur les hauteurs de Lichtenberg, sa droite couverte par les hussards Moldavie. Ceux-ci chargèrent les cuirassiers prussiens ; soutenus de la cavalerie Hangrewen, ils les culbutèrent. Alors Tchernychef enleva les hauteurs, les occupa, y dressa une batterie de 6 pièces, canonna l'infanterie de Zedmar. Au troisième coup de canon, des caissons commencèrent à sauter parmi les troupes prussiennes ; menacées par la cavalerie victorieuse, elles n'osèrent attendre les baïonnettes et se retirèrent sur les faubourgs de l'est. Panine arriva dans la soirée avec 5 escadrons de cuirassiers et 6 compagnies de grenadiers. Il annonça que le gros de ses troupes ne pourrait rejoindre que dans la matinée du 9.

Le 8 octobre au matin, à la suite des opérations de la jour-

Russes. — 40.

née précédente, Tchernychef occupait sur la rive droite les positions de Weissensee, Lichtenberg, Friedrichsfelde, avec les hussards Moldavie et les cosaques Krasnochtchokof dans les bois et marais qui avoisinent la Sprée. Sur la rive gauche, Totleben restait en face des portes de Kottbus et de Halle. Les 14,000 Autrichiens campaient autour de Lichtenfelde.

Tchernychef s'était proposé d'attaquer ce jour-là le prince de Wurtemberg et les faubourgs de l'est. Mais l'arrivée du corps de Kleist avait porté les forces prussiennes à 14,000 hommes, dont 16 bataillons et 20 escadrons sur la rive droite, aux ordres du prince, 10 bataillons et 21 escadrons sur la rive gauche, avec Hülsen. Les alliés leur opposaient 15,500 Russes sur la rive droite, 4,400 Russes et 14,000 Autrichiens et Saxons sur la rive gauche. Les Prussiens, maîtres de Berlin, pouvaient porter toutes leurs forces tantôt sur une rive tantôt sur l'autre ; au contraire les alliés, étant séparés en deux armées par le cours de la Sprée, se trouvaient sur chaque rive seulement égaux aux forces réunies de l'ennemi. Ils étaient plus affaiblis encore par la jalousie entre Russes et Autrichiens, par les rivalités de commandement entre Lascy et Totleben, Totleben et Tchernychef.

Celui-ci se montrait profondément découragé. Il réunit un conseil de guerre, auquel assistèrent seulement Panine, le baron d'Elm, quartier-maître de l'armée, et le marquis de Montalembert, attaché militaire de France, qui avait accompagné la colonne Tchernychef dans la marche sur Berlin. Nous empruntons à cet officier le compte rendu de ce qui se passa dans le conseil de guerre. Tchernychef, inquiet du renfort qu'avaient reçu les Prussiens, de la possibilité de se voir attaquer le lendemain par toutes leurs forces, de la difficulté de communiquer avec les Russes et les Autrichiens de la rive gauche, « se proposait de se retirer le soir même à Köpenik, pour avoir le temps de se concerter avec le comte de Lascy ; d'ailleurs il irait au devant de son pain, dont il n'avait plus que pour un jour ; et il finit par me demander mon avis ». Voici l'avis que lui donna le marquis :

Je lui dis que rester plus longtemps dans sa position devant Berlin me paraissait avoir, en effet, beaucoup d'inconvénients depuis l'arrivée des généraux de Hülsen et de Kleist ; mais que de se retirer à Köpenik me paraissait en avoir de bien plus grands, outre la honte d'une telle manœuvre, puisque ce serait exposer M. le comte de Lascy à voir venir se réunir sur lui toutes les forces de nos ennemis, qui l'obligeraient infailliblement à se retirer pour éviter un combat trop inégal, et qu'on courrait alors de grands risques de manquer cette opération ; que je croyais enfin qu'il ne fallait point hésiter d'attaquer à la pointe du jour, en prévenant par un courrier M. le comte de Lascy de cette résolution... L'avis des deux assistants fut plutôt pour la retraite que pour le combat, sans cependant rien décider : ce qui m'obligea de revenir à la charge à plusieurs reparties. Enfin j'eus le bonheur de persuader ; et M. le comte de Tchernychef, s'étant décidé à l'attaque, sur-le-champ il écrivit sa résolution au comte de Lascy¹...

Tchernychef disposa tout pour l'assaut du lendemain. D'avance il distribua ses troupes de la rive droite en quatre colonnes : la 1^{re} sous Palmenbach, la 2^e sous Lebel, la 3^e sous le prince Dolgoroukof, la 4^e sous Nummers. En tête de chacune de ces colonnes, organisées comme celles que le feld-maréchal Munich avait lancé autrefois à l'assaut des ouvrages de Dantzic, devaient marcher les compagnies de grenadiers. D'abord on enlèverait les hauteurs voisines du mur d'enceinte, puis on se jetterait sur les faubourgs de l'est. La cavalerie couvrirait les colonnes contre une attaque des escadrons prussiens. L'artillerie de campagne entretiendrait un feu nourri sur toutes les positions ennemies ; les pièces régimentaires suivraient les régiments. Le gros bagage et les non combattants s'abriteraient dans les bois de Frederichsfedel, es chariots et fourgons tout attelés, pour le cas où l'on ordonnerait la retraite. Le signal de l'attaque serait donné à 7 heures du matin et annoncé par trois coups de canon à boulets rouges. Il fut recommandé à tous les chefs de corps de « conduire cette attaque avec toute la perfection possible, et d'y appor-

1. MONTALEMBERT, *Correspondance*, 2 vol, in-18, Londres, 1777.

ter, chacun en ce qui le concernait, le plus grand effort à bien penser et à bien agir... de mériter ainsi la faveur auguste de l'Impératrice... de maintenir cet honneur et cette gloire que les armes de la souveraine russe ont conquis par de si longues campagnes ». Le moral des chefs et des soldats était excellent, exalté au plus haut degré : « On ne saurait décrire, a dit Tchernychef dans son rapport, avec quelle impatience et quelle ardeur les troupes attendaient cette attaque ; l'espérance brillait sur le visage de chacun. « Les soldats s'approchaient des sacrements avec un religieux enthousiasme et tiraient des sacs la chemise blanche de l'assaut, afin de pouvoir « regarder la mort en face, à la russe ».

Un autre revirement d'opinion, mais en sens tout contraire s'était opéré dans le conseil des généraux prussiens. Dans la journée du 8, le prince de Wurtemberg était résolu à engager le combat contre Tchernychef. Mais dans la nuit ses collègues et lui se laissèrent intimider par la supériorité numérique de l'ennemi, l'impossibilité de recevoir de nouveaux renforts, la perspective de livrer la capitale aux horreurs d'une prise d'assaut. Il fut décidé que les troupes amenées par Kleist, Hülsen et le prince de Wurtemberg se retireraient, à la faveur de la nuit, sur Spandau et Charlottenburg. On remettait à Rochow le soin de négocier une capitulation militaire, mais seulement pour sa faible garnison ; à la municipalité incomberait le souci de stipuler pour les personnes et les biens de la population civile.

De son côté Tottleben, qui, toujours posté devant les portes de Halle et Kottbus, s'interposait comme un écran entre la ville et l'armée autrichienne, n'avait pas renoncé à prendre une revanche sur Lascy : le général de Marie-Thérèse était venu lui ravir l'honneur d'enlever la place à lui tout seul ; Tottleben profiterait de sa position avancée pour négocier une capitulation à l'insu de Lascy, à l'insu même de Tchernychef. Nul doute qu'il n'eût déjà des intelligences dans la place, ne fût-ce qu'avec son ami le riche marchand Gotzkowski. A la vérité, la présence de Hülsen et du prince

de Wurtemberg semblait lui ôter toute espérance de réussir. Il ignorait encore la décision qu'avait prise le conseil de guerre prussien. Comment eût-il pu imaginer que Hülsen et le prince fussent accourus de si loin, l'un de la Saxe, l'autre de la Poméranie, uniquement pour déclarer qu'on ne pouvait défendre Berlin ?

Dans cette même nuit du 8 au 9 octobre, il adressa une nouvelle sommation à Rochow. C'était prématuré; car Rochow était obligé de tenir bon jusqu'à ce que les troupes de secours eussent effectué leur retraite. Aussi un trompette, vers 1 heure du matin, lui apportait-il un nouveau refus de ce commandant. Tottleben, qui ne comprenait rien à ce refus, prescrivit alors de tirer quelques coups de canon sur la ville. A 3 heures, le major Weger et le chef d'escadron Wagenheim se présentèrent à la porte de Kottbus, apportant les propositions de Rochow : c'est qu'à ce moment les troupes de secours avaient déjà effectué leur sortie de la ville. On peut se demander comment Tottleben, qui était chargé du service d'éclaireurs, avait pu ne rien voir et ne rien entendre de tous ces mouvements.

En même temps les bourgeois, prévenus par Rochow, s'étaient réunis dans le Rathhaus. Le conseil de guerre avait laissé le choix au conseil municipal de capituler entre les mains des Autrichiens ou entre les mains des Russes. C'est Gotzkowski, le marchand, qui contribua le plus à incliner les esprits en faveur de ceux-ci, se targuant de ses bonnes relations avec Tottleben. Celui-ci avait longtemps séjourné dans la ville et y comptait des amis. De plus, Berlin avait servi d'asile à nombre de blessés ou de prisonniers russes, généraux, officiers ou soldats. Ils avaient été humainement traités par les habitants, reçus dans la maison de Gotzkowski et de quelques notables. On pouvait compter qu'ils serviraient de sauvegarde auprès de leurs compatriotes.

A 4 heures du matin, la capitulation militaire était signée avec Rochow : il se rendait prisonnier de guerre avec toute sa garnison et le matériel : les prisonniers autrichiens, saxons, suédois, français, russes, recouvraient leur liberté.

Les Prussiens qui mirent ainsi bas les armes furent, pour la plupart, laissés en liberté sous caution ou sur parole : sur les 1,200 hommes de la garnison, on n'en dirigea que 700 sur la Russie.

A 5 heures, ce fut le tour de la capitulation civile. Tottleben épouvanta d'abord les bourgeois par ses exigences d'argent ; il demandait 4 millions de thalers : « 40 tonnes d'or », nous dit Gotzkowski. Il se réduisit à n'exiger que 2 millions, puis 1,500,000 thalers, dont 500,000 comptant et 1 million en *wechsel*, garantis par des otages. En échange de cette concession, les bourgeois verseraient 200,000 thalers de *douceur-geld*, c'est-à-dire de gratification pour les soldats du corps expéditionnaire. Le Magistrat s'exécuta, persuadé par Gotzkowski : celui-ci promit d'user de son influence auprès des généraux et du gouvernement russes, pour obtenir une nouvelle réduction sur la contribution de guerre en faisant valoir l'extrême pauvreté des citoyens de Berlin. Tottleben garantissait d'ailleurs aux habitants la sécurité des propriétés particulières et des personnes, le maintien de leurs privilèges, la liberté du commerce et de la poste, l'exemption du logement militaire, promettant que les irréguliers, tant redoutés des gens paisibles, ne seraient pas cantonnés même dans les faubourgs.

C'est par le général Bachmann que Tottleben, dans le plus grand secret, avait mené à bien toute cette négociation. Ce fut le triomphe de son habileté et de son esprit d'intrigue. Aucun éveil n'avait encore été donné au camp de Tchernychev pas plus qu'au camp de Lascy quand, à 5 heures du matin, le général Bachmann fit occuper par ses grenadiers les portes de Kottbus, de Halle, de Potsdam et de Brandebourg.

Les Autrichiens de la rive gauche s'avisèrent les premiers qu'il y avait du nouveau. Quand ils aperçurent les sentinelles russes aux portes des faubourgs de l'ouest, ils y coururent furieux. A la porte de Halle ils réussirent à forcer le poste russe. Puis Lascy envoya porter plainte à Tchernychev, exigeant qu'on lui remît en outre les portes de Potsdam et de

Magdebourg, que l'Autriche eût part dans la contribution de guerre et ses soldats dans le *douceur-geld*. Son irritation alla plus loin encore, comme nous le verrons. Il affecta de tenir la capitulation comme non avenue, fit entrer des troupes dans la ville et loger ses soldats chez l'habitant.

Tchernychef reçut presque en même temps le messager que lui envoyait Tottleben, et qui avait traversé Berlin, et la réclamation de Lascy. Ses troupes étaient déjà sous les armes, formées en colonnes d'assaut, attendant les trois coups de canon, signal de l'assaut. Dès 5 heures, les chefs de corps avaient envoyé leurs aides de camp prendre chez lui les derniers ordres. L'armée haletait d'impatience; il allait être 7 heures, le moment fixé pour l'attaque. Tout à coup la nouvelle se répand sur le front des troupes étonnées et déçues : Berlin avait capitulé!

Un des premiers soins de Tchernychef fut précisément celui que Tottleben avait un peu négligé : la poursuite de l'armée prussienne. Il chargea le général Panine, avec les hussards Moldavie et les cosaques Krasnochtchokof, de se lancer sur la route de Spandau. Le gros des Prussiens était déjà loin : Panine ne trouva que les chariots et l'arrière-garde commandée par Kleist.

Il y avait là 10 escadrons de cuirassiers prussiens, 1 régiment d'infanterie, le bataillon franc de Busch, quelques compagnies de chasseurs : en tout 3,000 hommes. Les cosaques et les hussards chargèrent bravement les cuirassiers, les culbutèrent, mais durent s'arrêter devant l'infanterie embusquée dans un défilé de la route. Survinrent à leur tour les hussards Serbie, enfin dépêchés par Tottleben, puis des cuirassiers, des grenadiers à cheval. L'ennemi fut alors chassé de toutes ses positions. Le bataillon Busch fut cerné et mit bas les armes. On poursuivit les vaincus jusque sous le canon de Spandau. On avait eu 45 tués et 21 blessés : les Prussiens perdirent 2,000 hommes tués ou blessés, plus 1,000 prisonniers dont une quinzaine d'officiers, 2 canons, 30 chariots et quantité de chevaux. Toute l'arrière-garde Kleist était détruite. Si Tottleben avait averti plus tôt son

supérieur, tout le corps de Hülsen aurait éprouvé le même sort.

Le vrai trophée de la campagne c'était Berlin aux mains des alliés, Berlin, la capitale des margraves de Brandebourg et des trois premiers rois de Prusse. Cependant la joie, dans l'armée coalisée, fut très mélangée d'autres sentiments. La conduite de Tottleben semblait par trop équivoque. Les Autrichiens étaient irrités de son succès comme d'une tromperie; les Saxons s'indignaient d'une capitulation si avantageuse pour Berlin, se plaignant de ne pouvoir user de représailles pour les excès commis chez eux par Frédéric; même les généraux et officiers russes trouvaient que Tottleben avait été bien doux pour la métropole prussienne. Cette conquête d'une capitale ne fit pas l'effet d'une victoire; on ne chanta pas de *Te Deum*; il n'y eut pas d'entrée solennelle. Tchernychef se contenta d'aller reconnaître les postes de l'est, ayant à ses côtés le comte de Lascy; il ne pénétra pas dans la ville. Il affecta de laisser Tottleben disposer de sa conquête comme il l'entendait. Lascy se plaignait que celui-ci fût le maître dans Berlin et que les Autrichiens n'y fussent qu'en qualité de spectateurs et comme ses esclaves. Tottleben avait ainsi réparti les 200,000 thalers de *douceur-geld*: 75,000 au corps expéditionnaire, 25,000 à celui de Panine, 50,000 à celui de Tchernychef, autant à celui de Lascy. Les Autrichiens et Saxons n'étaient point contents; des conflits éclataient, par la ville, entre eux et les soldats de Tottleben. Ces discordes amenèrent un relâchement dans la discipline: des soldats de toute arme et de toute nation entrèrent dans Berlin au mépris de la capitulation et des consignes. Voici ce que nous raconte Bolotof¹:

Les soldats, mécontents des vivres et des boissons, extorquèrent aux habitants de l'argent, des vêtements, prenaient tout ce qu'ils pouvaient emporter ou traîner. Berlin se remplit alors de cosaques, de Croates et de hussards qui, en plein jour, pénétraient de force

1. T. II, p. 15.

dans les maisons, volaient, pillaient, battaient et blessaient. Les gens qui s'attardaient dans les rues étaient sûrs d'être dépouillés des pieds à la tête. 282 maisons furent pillées et dévalisées. Les Autrichiens, comme disent les Berlinoises eux-mêmes, dépassaient de beaucoup en excès nos soldats. Ils ne voulaient entendre parler ni de conditions, ni de capitulation ; ils s'abandonnaient à leur haine nationale et à leur amour du pillage. Aussi Tottleben fut-il obligé de faire entrer en ville un plus grand nombre de soldats russes et, plusieurs fois même, de faire tirer sur les pillards. Ceux-ci se précipitèrent comme des enragés dans les écuries royales qui, aux termes de la capitulation, devaient être gardées par les soldats russes. Ils en enlevaient les chevaux, les carrosses du roi, qui étaient dépouillés et brisés en morceaux. Même les hôpitaux, les hospices, les églises, ne furent pas épargnés, mais furent partout pillés et dévastés. La fièvre du pillage devint si vive que les Saxons eux-mêmes, les meilleurs et les plus disciplinés entre tous les Allemands, devinrent à ce moment des barbares et cessèrent d'être semblables à eux-mêmes.

C'est à eux qu'il revint de prendre leurs quartiers à Charlottenburg, une ville à un mille de Berlin et célèbre par son château royal de plaisance. Avec cruauté et férocité, ils se jetèrent sur ce château et brisèrent tout ce qui frappa leurs regards. Les meubles les plus rares furent déchirés, mis en pièces ; les glaces et les porcelaines brisées ; les précieux tapis déchiquetés ; les tableaux lacérés à coups de sabre ; les parquets, panneaux et portes, fendus à coup de hache ; une infinité d'objets enlevés, volés. Ce qui causa le plus de chagrin au roi de Prusse, ce fut la destruction du magnifique cabinet de raretés qu'il avait formé là, et qui ne se composait que d'antiquités, rassemblées à grand'peine et à grands frais. Les maraudeurs ne l'épargnèrent pas : ils brisèrent, mutilèrent, mirent en pièces les statues.

Les habitants de Charlottenburg avaient espéré se racheter en payant une contribution de 15,000 thalers ; mais en cela ils se trompèrent. Toutes les maisons furent vidées ; tout ce que les pillards ne pouvaient emporter avec eux, fut brisé, gâté, détruit ; des hommes furent battus et blessés à coups de sabre, des femmes et des jeunes filles outragées ; quelques-uns des battus et blessés le furent si cruellement qu'ils expirèrent aux yeux de leurs bourreaux.

Le même fléau et la même infortune frappèrent beaucoup d'autres localités dans les environs de Berlin, mais plutôt par le fait des Impériaux que par celui de nos Russes ; car ceux-ci observèrent effectivement, là comme dans la ville, une exacte discipline.

Berlin souffrit moins que les environs. Tottleben réussit à

Russes. — 41.

y établir un peu d'ordre en renforçant les postes russes. Seuls les établissements de la couronne furent mis au pillage, mais non pas détruits de fond en comble, comme l'avaient prescrit les instructions de Soltykof et Fermor. Dans l'Arsenal, Russes et Autrichiens étaient aux prises : ceux-ci voulaient tout prendre. Tottleben ne leur accorda que 12 canons prussiens, outre la restitution des pièces autrichiennes et saxonnes qui figuraient là comme trophées. On trouva en tout 143 canons et 18,000 fusils. Lascy voulait faire sauter l'Arsenal ; Tottleben s'y opposa, pour prévenir les désastres qui en résulteraient pour la ville ; il avait déjà eu soin de noyer les poudres et de ruiner les moulins qui servaient à leur fabrication. Les manufactures royales de draps militaires furent vidées et les draps vendus à vil prix. On détruisit la Monnaie et la fonderie de canons. Dans les caisses royales on trouva 60,000 à 100,000 thalers. « On vit des infâmes montrer à l'ennemi des dépôts pour l'armée¹ ; on vit aussi, et en plus grand nombre, des citoyens zélés faire tout pour sauver ce qui appartenait au roi. »

Il était visible que Tottleben protégeait les Berlinoises. Il subissait l'influence de Gotzkowski. Quand Bachmann, le matin de la capitulation, à 5 heures, était entré dans la ville, il avait rencontré, à la porte de Kottbus, la députation du Magistrat. Un curieux dialogue, que nous a conservé le *marchand patriote*, s'établit alors entre eux.

Se tournant vers les bourgeois, Bachmann leur demande qui ils étaient. Sur leur réponse qu'ils étaient les délégués de la ville et du corps des marchands, il leur demanda si Gotzkowski n'était pas là. Je lui dis : « C'est moi ; que désirez-vous ? » Alors il reprit : « Je suis chargé, gracieux monsieur, de vous saluer de la part de l'ancien brigadier Siewers, aujourd'hui général ; il m'a recommandé et prié de vous faire toutes les honnêtetés possibles ; je m'appelle Bachmann et je suis nommé, pour la durée de notre séjour, commandant de la ville ; si je puis vous être utile en quelque chose ; disposez de moi. »

1. CATT, p. 441.

Dès que Gotzkowski put reprendre ailleurs cet entretien, il demanda que Brink, l'aide de camp de Totleben, fût logé dans sa maison. Ceci lui donna toute facilité d'obtenir des audiences de Totleben. Il ne s'employa d'ailleurs qu'à empêcher les excès, faire maintenir la discipline, protéger les personnes et les propriétés. Il fit punir un officier russe qui avait volé 100 thalers : le coupable resta lié pendant quarante-huit heures à la bouche d'un canon. Gotzkowski sauva les fusils de chasse que les Russes voulaient se faire livrer avec les armes de guerre : on n'en livra que quelques centaines, et les plus mauvais. Il empêcha deux journalistes imprudents d'être passés par les verges ; leurs écrits furent simplement brûlés par la main du bourreau. Il détourna Totleben d'imposer une contribution à part sur les juifs. Il réussit même à préserver de la destruction le dépôt et les manufactures d'or et d'argent, assurant que leur produit n'était pas versé dans les caisses royales, mais uniquement consacré à l'entretien de l'orphelinat de Potsdam. Pour la garantie du million en *wechsel*, au lieu des deux conseillers et des notables négociants que Totleben avait ordre d'enlever comme otages, Gotzkowski obtint qu'il se contentât de commis, de caissiers et de deux pauvres diables de juifs, Itzig et Éphraïm. Le marchand patriote était nuit et jour dans la rue, nous dit Bolotof, ou dans l'antichambre de Totleben : il eut assez d'influence sur lui pour lui faire violer la plupart de ses instructions. Totleben a-t-il reçu pour ses condescendances quelque forte somme du roi de Prusse ? On ne le sait. Ou bien de Gotzkowski lui-même ? Celui-ci n'a garde de l'avouer.

Il se borne à déclarer dans ses mémoires que ce chef s'est conduit plutôt en ami qu'en ennemi. Quand il y consigne le départ de l'armée russe, il dit sa joie de voir sa maison enfin délivrée : « Pendant tout le séjour de l'ennemi dans la ville, j'ai dû nourrir et abreuver tous ceux qui se présentaient ; ce que cela m'a coûté, sans parler des nombreux cadeaux que je

fus obligé de distribuer pour obtenir ce que je demandais, tout cela est passé dans mes livres aux profits et pertes. On peut tenir pour certain qu'en pareil cas on n'obtient rien avec rien. »

Au reste, Gotzkowski n'a pas conservé trop mauvais souvenir des Russes : il constate seulement qu'ils étaient horriblement pouilleux, ce qui se conçoit après une si longue campagne. Les officiers chargés de vérifier la rançon « avaient plus affaire à se gratter qu'à compter l'argent ».

Un homme qui contribua aussi beaucoup à diminuer les rigueurs de l'occupation, ce fut Verelst, l'envoyé de Hollande. Il fit honte aux autorités russes et autrichiennes des désordres du premier jour et arrêta le pillage : plus tard, Frédéric II le remercia et lui donna le titre de comte.

Revenons à Fermor et à la grande armée russe.

Le 28 septembre, il avait passé l'Oder se dirigeant par Wartenberg, Grüneberg, etc., sur Berlin. C'est en route qu'il avait envoyé la cavalerie Haugreven renforcer le corps de Tchernychef. Le 29, Roumiantsof avait quitté Korolath et marché sur Züllichau. Arrivé à Guben, Fermor avait détaché sur Berlin, comme nous l'avons vu, la division Panine avec les dragons d'Éropkine. Le 8 octobre, il avait opéré à Francfort sa jonction avec Roumiantsof. Le 10, il y remit le commandement à Soltykof.

C'est alors que celui-ci, inquiet de voir le corps expéditionnaire de Berlin si aventuré, troublé par la nouvelle de la marche de Frédéric II sur la Sprée avec 70,000 hommes, Fermor, craignant de voir l'armée russe coupée en deux et détruite en détail, enjoignit à Tchernychef et à ses lieutenants de faire retraite sur Francfort. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, le corps de Panine sortit de Berlin ; le lendemain ce furent Tchernychef et Lascy ; le soir du 12, ce fut Totleben, qui couvrit la retraite. Bachmann sortit le dernier. Voici ce que raconte, à ce propos, Bolotof :

Au départ de nos soldats avec le brigadier Bachmann, qui avait

été quelque temps commandant de Berlin, les habitants lui firent offrir par le Magistrat un présent de 10,000 thalers en reconnaissance de cette belle et magnanime conduite ; mais lui fit une chose non moins généreuse ; il n'accepta pas le présent et dit qu'il était SUFFISAMMENT RÉCOMPENSÉ PAR L'HONNEUR D'AVOIR ÉTÉ QUELQUES JOURS COMMANDANT DE BERLIN.

Pendant toute la durée de l'évacuation, Soltykof fut dans les transes : il n'avait pas alors plus de 20,000 hommes à Francfort. Enfin du 13 au 14, toute l'armée s'y trouva réunie, avec les trophées de Berlin.

La prise de la capitale prussienne avait fait grand bruit en Europe. Les cours alliées et les ambassadeurs ne manquèrent pas de présenter leurs félicitations, peu sincères, à la tsarine.

Les Autrichiens faisaient entendre à la tsarine qu'ils espéraient, pour l'honneur de ses armes, que les Russes se maintiendraient à Berlin : ils auraient là, en Brandebourg, de magnifiques quartiers d'hiver. Les compliments duraient encore que la ville était déjà évacuée.

Les Russes gardèrent cependant quelque orgueil de cette hardie campagne. Un des tableaux du Palais d'Hiver, parmi les autres batailles de la guerre de Sept ans, représente l'entrée des Russes à Berlin ; et l'on peut voir à Notre-Dame de Kazan les clefs de la capitale. Le marquis de L'Hôpital, dans une dépêche du 5 novembre, constate que le coup de main sur Berlin donne à cette cour un ton d'audace, pour ne pas dire d'insolence. « Les chances de faire la paix lui paraissaient, par cela même, s'éloigner. Vorontsof y eût incliné volontiers, mais le jeune favori Chouvalof et la Conférence entraînaient la tsarine dans l'autre sens. »

Frédéric II avait subi là de grosses pertes : son grand dépôt central, cet arsenal, cette fonderie, ces magasins qui lui avaient coûté tant de peine et d'argent. Il fut d'autant plus humilié et irrité qu'il n'avait pas cru d'abord que les alliés pussent entrer dans sa capitale. Ce n'est pas sans raison, nous dit Catt, « qu'on gémit de son incrédulité. »

Le même témoin, Catt, nous donne l'impression qu'on

ressentit de ce malheur dans l'entourage du roi. « Berlin n'offrait que tristes vestiges de ce qu'il avait été autrefois. » On y faisait l'éloge de Tottleben : « Les généraux Tchernychev et Lascy furent heureusement bridés par le chef des cosaques » ; — l'éloge de l'envoyé de Hollande ; le roi disait de lui, les larmes aux yeux : « La famille royale, moi et les Prussiens, devons des autels à ce digne ministre » ; — l'éloge enfin de Gotzkowski, le marchand, « qui, au péril même de sa vie ou d'être emmené captif, fit tout ce qui était humainement possible pour empêcher les horreurs ». On rendait justice aux Russes : « Ils sauvèrent la ville des horreurs dont la menaçaient les Autrichiens ; ils tinrent un ordre admirable. » Sa colère se portait sur les Autrichiens qui « commettaient, aux environs de la ville, des indignités inouïes », jusqu'à souiller d'ordures les chambres de la reine et du roi à Charlottenburg. Ils avaient été jusqu'à mutiler des statues : « les Goths, ces barbares, commirent les mêmes excès à Rome ». On en voulait encore plus aux Saxons, et l'on justifiait d'avance, par leurs violences à Berlin, celles qu'on se proposait de commettre encore en Saxe et en Pologne.

La cour de Russie était orgueilleuse du succès de Berlin. Quand elle entreprend de se justifier, auprès de l'envoyé britannique, des accusations de barbarie dont Frédéric II poursuivait l'armée russe, il y a une certaine ironie dans la « note à lire à M. de Keith, envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique », une affectation à rappeler les méfaits de l'accusateur, à les mettre en opposition avec les procédés si modérés et si humains de la cour de Pétersbourg, le tout joint au plaisir de triompher à la fois et du roi de Prusse et de son alliée, l'Angleterre :

... La Saxe a été privée d'un grand nombre de ses habitants, enrôlés par force comme recrues ou emmenés pour d'autres fins dans les États de Brandebourg. En échange, on n'a pas enlevé un seul homme de la Prusse et l'on fournit même, des caisses de Sa Majesté Impériale, aux habitants de ce royaume de l'argent pour remplacer les bestiaux qui ont péri par la mortalité afin de pouvoir continuer sans interruption le labourage.

suite ¹.

Frédéric II allait prendre sa revanche sur les Autrichiens à la sanglante bataille de Torgau, le 3 novembre de la même année.

L'autre expédition tentée par les Russes, celle de Kolberg, avait eu des résultats moins brillants. Olitz, parti de Korolath le 12 août, avec 6 régiments d'infanterie, les dragons Arkhangel, les hussards Géorgie, 1,000 Dontsy, 12 canons, en total 12,000 hommes, avait dû s'arrêter à Driessen pour y attendre de nouveaux ordres. Pendant ce temps, l'amiral Mikouchof amenait, en rade de Kolberg, 5,000 hommes sur une flottille de transports, qu'escortaient 17 bâtiments de guerre. La place était défendue par le colonel Heiden : à ces 17,000 Russes il n'avait à opposer que 2 bataillons de *landmil.tz* et 800 hommes du régiment de garnison Puttkammer. L'amiral, qui avait commencé, le 27 août, à bombarder la place et à débarquer les troupes et le matériel, avait été interrompu pendant neuf jours par une violente tempête. Le 6 septembre, le bombardement avait recommencé ; la tranchée avait été ouverte. Tout à coup le général Werner, parti de Glogau le 8 août avec 3 bataillons, qui en avait rallié 2 autres à Stettin avec 8 escadrons, parut le 18 août sous les murs de Kolberg. Il manœuvrait avec tant d'audace et d'habileté qu'il réussit à s'y jeter. Les Russes, découragés, levèrent le siège et se rembarquèrent, abandonnant 22 canons. La Conférence montra tant d'irritation de cet échec qu'elle fit traduire les commandants russes devant une cour martiale. Ils furent acquittés le 21 novembre.

Après la concentration de l'armée russe à Francfort, du 13 au 14 octobre, Soltykof l'avait fait repasser sur la rive droite de l'Oder. Il s'attendait à être attaqué par Frédéric II, furieux de la dévastation de sa capitale ; mais nous avons vu

1. Document inédit des Archives des affaires étrangères de France ; pièce jointe à une dépêche de L'Hôpital (Correspondance Russie, t. LXV, 11 décembre 1760).

La France, de plus en plus, dégoûtée de cette guerre
Victoire de Castles à Clostercamp (60d.
près de Pondichéry
capitulation de Montréal

18 Dec. 1760. — Déclaration de L. XV aux
cours alliés
le but de la guerre atteint
la persistance prémunie effaiblir
la compensation à Autriche, Suède, Saxe?
~~ne veut~~ ne veut pas que la campagne
produise aucune
situation différente
en simples opérations
obligé de diminuer les secours militaires

Choiseul, ministre depuis Dec. 1760, veut
commencer ses démarches pour cesser la guerre
méricaine

et même tentative de négociation
~~En effet la campagne de 1761 par suite~~
en 1761 (25 ans) conférence des Choiseul
(les cinq cours: France, Autriche, Russie,
Suède, Saxe-Pologne,

Déclaration à l'adresse de 2 cours ennemis
(26 ans)

offre de donner une ville
~~l'offre~~
suivait une suspension d'armes partout
Pitt: pas dans les colonies avant la
paix

alors reprise de la guerre

Pacte de famille, 15 août 1761

La campagne de 1761 est perdue

Trés. II a 190 000 h. contre 385 000

Il n'y eut pas lieu à une bataille

mais que la prise de Sébastopol

de François battus à Wiliamsbourg
 1759

Incapacité de Bontouline.

Nous connaissons déjà le généralissime Boutourline. L'éloge que fait de lui à l'impératrice la Conférence, à l'issue de la campagne de 1760¹, est très caractéristique ; la note est signée de tous les membres de la Conférence :

142

Il faut rendre à ses bons services cette justice que toutes les dispositions qu'il a prises jusqu'à présent sont fondées sur le zèle le plus noble aussi bien que sur la sagesse la plus prudente. Son labeur et sa sollicitude s'étendent à toutes les parties du service sans exception. Habituellement l'armée, dans sa marche de retour vers ses quartiers d'hiver, achevait de s'épuiser et de perdre ses chevaux ; tout au contraire, grâce aux efforts du feld-maréchal, l'armée s'est reconstituée dans cette marche : elle a pu échanger les mauvais chevaux pour de bons. En un mot, si le zèle des généraux qui lui sont subordonnés correspond à son zèle, il est permis d'espérer de bons résultats et de la gloire pour la prochaine campagne.

De ce certificat il apparaîtrait que Boutourline fut bon administrateur, qu'il sut ménager les hommes et les chevaux. On n'y dit rien de son talent stratégique ou de son génie militaire. Sur ce point, nous verrons que l'histoire a le droit d'être muette comme la Conférence.

Au dire de Bolotof, le généralissime aurait été affecté d'un grave défaut. Peut-être cet officier, qui, sans doute, est ici l'écho des médisances qui couraient l'armée, se laisse-t-il aller ici à quelque exagération ; quoique, pour le fond, son témoignage concorde avec celui de Frédéric II. Il assure que dans les moments les plus critiques, Boutourline se livrait à des orgies fréquentes et presque ininterrompues.

Il nous parvenait des récits, tantôt comiques, et tantôt humiliants

1. *Archives Vorontsof*, t. IV, p. 517.

au plus haut point. Dans ces orgies, le général faisait des sottises sans nombre ; il passait des nuits entières en compagnie de grenadiers, les obligeait à boire, à chanter des chansons, à crier ; ceux qui lui plaisaient le plus il les nommait officiers et même majors ; puis, quand il avait dormi, il les faisait venir et les priait de renoncer à ces grades et de rester tels qu'ils étaient auparavant...

Cependant, dans sa dépêche du 26 janvier 1761, le marquis de L'Hôpital rendait à l'armée russe, réorganisée par Boutourline, le témoignage le plus favorable : « Elle est en très bon état. Il passe continuellement des recrues. Il ne manque que 1,000 chevaux au plus à la cavalerie¹. »

Tridax II dans le camp de Buzelwitz,
par Schweinitz

Autocritique

son récit:

comme le président de ses manœuvres.

Laudon avait d'abord décidé qu'on donnerait l'assaut le 27 août. Puis, le 29, Boutourline réunit un conseil de guerre où assistait Laudon et où il se montra fort pressant : il disait qu'on pouvait, en ces lieux mêmes, finir la guerre d'un seul coup ; les généraux russes paraissaient ébranlés. Seulement, comme l'écrivait, le 30 août, le chevalier Mesnager, attaché militaire de France, « quand M. de Laudon paraît, chacun le fête et est de son avis, avant même qu'il ait proposé ; mais il se tient tous les jours des conseils particuliers qui révoquent le soir ce qui s'est fait le matin ». Le récit de Frédéric II semble confirmer ce témoignage : d'après lui, les deux généralissimes seraient tombés d'accord que l'attaque aurait lieu le 1^{er} septembre : « M. de Boutourline, qui faisait à table de longues séances où le vin n'était pas épargné, avait consenti, dans un moment de gaîté et le verre à la main, à ce que M. de Laudon lui avait proposé. Les dispositions des trois attaques avaient été mises par écrit ; on les avait envoyées aux principaux officiers de l'armée qui avaient des commandements, et M. Laudon s'en était retourné chez lui satisfait des Russes. M. de Boutourline dormit là-dessus, et ayant consulté sa prudence à son réveil, il contremanda les ordres qui avaient été donnés, parce qu'il craignit, avec quelque raison, que les Autrichiens ne sacrifiassent son armée, et que si l'entreprise ne réussissait point, les Russes n'en remportassent que le blâme et la honte. »

Les témoignages que M. Masslovski produit aujourd'hui dans le débat donneraient à l'affaire une autre tournure. D'après lui et le *Journal des opérations* (procès-verbal du 4 septembre), ce seraient les Russes qui auraient été résolus à attaquer ; Laudon, au contraire, serait arrivé le 2 septembre au quartier général de Boutourline et aurait fait des objections. Il aurait dit que « sans doute il avait été convenu d'un commun accord qu'on attaquerait l'ennemi et qu'on bombarderait Küstrin... mais qu'il y trouvait beaucoup de difficultés

de plus hasardeuses.

1. Cité par SCHEFER.

Les Russes laissent, avec Tchoungouf, 18 000 h. en
 Sibirie
 la suite en retraite, dit la fin de 1702
 surprise de Schouidintz (30 Jan) par Landou
 les Russes ne perdent que 5 off. et 92 h.

Ce qui échappa, pour la Russie, est de voir
 le ^{siège} de Kolberg: succombe le 16 Dec.
 par capitulation

(les Russes se recouvrent, 20 000 h., battent
 leur camp ennemi)

La capitulation leur: 3000 h. et 20 drapeaux
 140 pièces de siège

En réalité la situation russe par unanimité
 occupent la Prusse-Orientale
 la Pologne

T. II ne peut tenir devant eux

Mais la suite:

les colonies espagnoles, surtout: la Floride

un événement important: 5 janvier 1762, et
 Elisabeth

Jugement sur cette période:

Telle de P. I et C. I. etc

projet de mariage avec L. XV

le traité de 1726

le coup d'Etat de 1741

comme le retour de Louis

son attachement de 1741 à 1768

son rapprochement avec nous: Michel
Valcrand
Dupleix
L'Hopital
Bretel

son désir de l'allier directement avec nous

son goût pour les lettres de France:

Jean Choussat

Voltaire

les arts et lettres français

la presse française: Levesque

c'est une très grande époque

Son Excellence Pierre III

Duc de Volotzine

Reçoit les secrets de la Conférence
~~et s'effraye~~ des victoires

« que n'a-t-il un frère ? »

Instruction à Brest le 31 janvier 1762

Deux hypothèses

1^o l'accès systématique

2^o tout contraire

3^o intermédiaire

Recommandation : faire :

1^o qui est resté attaché à la 1^{re} alliance

2^o ne fera pas de part la guerre

En fait, « le plus ou moins de rigueur de ces opérations est beaucoup moins important »

3 hypothèses.....

Son Excellence Collegien : Brest le 7 août
la séance du 26 janvier

« l'Espagne perdra »

« je vous l'ai fait déclaré, et

il y a deux jours. Je veux la paix.

— ... Honorable, d'accord avec nos

— tout comme il vous plaira, comme

« je veux la paix. Tous croient que, je suis soldat et point bédouin »

Voronzof cherche à l'écarter.

Chavignol : « la France veut pas reculer

à continuer à recevoir les lois de la Russie »

Frédéric II, quoiqu'il eût fait porter par Keith, le ministre britannique, ses félicitations au nouveau tsar, ne pouvait espérer qu'il retrouverait si complètement en celui-ci les anciennes dispositions du grand-duc héritier : « Car sur quel fondement pouvait-on espérer que la négociation de Pétersbourg prendrait une bonne tournure ? Les cours de Versailles et de Vienne avaient garanti le royaume de Prusse¹ à la défunte impératrice ; les Russes en étaient en paisible possession ; un jeune prince parvenu au trône renoncera-t-il de lui-même à une conquête qui lui est garantie par ses alliés ? L'intérêt et la gloire qu'une acquisition répand sur le commencement d'un règne ne le retiendront-ils pas ? Pour qui, pour quoi, pour quel motif y renoncera-t-il ? »

148

La nuit même qui suivit la mort d'Élisabeth, des courriers partirent du Palais d'Hiver pour le quartier général des diverses armées russes, portant l'ordre de ne pas faire un pas de plus en territoire prussien et de s'abstenir de toute hostilité. Puis apparut au camp de Frédéric II, sous Breslau, Goudovitch, le favori et presque le bouffon de Pierre III. Les paroles qu'il y transmit étaient telles que Frédéric II le salua comme « la colombe de l'arche apportant le rameau d'olivier ». Aussitôt le roi de Prusse enjoignit à ses troupes de ménager les terres des princes d'Anhalt, parents de la nouvelle tsarine, remit en liberté les prisonniers russes et expédia sur Pétersbourg Goltz, avec qui Pierre III s'était lié n'étant encore que grand-duc et auquel il avait fait alors plus d'une confiance. Puis il envoya sur ses traces le comte de Scheverin, qui, fait prisonnier à Zorndorf, avait pendant son internement à Pétersbourg gagné les bonnes grâces de l'héritier du trône, et que le tsar manifestait le désir de revoir. De son côté Pierre III remettait en liberté les prisonniers prussiens, exprimait le vœu de pouvoir garder les généraux Werner et Harte.

A la cour de Russie on avait vu rentrer en masse tous les

1. C'est-à-dire la province de Prusse-Orientale.

Frédéric-Guillaume.

Les instructions que Frédéric II avait données à Goltz peuvent se résumer ainsi : si le tsar désirait garder la Prusse-Orientale jusqu'à la paix, y consentir ; s'il entendait la garder définitivement, stipuler quelque dédommagement ; s'il demandait une garantie pour son duché de Holstein, lui en demander une pour la Silésie ; s'il se proposait de faire, comme duc de Holstein, la guerre au roi de Danemark, réserver la neutralité de la Prusse, et tout au plus offrir les bons offices et la médiation de celle-ci.

Jamais négociateur n'eut la tâche plus facile. Pierre III abandonnait tout, même ce qu'on était résigné à ne pas lui demander, ne demandait rien, même de ce qu'on était disposé à lui accorder. Bien mieux que la paix, c'était son alliance qu'il offrait. Il ne s'agissait plus seulement de retirer des territoires prussiens les armées russes, mais de mettre celles-ci à la disposition du roi de Prusse.

Celui-ci a fait de ces générosités un éloge qui ne va pas sans quelque ironie :

Il se trouva que Pierre III avait le cœur excellent, et des senti-

ments plus nobles et plus relevés qu'on ne les trouve d'ordinaire chez les souverains. Se prêtant à tous les désirs du roi, il alla même au delà de ce qu'on pouvait attendre... Il hâta la négociation de la paix, et ne demanda pour tout retour que l'amitié et l'alliance du roi. Un procédé aussi noble, aussi généreux, aussi peu commun, non seulement doit être transmis à la postérité, mais devrait être gravé en lettres d'or dans les cabinets de tous les rois¹.

Goltz avait eu tout d'abord du tsar l'audience la plus curieuse : Pierre III lui montra le portrait de Frédéric II qu'il portait au doigt dans un anneau ; il rappela ce qu'il avait souffert pour le roi lorsqu'on l'avait exclu, lui, grand-duc héritier, de la Conférence ; le roi n'avait qu'à lui faire dire un mot à l'oreille pour qu'il marchât à son secours avec toute son armée. Goltz était plus qu'un favori : il était comme le premier ministre du tsar ; il faisait disgracier ou remettre en crédit qui bon lui semblait. Pierre III s'entourait de portraits de Frédéric, et par respect pour lui, refusait de laisser graver sur les monnaies russes son effigie couronnée de lauriers, disant modestement qu'il n'avait pas le droit de ressembler ainsi à Frédéric II. Sur le fond du traité, il déclara que le roi n'avait qu'à le rédiger lui-même. Celui-ci envoya un projet qui fut adopté sans modification. Comme Vorontsof, chargé de le négocier, avait essayé de faire quelques difficultés, Goltz, par-dessus la tête du négociateur, s'adressa tout droit à l'empereur. Le lendemain il retournait à Vorontsof le traité avec ce billet : « J'ai l'honneur de transmettre ci-après à Votre Excellence le projet du traité de paix que j'ai eu hier matin le bonheur de lire à Sa Majesté Impériale et qui fut approuvé par elle dans toutes ses parties. » C'est le traité du 5 mai 1762 : le tsar renonçait à toutes les conquêtes pour lesquelles le sang russe avait si largement coulé dans tant de combats et dans quatre grandes batailles. Bien plus, le 19 juin, était signé un traité d'alliance : les deux souverains promettaient de s'assister réciproquement d'un corps de 12,000 fantassins et 8,000 cavaliers ; le roi de Prusse garantissait au tsar le

1. FRÉDÉRIC II, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Russes. — 47.

Holstein et l'autorisait à faire valoir ses anciennes prétentions contre le Danemark ; dans la politique à suivre en Courlande et en Pologne, ils devaient marcher en complet accord. Béren-ger, ministre de France par intérim, raconte une scène qui se passa dans un des banquets donnés par le tsar pour la conclusion de la paix. « D'un ton d'ivrogne il dit à Goltz : « Buvez à la santé du roi notre maître. Il m'a fait la grâce « de me confier un régiment à son service : j'espère qu'il ne « me donnera pas mon congé. Vous pouvez l'assurer que, s'il « l'ordonne, j'irai faire la guerre à l'enfer avec tout mon em- « pire. »

Ainsi non seulement Pierre III achetait la paix avec la Prusse au prix de la Prusse-Orientale, mais il subordonnait sa politique à la sienne en Courlande, que l'on regardait déjà comme une province russe ; mais il ne donnait même pas à son peuple la consolation de la paix ; au contraire il assumait le fardeau de deux lourdes guerres, absolument étrangères ou même nuisibles aux intérêts de l'empire : l'une contre le Dane-mark pour ses affaires personnelles de Holstein ; l'autre contre l'Autriche pour assurer à Frédéric II la Silésie.

C'était le corps aux ordres de Roumiantsof, le corps victorieux à Kolberg, qui devait conduire la guerre contre le Dane-mark ; c'était le corps de Tchernychef, jusqu'alors auxiliaire de l'Autriche, qui allait se tourner contre elle en Silésie.

Dès le 21 mars, Tchernychef, sur de premiers ordres, s'était séparé de Laudon, avait passé l'Oder à Auras et s'était retiré en Pologne. En mai, il reçut de nouveaux ordres : il devait repasser l'Oder et faire sa jonction avec l'armée prussienne.

Voyons ce qui se passait à l'armée russe de Prusse-Orientale et à celle de Poméranie.

Pierre III, dès le 15 décembre, avait remplacé, au gouvernement de la Prusse-Orientale, Vassili Souvorof par le général Pierre Panine, qui dut céder à un autre le commandement de la 2^e division ; comme successeur à Boutourline dans le généralissimat, il donnait (qui s'y serait attendu ?) Soltykof, le vainqueur de Paltzig et de Kunersdorf. Nous avons vu que

1. *La Cour de la Russie il y a cent ans*, p. 382.

berg, Drenau et Semrau ; la cavalerie de Berg, entre Kolberg et Treptow ; la cavalerie de Haugreven, de Treptow à Netzhurg et Artensteinitz ; la réserve Volkonski, à peu près dans les mêmes parages. Enfin, le *corps volant* du général Brandt était en avant de l'armée et poussait ses avant-postes au delà d'Anklam. L'artillerie de Roumiantsof présentait un effectif de 102 canons.

Pendant ce temps, Tchernychef avait quitté Thorn pour aller opérer en Silésie sa jonction avec Frédéric II. C'était un renfort de 20,000 hommes qu'il lui amenait. Or, 20,000 Russes de moins du côté de Laudon, et ces 20,000 Russes de plus du côté de Frédéric, cela constituait un avantage de 40,000 hommes au profit de Frédéric II. Ajoutez à cela que Marie-Thérèse s'était crue obligée, par raison d'économie, de licencier 20,000 soldats autrichiens. Au total, une différence de 60,000 hommes sur l'année précédente en faveur de Frédéric II. « Si le roi, remarque celui-ci, avait gagné de suite trois batailles rangées, elles ne lui auraient pas procuré un plus grand avantage. » C'était donc avec les meilleures espérances qu'il allait commencer une nouvelle campagne de Silésie. En attendant l'arrivée de Tchernychef, il fit harceler par sa cavalerie celle des Impériaux, qui subirent une série de petits échecs.

Tchernychef était précédé, de quelques marches, par une avant-garde de 2,000 cosaques. Frédéric II les répartit entre ses deux corps de Lossow et de Reitzenstein. Le 30 juin, le gros de l'armée russe passa l'Oder et marcha sur Lissa. Frédéric II utilisa tout de suite ce renfort en jetant les cosaques sur la Bohême. Il nous dit lui-même :

Ils se répandirent dans tout ce royaume, y semant l'épouvante. Dès le second jour de leur entrée, une de leurs troupes se présenta aux portes de Prague. La terreur que leur présence inspira fut si grande que M. de Serbelloni fut sur le point de quitter la Saxe avec son armée, pour s'opposer en personne aux désordres qu'ils commettaient. Il est vrai que leurs procédés étaient cruels : ils saccageaient, pillaient, brûlaient les lieux qu'ils trouvaient sur leur passage. Cette irruption n'aurait pas été infructueuse si on avait pu la prolonger.

Archiv. - novembre 1793

pour évacuation

La position de Lutensdorf et Burkersdorf
 communication de Zekerny chef
 proposition du roi : différé de 8 jours
 les batailles du 19-22 juillet

~~La guerre de~~

Inguisitions de C. II

son caractère : la perfide alliance
 l'influence de Russie
 Retour de l'armée de Slesie

La guerre de 7 ans finie

défection de la Saxe : Hambourg, 22 mai 1762
 3 ans. Préliminaire de Fontenoy-leau
 10 fev. Traité de Paris
 15 fev. Hubertbourg

Frédéric II l'attaché

L'Angleterre enrichie

la France et l'Espagne dévotées

La Russie les masses vides

Cependant.....

les honneurs de la guerre

fabrics de commandement
 mais : cavalerie légère i est perfectionnée
 artillerie excellente
 et ceci pour nous : les régiments
 l'infanterie

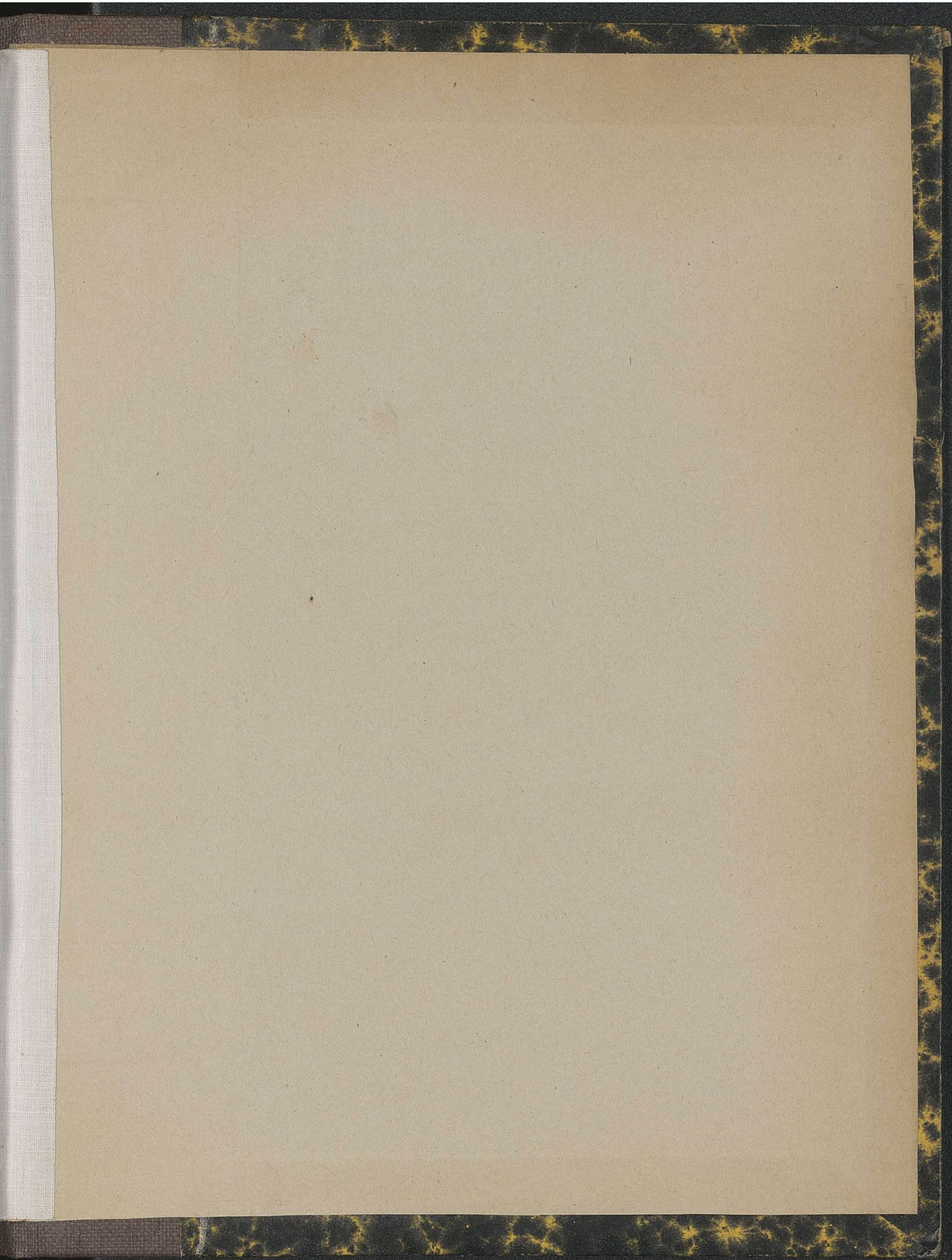
Révélation d'une armée venue

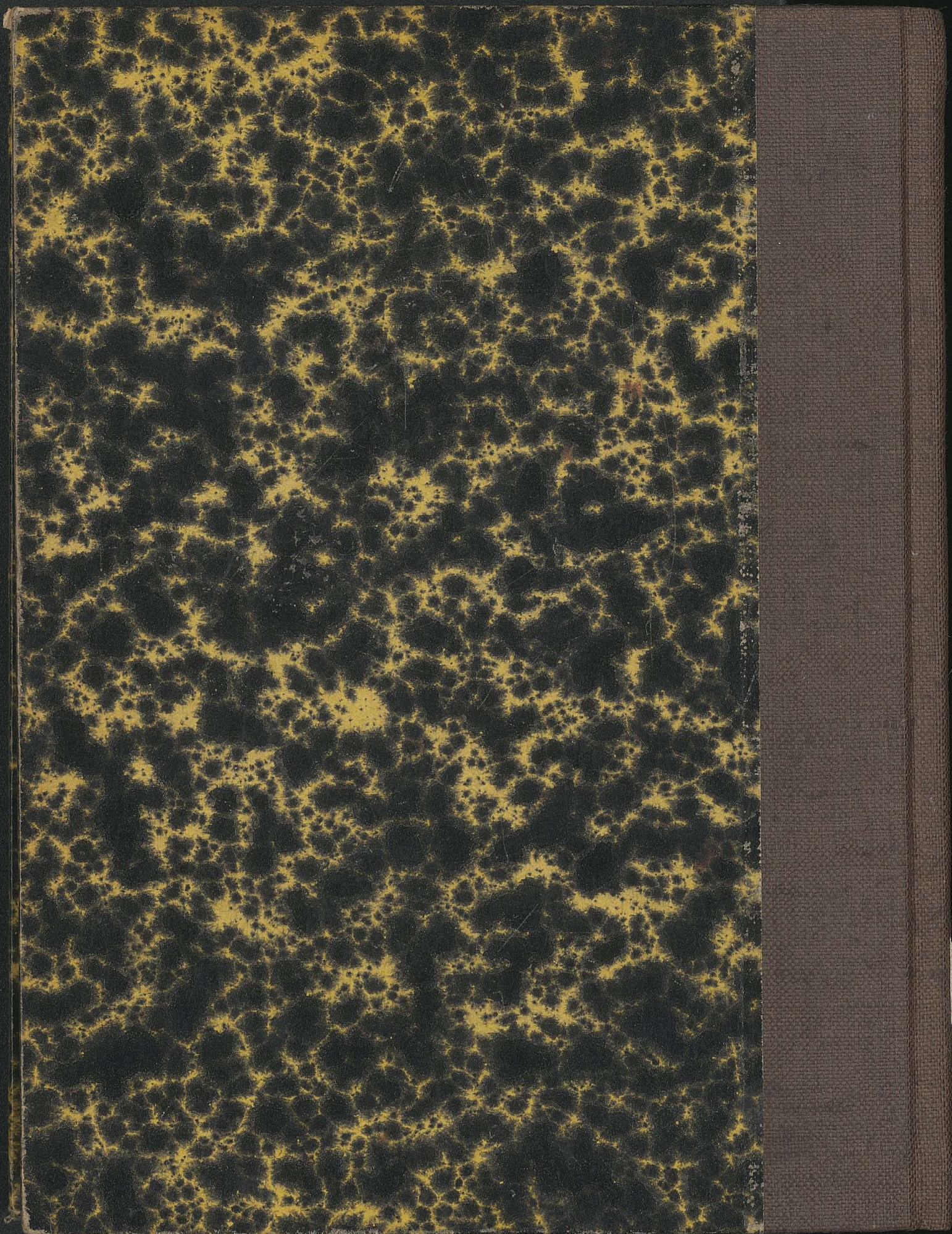
La guerre la plus terrible entre P. le G. et
 pourtant longtemps oubliée
 la proclama longtemps injuste pour ce ^{regime}

Importance au - de ~~Paris~~ comme au - de ~~Paris~~
 les Russes à Berlin!

Ceci la ~~signature~~ L.







A. RAMBAUD.

France et Russie

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.

2003

2286 H